

Le fantôme d'Orsay

NESTI
VEGNEN
Editions

Photographie : rod white

FRANÇOIS
DARNAUDET

LE FANTÔME D'ORSAY

Roman

François Darnaudet

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQENEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Les dieux de Cluny*, 2003
- *Le papyrus de Venise*, 2006

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQENEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

<http://www.nestiveqnen.com>

© François Darnaudet, 2003

Tous droits réservés pour tous pays

AVERTISSEMENT

Le dispositif de sécurité du musée d'Orsay est absolument confidentiel comme a pu le vérifier l'auteur de ces lignes.

Après un interrogatoire serré mais peu fructueux du responsable de cette question à Orsay, des visites en zones autorisées et la lecture des revendications syndicales des gardiens de nuit du Louvre, l'auteur a échafaudé un système de surveillance très plausible mais qui ne prétend pas à une valeur de document.

Il est donc conseillé aux lecteurs désireux de jouer aux Arsène Lupin modernes de trouver une source de renseignements plus précise que celle de ce livre.

L'auteur.

*Il créa des corps qui se touchaient pourtant et tenaient ensemble
comme des bêtes qui se sont entremordues, et ils tombaient ainsi
qu'une chose dans un abîme ; des corps qui écoutaient comme des
visages et qui prenaient leur élan comme des bras pour lancer des
guirlandes et des sarments, et de lourdes grappes de formes
humaines dans lesquelles montait la sève du péché, hors des
racines de la douleur.*

Rainer Maria RILKE, poète et secrétaire de M. Rodin, au sujet de
La Porte de l'Enfer.

*Mais plus souvent la grande question croise
Mon chemin. Je me fais petit et passe
Froid devant elle comme près d'un lac
Dont je n'oserais mesurer les flots.*

Franz KAPPUS, « jeune poète »
correspondant de Rainer Maria Rilke.

PREMIÈRE PARTIE

« OÙ EST-IL ?... »

– LROLOGUE –

Paris, mardi 2 septembre

– *Gotham City is in trouble... call for Batman !*

La voix nasillarde du réveil répéta son avertissement

– *Gotham City is in...*

Roger Hanicotte appuya rageusement sur le poussoir en plastique noir. Il pesta, mécontent d'avoir perdu son ancien réveil à quartz japonais. Pour ne pas rater ses rondes, il s'était rabattu sur le cadeau offert pour l'anniversaire du gosse. Un réveil Batman encombrant dont la « sonnerie » consistait en un baragouin amerloque qu'il ne comprenait pas. Ce truc était tellement énervant qu'il se levait aussitôt pour l'interrompre.

Il sortit du lieu de vie des gardiens puis se dirigea vers le réseau de surveillance. Terrus et Delaris inspectaient mollement les écrans.

La multitude de petits postes télévisés diffusaient des paysages de tableaux et de sculptures baignant dans une lumière tamisée. De temps à autre, le contrôle automatique changeait l'ordre de veille des caméras et de nouvelles scènes silencieuses et immobiles apparaissaient.

– Où est Giner ? demanda Hanicotte, connaissant déjà la réponse.

– Déjà commencé sa tournée ! lâcha Terrus en parcourant les écrans du regard. Tiens, le voilà... il arrive devant les Van Gogh !

La tournée de trois heures était unanimement reconnue par les gardiens de nuit comme étant la plus pénible. Pour les veilleurs adeptes de la nuit blanche, c'était l'heure où le café ne semblait plus être qu'une simple eau chaude âcre. La tournée s'effectuait avec cette énergie de réserve qui permettait une marche en automatique. Quant à ceux qui dormaient entre deux inspections, ils ressentaient ce réveil en plein cœur de la nuit comme un véritable arrachement. Une gueule de bois assurée.

Les deux tournées suivantes à cinq et sept heures étaient curieusement beaucoup plus agréables. À travers les baies vitrées, Paris s'éveillait. La Seine réapparaissait dans le champ de vision. Le café chaud redevenait la boisson magique du petit déjeuner. Une douche chaude au carré... Et puis il y aurait la perspective du retour à la maison... une journée de repos, une nuit dans son lit, une autre journée de repos... avant de retrouver le bunker de surveillance, deux nuits plus tard. En un jour et demi, il pouvait se passer plein de choses. Roger Hanicotte se disait qu'un jour, son quinté arriverait bien dans l'ordre à Vincennes ou bien qu'il tirerait les six bons numéros au loto.

Cette vie de con pour six mille huit cents balles par mois, avec vingt-huit nuits de congé annuel... et la direction les harcelait pour les faire descendre à vingt-six ! Le reste du temps, c'était quinze heures et demie de boulot d'un coup, la « nuit » de service. Puis une nuit de récup.

— Bon, je prends le niveau médian ! dit Terrus. T'as l'air naze, mon pauvre Roger, je te laisse le niveau inférieur.

Hanicotte maugréa un remerciement.

Le niveau inférieur était moins fatigant mais Roger le trouvait bien plus déprimant que les deux autres étages. Une quantité de sculptures qui le fichaient mal à l'aise. Des toiles inquiétantes, aussi...

Les deux gardiens quittèrent le bunker et prirent l'ascenseur.

Roger sortit au rez-de-chaussée.

— À tout de suite !... lui dit Terrus.

L'ascenseur emporta Terrus au niveau médian, celui des arts et décors de la III^e République, des peintres symbolistes, de l'Art Nouveau, des Nabis et du cinématographe...

D'un pas traînant, Hanicotte enfila la travée centrale. La pierre de Bourgogne et la peinture claire des cloisons rendaient les rondes nocturnes d'Orsay beaucoup moins pénibles que celles du Louvre. Roger qui avait débuté sa carrière dans le service de nuit du Louvre se souvenait de déambulations cauchemardesques au milieu des grandes toiles de la peinture française du XIX^e. Patrouiller entre le *Radeau de la Méduse*, et les *Massacres de Scio* déprimait le plus déconneur des gardiens. La chair de poule le gagnait chaque fois qu'il se remémorait ces longues marches sur un vieux plancher craquant. Des têtes aux yeux angoissés surgissaient dans la pénombre, celles d'un déluge exterminateur ou d'une bataille napoléonienne...

Le Musée d'Orsay était un musée clair, même la nuit.

La travée centrale était dans l'axe exact des anciennes voies de chemin de fer de la gare d'Orsay. Il n'y aurait eu ces fichues sculptures, il se serait cru simple veilleur de nuit dans une gare parisienne.

Un gardien de jour a la chance de pouvoir oublier les œuvres exposées. Souvent, ses collègues se vantaient de ne plus « voir » la moindre peinture au bout de quinze jours dans une même salle. Le gardien de nuit, lui, est confronté à des masses fantomatiques qui surgissent de ci de là, suivant les caprices de l'éclairage de veille. Il est obligé de prendre en compte les œuvres d'art. Elles le sollicitent, l'observent comme des cellules aux aguets face à un corps étranger.

Le bronze du *Cénotaphe des Gracques* le mettait mal à l'aise. Ces deux troncs de bonshommes qui le regardaient passer d'une attitude méprisante le gênaient profondément. Le nom de la sculpture, « cénotaphe », participait au sentiment d'inquiétude. Il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait signifier mais cela sonnait inquiétant. À chaque ronde nocturne, il se jurait de consulter un dictionnaire le lendemain... mais le lendemain, il avait mieux à foutre qu'à s'occuper des cénotaphes... les études du *Turf*, par exemple !

Heureusement, la gracieuse *Sapho* lui redonnait du courage. Roger aimait bien le mouvement des bras qui soutenaient une jambe longue et pointue. Une salope classieuse, cette Sapho !

Par contre, le plâtre de *Napoléon s'éveillant à l'immortalité* était absolument lugubre. Napoléon ou pas Napoléon, cela ressemblait à un vampire qui sort de son tombeau pour aller boire un coup de sang.

La pire de toutes ces « statues » comme il les appelait souvent, c'était *Ugolin* !

Un bronze verdâtre représentant un vieux type qui avait l'air de se bouffer les doigts.

Ce qui répugnait le plus à Roger Hanicotte, c'était que le vieillard était tout nu et que trois gamins et un jeune homme, nus également, se frottaient à lui, le regard implorant. Une œuvre de pédale, sûrement... un certain Jean-Baptiste Carpeaux !

Parfois, Roger se disait que les œuvres d'art haïssaient leurs gardiens. Elles reprochaient aux êtres vivants cette liberté de se déplacer, de pouvoir aller à leur guise à l'intérieur du musée... et à l'extérieur !

Roger s'était rendu compte que certains de ses collègues de nuit partageaient la même impression...

Ce soir-là, alors qu'il ne lui restait plus que cinq minutes à vivre, Roger jeta un regard dédaigneux à cette tante d'Ugolin.

Il sursauta.

Le bronze avait des reflets rosés. Pendant trois ou quatre secondes, Roger eut la chair de poule. Comme au temps du Louvre.

Ce qu'il avait toujours redouté était en train de se réaliser : l'entrée du surnaturel dans un musée !

Puis, il respira mieux. Il venait de trouver une explication rationnelle au phénomène.

Un facto avait dû changer un spot de veilleuse. Le gars s'était trompé et avait monté un spot coloré... Roger se pencha vers l'accroche électrique. L'ampoule était hors de portée mais elle semblait bien blanche...

Il fut tenté de signaler l'incident au talkie-walkie puis il considéra que la chose ne méritait pas tant de remue-ménage. Un matériau quelconque devait se refléter sur le bronze. Peut-être un autre spot qu'il n'avait pas repéré... ou un effet de la lune à travers la verrière.

Inutile de s'angoisser pour une lumière rosée non identifiée. Roger décida de poursuivre son chemin sans tenter de localiser parfaitement l'origine de ce phénomène lumineux.

Le *Nègre du Soudan* avait lui aussi une véritable tête de vampire. Le mélange de bronze et d'onyx était particulièrement détonnant, la nuit venue. Roger accéléra le pas. Très mal à l'aise. Sans pouvoir comprendre la source de cette gêne.

L'inspection de la grande allée étant terminée, il devait pénétrer dans la salle de la maquette de l'Opéra Garnier. Tout au fond du musée, là où se trouvait anciennement l'horloge de la gare.

Roger aimait bien cette partie de la visite. Les deux maquettes, celle du quartier et la coupe longitudinale de l'Opéra, lui rappelaient les constructions en Lego de sa prime jeunesse. Sous l'Opéra, il y avait un fantôme, près d'un lac souterrain. Il avait vu un film d'horreur, il y a quelques années à la télé...

Un chuintement l'arracha à ses pensées.

Un bruit d'extincteur qui fuit.

Le bruit venait de l'allée centrale. Pas très loin, sûrement, de la « statue » d'*Ugolin*.

Roger essaya de se remémorer l'emplacement de l'extincteur le plus proche. Il pensait bien en voir un dans ce coin-là...

Le pouce et l'index se tenaient prêts à actionner le talkie-walkie.

Il sortit de la salle de la maquette.

Une brume rosée flottait dans l'allée centrale. Comme si la Seine avait vomi un fog sanguinolent sur le dallage du Musée.

Le brouillard le submergea avant qu'il ne pût réellement décider de la tactique à suivre. La nappe semblait prendre sa source du côté d'*Ugolin* et de ses petits copains. Instinctivement, mû par un sentiment incontrôlable de curiosité, Hanicotte s'enfonça vers le cœur du phénomène. Guidé par un chuintement de plus en plus sonore.

Il finit par discerner les personnages en bronze de la composition.

Machinalement, il se mit à les compter : un pour *Ugolin* – deux pour le jeune homme – trois – quatre – cinq... et six !

Il y en avait un de trop.

Une silhouette plus rosée que les autres se mit en branle.

Quinze secondes plus tard, un hurlement terriblement long pétrifia les deux autres gardiens dans leurs rondes aux niveaux supérieurs.

– IHAPITRE PREMIER –

Paris, lundi 1 septembre

Le bateau-mouche glissa sur sa lancée, moteurs arrêtés.

— Quant au Pont-Neuf, terme de notre visite, comme son nom ne l’indique pas, il est le plus vieux pont de Paris !

Sur ses mots, Éric Bernadi se dirigea vers la plate-forme de sortie. Il devait maintenant terminer par les éternels saluts en plusieurs langues.

— Mesdames et Messieurs, le personnel du bateau et moi-même espérons que votre visite des bords de Seine vous fut agréable et nous vous souhaitons une bonne fin d’après-midi.

Il répéta le même discours en anglais et en allemand. Puis, ayant repéré que le nombre de Français était largement majoritaire lors de cette tournée, il en profita pour placer sa petite plaisanterie favorite.

— *Arrivederci, au revoir, bye-bye, auf wiedersehen, adios, tchao et chi chou chan...* dit-il très rapidement.

Les Français rirent grassement de cette parodie de polylinguisme. Les Anglo-Saxons restèrent de marbre. Logiquement, le pourboire devrait être meilleur que d’habitude.

Le bateau-mouche vint cogner les renforts de caoutchouc du quai. Aussitôt, Éric se saisit de la corde d’amarrage lancée par Lucie, la caissière.

Les passagers passaient à la queue leu leu, du bateau à la passerelle d’appontement. Un touriste sur deux environ déposait, en s’arrêtant devant Éric, quelques pièces de monnaie dans une grande urne en bois.

— Merci et au revoir ! répétait inlassablement Éric.

Trois minutes plus tard, le jeune guide comptait son butin en monnaies sonnantes et trébuchantes.

Moyennement satisfait du résultat de la course, Éric descendit à son tour sur la plate-forme métallique. Normalement, Odile aurait dû venir le chercher. Au fond de lui, il savait qu’il ne servait à rien de l’attendre...

Le rendez-vous avec son prof de maîtrise avait dû se prolonger à une terrasse de café. Peut-être qu’elle était en train de se faire sauter dans une quelconque chambre d’hôtel.

Odile était totalement infidèle, absolument menteuse. Elle couchait pour un oui ou pour un non. Surtout avec ses profs.

Tous les amis d'Éric lui conseillaient de quitter cette fille. Cela faisait trois ans que durait cette liaison chaotique. Il n'arrivait toujours pas à rompre. Il ne pouvait pas se passer de son corps et de son esprit aiguisé... et pervers !

Elle avait même couché avec un pote de fac d'Éric. Il avait rompu avec le vieux copain mais il avait pardonné à Odile.

Éric salua Lucie et le barman de service du petit resto rapide puis il se dirigea à pas lents vers le square du Vert-Galant.

Il fit le tour de la pointe du quai, bercé par le rythme mélancolique du clapotis de la Seine.

Odile avait maintenant vingt minutes de retard... elle ne viendrait plus !

En partant, il contempla la plaque commémorant la mort du dernier grand maître de l'ordre du Temple, Jacques de Molay. Lui revinrent à la mémoire les images des *Rois maudits* avec Jean Piat et la scène de la malédiction lancée par le Templier aux futurs rois de France. Paris était plein de ces lieux fantastiques...

Il s'engagea dans les escaliers du Pont-Neuf. Superbe monument souillé par les odeurs d'urine.

Un coup de blues dont il était coutumier s'abattit sur lui, le privant de toute énergie. Hormis celle de marcher en remâchant ses frustrations. À vingt-huit ans, il s'acharnait toujours sur une thèse de sémiotique intitulée *La Sémiose chez Delacroix*. Totalement englué dans son sujet.

Le lundi et le samedi, il jouait au guide sur les bateaux-mouches. Le mardi et le vendredi, il bossait pour l'agence Forks. En théorie donc, il lui restait trois jours par semaine pour travailler à sa thèse. Dans les faits, il traînait sa mélancolie dans les bibliothèques parisiennes ou sur les quais de Seine, attendant un hypothétique rendez-vous avec Odile. Digérant un dernier coup de Trafalgar de sa compagne ou espérant un nouvel affrontement érotique.

Éric arriva au pied du boulevard Saint-Michel. Il fouina dans les étagères de livres soldés chez Gibert Jeune puis il remonta le boulevard. S'arrêta au Quick de la Sorbonne pour croquer un chicken toast et boire une bière.

À dix-neuf heures trente, il retrouvait son studio de la rue Royer-Collard. Il poussa la lourde porte en bois puis il pénétra dans une charmante cour pavée, en forme de L, commune aux cinq studios du lieu. Une véritable petite rue cachée derrière la porte massive.

Ces endroits enchanteurs et méconnus truffaient Paris. En particulier, le fantastique Quartier latin.

« Poussez la bonne porte... elle vous ouvrira sur un monde de merveilles ! » avait écrit un historien de la capitale.

Éric avait d'ailleurs choisi son logement en raison de cette entrée romantique. Le studio, quant à lui, n'était qu'une simple pièce bien éclairée, située au rez-de-chaussée.

Il se souvint du soir où il avait amené Odile pour la première fois dans sa garçonnière. Il ne la connaissait que depuis quelques heures. En acceptant son

invitation à boire un dernier thé à la menthe, elle lui avait avoué, par la suite, qu'elle n'était pas sûre de vouloir coucher avec lui.

Entre deux étreintes, elle lui avait dit qu'elle avait cédé pour trois raisons : sa manière enflammée d'évoquer Delacroix, ses mains courtes mais larges... et la beauté du décor.

« En baisant dans ton studio, j'ai l'impression de le faire en pleine rue. J'adore ! » avait-elle précisé de sa voix incroyablement gamine et érotique. Un timbre à la Marilyn Monrø.

Éric aimait le visage d'Odile quand elle racontait des cochonneries. Son grain de beauté remontait sur sa joue gauche au fur et à mesure qu'elle souriait. Le corps à corps suivait de peu ses déclarations provocantes.

Le répondeur téléphonique affichait deux messages.

Éric appuya sur la touche « messages » puis il passa dans la petite pièce qui faisait office de salle de douches.

— Éric, c'est Odile... Jacques, mon prof, est super sympa, il m'a invitée au restaurant. Nous n'en sommes qu'à l'apéritif. Cela risque de se terminer un peu tard. Rappelle-moi demain matin à mon appart, vers dix heures... non, plutôt dix heures et demie. *Ciao ciao*, je t'aime.

Nu sous la douche, Éric attendait le second message avant de déclencher le mitigeur.

— Éric, c'est Polo. Forks vient de me filer le planning de la semaine. Il nous a remis en équipe à Orsay pour mardi et vendredi matin. Consignes habituelles... uniforme, bombe lacrymo... surtout pas d'armes persos ! Allez, bisous, mon minou... bonne bourre avec ta meuf !

La voix gouailleuse de Polo avait le don de mettre Éric de bonne humeur. L'ancien judoka était un partenaire en or pour ce boulot de surveillance à la con. Intelligent, efficace dans le coup de poing, Polo tranchait par rapport au reste du personnel de l'agence Forks.

Evidemment, Polo lui aussi bandait comme un cerf quand Odile passait voir Éric sur une surveillance intéressante.

Orsay était une surveillance intéressante !

Éric actionna le mitigeur. Réglage chaud et puissant.

– AHAPITRE II –

Paris, mardi 2 septembre

Les éclats de voix de Polo accueillirent Éric dès qu'il eût poussé la porte du Balto.

Le judoka croquait un croissant en devisant joyeusement avec Sylvie, la barmaid. Une odeur de café chaud flottait dans la pièce. Une journée de travail démarrait.

Polo habitant lui aussi dans le cinquième arrondissement, rue du Sommerard, les deux collègues se donnaient rituellement rendez-vous dans ce bar près de la station Maubert. Les deux employés de chez Forks aimaient bien déjeuner au comptoir. Gênés tous les deux de porter l'uniforme gris-bleu de l'agence, ils se forçaient à se comporter comme s'ils étaient vêtus normalement.

— Putain, dire que je suis ceinture noire, quatrième dan, pesta Polo. Le judo, c'est l'art du combat au corps à corps... en slip et kimono. Et ces gros cons de la Forks qui nous obligent à nous déguiser comme des flics !

— C'est pour ressembler aux gars de la Brink's qui eux-mêmes voulaient copier les flics américains, continua Éric.

L'expresso chuinta, coula puis crachota ses dernières gouttes au percolateur.

Éric contemplait le panier de tartines beurrées. Un client maladroit avait mêlé un croissant aux tartines. La pâtisserie engluée par le beurre ressemblait à un noyé dans une mer de pain. Le jeune homme ne sut pas pourquoi, mais la vue de cette nature morte lui noua instantanément l'estomac.

— T'as bien tiré ta nana ? demanda Polo en engloutissant une longue goulée de son café au lait.

— Je ne l'ai pas vue depuis deux jours...

— Ce genre de filles a besoin de plusieurs mâles à la fois... Ma deuxième femme était comme ça ! Question discussion et cul, tu ne t'emmerdais jamais avec elle, mais quand un autre coq approchait, la poule partait avec...

Éric remercia Sylvie pour le café et il décacheta les petits parallélépipèdes de sucre. Six briquettes blanches tombèrent dans le liquide brûlant.

— Tu veux dire qu'il y a, d'une part, les filles sages et fidèles avec lesquelles on s'ennuie et, d'autre part, les salopes géniales ?

Polo acquiesça.

— Ma première et ma troisième étaient des chiantes, toujours un aspirateur ou une casserole à la main... ma seconde une géniale salope, comme tu dis ! Ça doit être vrai ! Dis, Sylvie, tu es plutôt du style bobonne chiante ou nymphomane géniale ?

La barmaid se contenta d'allumer une clope. Trop habituée aux délires quotidiens de ses clients.

Le judoka éclata de rire en lâchant une tape dans le dos d'Éric.

Cinq minutes plus tard, les deux collègues quittaient le Balto pour dévaler les marches de la station de métro Maubert-Mutualité.

Deux fourgons de police, une Renault blanche striée de bandes tricolores et une ambulance, stationnaient devant le musée d'Orsay. Les feux orange tournoyaient silencieusement au-dessus des toits.

Les deux vigiles avisèrent les policiers qui gardaient la porte d'entrée du musée. Dans une heure, ce serait l'ouverture des portes et il revenait aux agents de sécurité de la Forks de se montrer aux alentours de la file d'attente afin de dissuader toute tentative terroriste. D'habitude, les flics n'étaient pas prévus au programme.

— Vous faites notre boulot, maintenant ? demanda Polo au fonctionnaire le plus proche.

— Personne ne pénètre dans les allées ! répondit le flic. Le personnel doit attendre dans le hall.

Deux de ses collègues s'approchèrent du lieu de palabres.

— Vous déconnez ? lança Polo.

— On a tué un gardien... dit un sous-officier plus âgé qui venait de reconnaître Polo. Les pontes de la PJ sont à l'intérieur. Les galeries vont rester fermées aujourd'hui.

— Nous sommes de service au musée, reprit Éric. Normalement, il y a le briefing du matin, dans cinq minutes, avec Deluc.

Dans le hall, les premiers gardiens de jour en civil et deux caissières arpentaient le dallage, plutôt ravis de ce contretemps qui retardait la journée de travail.

Éric s'adressa au sous-off qui était visiblement plus enclin au dialogue que ses jeunes et obtus collègues.

— Dites, chef, nous ne sommes pas des fonctionnaires du musée... nous sommes payés par la Forks à l'heure de garde effectuée. Laissez-moi prendre nos instructions auprès de Deluc et je reviens de suite.

— Qui est l'inspecteur ? demanda Polo pour embrouiller l'esprit du policier.

D'un petit geste de la main droite, le judoka fit signe à Éric d'y aller.

— Couput, répondit automatiquement le flic.

Éric esquissa quelques pas en direction de l'allée centrale.

— C'est un teigneux y paraît, dit Polo. Il est quoi, maintenant, principal ?...

Éric s'engagea franchement. Les deux jeunes policiers ébauchèrent une manœuvre d'interposition.

Polo rattrapa instantanément le coup :

— Tu fais vite, Éric ! Je t'attends. Si on n'a pas besoin de nous, on se tire vite fait pour prévenir le père Forks.

— O.K., O.K., fit Éric. Dans trente secondes, je serai de retour.

Polo avait été champion de France de judo en junior. Trente ans plus tôt, les catégories n'existaient pas. Les types de soixante kilos tiraient avec ceux de cent vingt. Polo mesurait un mètre soixante-dix pour quatre-vingt-dix kilos. Taillé comme une armoire, il n'avait cependant pas pu rivaliser sur le tatami avec les géants de l'époque. Après une bonne carrière nationale, il était devenu flic pendant dix ans, puis moniteur de judo à plein temps... avant de prendre ce mi-temps à la Forks pour améliorer son maigre salaire de moniteur. Les policiers d'une certaine génération le connaissaient bien et l'appréciaient...

Des rires retentirent du groupe des trois flics. Polo racontait ses dernières histoires de cul.

La travée centrale était absolument déserte. Des bruits de voix parvenaient de la grande salle des Courbet.

Éric aperçut les premiers uniformes bleus. Curieusement, les flics lui tournaient tous le dos. Au lieu de surveiller le périmètre du meurtre et d'en écarter d'éventuels gêneurs comme lui, ils se focalisaient vers un point de la pièce. Les silhouettes d'inspecteurs se mêlaient au cortège d'*Un Enterrement à Ornans*. Deux chauves semblaient dire la messe. L'un d'eux se mit en mouvement, c'était l'inspecteur divisionnaire Couput, tandis que l'autre personnage, le curé, demeura dans l'immense toile de Courbet.

Couput était un mélange physique de Nicholson et de Bruce Willis. Son visage habituellement impassible trahissait une inquiétude profonde. Éric regarda autour de lui. Il y avait cinq flics en uniforme, trois inspecteurs, un photographe, quatre toubibs ou infirmiers, Deluc le directeur du personnel de surveillance et Madame la Directrice du musée d'Orsay...

Nul ne parlait.

Les bruits de talons résonnaient sur le dallage. Le flash électronique sifflait à intervalles réguliers.

La même tristesse émanait du tableau de Courbet et du groupe d'enquêteurs. Ils ne se regardaient pas. Leurs yeux semblaient attirés par un point de la salle qu'ils ne voulaient plus voir. Sans pouvoir pour autant s'en détacher...

Éric admira la belle et grasse baigneuse de *La Source* puis il s'avança à travers la masse compacte des policiers. Il slaloma entre les corps figés des fonctionnaires. Une fin de dialogue curieuse lui parvint aux oreilles : « ... que les pompiers pour savoir ce qu'il faut faire ! »

Un masque d'angoisse et de souffrance plombait le visage des différents protagonistes de la scène.

Le toubib se pencha à nouveau vers le corps du délit.

Éric vit.

De par sa formation sorbonnarde d'historien de l'art, Éric connaissait quasiment par cœur les principales œuvres d'art des grands musées parisiens. Il avait cependant un trou sur les origines mythologiques ou « Renaissance » du *Ugolin* de Carpeaux... il savait néanmoins que cette pièce de bronze se trouvait actuellement à soixante

mètres de son emplacement habituel à Orsay. Et que la magnifique sculpture avait subi une dégradation irréparable.

Un homme nu, la peau cuite par un feu intense, avait été littéralement fondu à la composition de bronze. Ses bras enlaçaient le vieil Ugolin tandis que les pieds fusionnaient avec le socle. Sa cuisse gauche pénétrait la jambe droite d'un jeune homme de métal.

Les témoins de cette horreur se demandaient où se trouvait la limite exacte entre la chair et le métal.

Un cinquième enfant venait d'être adjoint au supplice d'Ugolin.

— Les pompiers vont arriver, dit un inspecteur. Je leur ai dit de prendre des chalumeaux.

Un silence terrible suivit cette remarque... Que rompit Éric en se vomissant dessus.

– AHAPITRE III –

Deluc l’attendait à la sortie des toilettes.

— Je suis désolé mais vous n’auriez pas dû être autorisé à entrer dans le musée.

— On voulait juste savoir, pour faire un rapport exact à la Forks, justifia Éric.

— Je comprends... Le musée va demeurer fermé toute la journée. Il faut évacuer ça, vous comprenez !

Le directeur du personnel fit un geste en direction de la macabre composition.

— Vous ne dites rien, bien sûr, je compte sur vous. Je vais appeler Forks pour qu’il vous donne la journée. Le musée paiera vos heures et celles de votre collègue...

Éric acquiesça. Il s’apprêtait à quitter le lieu du drame lorsque Deluc le rappela :

— Bernadi, vous savez... nous avons tous dégueulé en le voyant !

Éric se força à remonter la travée centrale d’un pas mesuré. Les bruits de voix feutrés issus de la salle aux Courbet s’atténuèrent puis s’éteignirent. Il marcha quelques secondes dans une zone parfaitement silencieuse jusqu’à ce que les rires et les discussions animées du hall lui parviennent.

— T’as le devant de ton uniforme tout mouillé ! s’exclama Polo.

Visiblement, les flics de l’entrée n’avaient pas vu le massacre. Croyant que leur présence était justifiée par un simple meurtre.

— J’avais une tache... me suis rincé un peu trop abondamment à l’eau.

Éric fit un mouvement de tête afin de faire comprendre à Polo que les véritables explications viendraient plus tard. Son mensonge ne pouvait guère faire illusion. D’ailleurs, il sentait une odeur de vomi qui s’attachait à lui.

— On a la journée de repos. Deluc se débrouille avec Forks.

— Ah bon... si tu le dis ! répliqua Polo. Bon, salut les gars et bon courage !

Les trois flics marmonnèrent un salut envieux.

Les deux vigiles firent quelques pas sur le parvis avant de pouvoir parler. En contrebas, la Seine miroitait sous le soleil renaissant.

— Qu’est-ce que t’as vu, merde ? Si tu voyais la tronche que tu tires.

— Un gardien de nuit a été tué...

— Ils ont coincé le tueur ? Le type n’a pas pu s’enfuir avec le système de surveillance électronique.

Ils s’immobilisèrent sur les dernières marches d’escalier.

— C'est que... fit Éric. Le pauvre gars a été soudé à une sculpture. Son corps est entièrement brûlé.

— Ah, merde... quel est le tordu ?

Elle attendait devant les portes du musée depuis une demi-heure.

Vingt ans, des cheveux bruns tirant sur l'auburn, un joli regard noisette très expressif... qui exprimait, pour l'heure, une angoisse profonde !

Elle apostropha les deux vigiles qui se méprirent sur son attitude :

— Excusez-moi, messieurs, le musée va-t-il ouvrir ?

— Non, je ne crois pas, répondit sèchement Éric sans la regarder véritablement. Demandez aux gardiens mais je ne crois pas.

Polo se taisait. Toujours amateur de jolies filles, il se contentait de l'admirer. Le corps et le visage.

— Y a-t-il eu un drame ? Tous ces véhicules de police...

— Vous allez même assister à l'arrivée des pompiers ! ajouta Éric.

Polo adoucit les propos cassants de son jeune collègue.

— Vous apprendrez ce qui s'est passé dans la presse ou à la télé... mon ami est encore sous le choc. Nous sommes désolés, nous ne pouvons rien vous dire !

La fille eut un petit hoquet plein de désespoir. Comme une personne qui apprend la confirmation d'un drame redouté et attendu.

Polo allait lui poser une question lorsque la sirène des pompiers emplit les bords de Seine.

Éric et Polo restaient figés, observant les évolutions des hommes casqués d'argent. Parmi le matériel déballé, Éric remarqua le poste de soudure.

Le véhicule avait pris place aux côtés des autres fourgons et voitures d'intervention.

Éric et Polo s'arrachèrent en même temps à la fascination des feux orangés tournoyants.

— Hé,... où est passée la brune ? s'exclama Polo.

— Sais pas ! répondit distraitement Éric. On s'en fout...

— On s'en fout mais c'était un beau brin de fille, et puis elle a eu une drôle de réaction...

— Je n'ai pas trouvé. Allons boire un coup pour que je te raconte tout.

– AHAPITRE IV –

Embrumé par les trois pastis pris avec Polo, Éric grimpa d'un pas lourd les escaliers de la station du RER. Il sortit au Luxembourg, près de la rue Gay-Lussac.

En compagnie du judoka, ils avaient trituré ce meurtre atroce dans tous les sens. Ils étaient arrivés à la conclusion qu'un maniaque avait sévi dans le musée. Que ce maniaque connaissait parfaitement l'emplacement des caméras et que, pire, le type avait une cache à l'intérieur même du musée. À moins que l'assassin ne fût l'un des trois autres gardiens.

Les deux employés de la Forks auraient donné cher pour avoir le droit de visionner les bandes d'enregistrement du réseau de caméras prises la veille.

Pendant le voyage dans la rame du RER, une idée avait germé dans le cerveau d'Éric.

Il accéléra le pas à l'entrée de la rue Royer-Collard. Poussa la porte massive qui donnait sur la rue intérieure et se précipita vers son studio.

Jetant sa veste d'uniforme sur son lit, il fonça vers sa bibliothèque. Sans hésiter, il extirpa des étagères le petit livre bleu sur le Musée d'Orsay.

En feuilletant le guide, il repéra la photo représentant la composition de Carpeaux. Ugolin et ses quatre descendants lui faisaient face, tels qu'ils étaient dans leur intégrité passée. Il constata qu'une version en argile faisait également partie du fonds du musée.

Contrairement à ce qu'il pensait, *Ugolin* n'était pas un sujet mythologique ou biblique mais une référence à la *Divine Comédie* de Dante. Le chant trente-trois de *L'Enfer*, exactement. Il s'agissait de l'histoire du comte Ugolin della Gherardesca, tyran de Pise qui fut enfermé par l'archevêque Ubaldini avec ses enfants et ses petits-enfants, et condamné à mourir de faim après avoir consommé la chair de sa descendance.

Le catalogue citait un extrait de *L'Enfer* :

« *Quand j'eus reconnu mon propre aspect sur les quatre visages, je me mordis les mains de douleur, et mes enfants, croyant que c'était de faim, se levèrent tout à coup disant : Oh ! père ! il nous sera moins douloureux si tu manges de nous...* »

Éric stoppa sa lecture, réfléchissant à la signification exacte de la sculpture de Carpeaux. L'homosexualité latente de la composition était bien plus trouble qu'il ne le pensait. En fait de sexualité, il s'agissait plutôt de cannibalisme.

Le mouvement des poignets du personnage d'Ugolin relevait plus de l'hystérie que de la douleur. Et le bas du visage du tyran ainsi que la forme de ses mains faisaient davantage songer à une vieille folle qu'au comte de Pise.

Éric ne savait pourquoi mais Ugolin lui rappelait la vieille femme au premier plan des *Massacres de Scio* de Delacroix. En as de la Sémiotique, il aurait dû comprendre le pourquoi de cette analogie...

Des ongles dansèrent sur la vitre de son studio alors qu'Éric se perdait en conjectures sur la sémiologie de l'art pictural ou sculptural.

Il se retourna brusquement.

Elle tapotait de la main droite. La main gauche en écran près de ses yeux noisette pour voir à l'intérieur du studio.

Il reconnut la coupe et la couleur de ses cheveux.

Éric se leva, furieux d'avoir été suivi jusqu'à son appartement.

— Vous êtes gonflée ! dit-il en ouvrant la porte à la volée. Vous m'avez pris en filature depuis le musée.

— Je suis désolée...

— Vous êtes journaliste, c'est cela ? Je n'ai rien à vous dire.

— Non, non, pas du tout ! Vous vous méprenez... je suis infirmière, d'ailleurs je peux vous le prouver. Je commence à travailler dans une semaine à Necker.

Elle fouillait de manière désordonnée dans un grand sac en toile lorsqu'Éric se radoucit.

— C'est bon, je vous crois... entrez !

Il venait d'entendre la voisine du dessus qui ouvrait sa porte-fenêtre pour mieux écouter la discussion entre les deux jeunes gens. L'institutrice à la retraite n'avait rien de mieux à faire dans sa vie qu'à espionner son voisinage.

La fille était bien plus jolie qu'il ne l'avait remarquée au premier abord. Elle s'habillait à la garçonne mais sa silhouette était agréable à regarder. Des traits de visage très fins rehaussés par de rares éphélides de brunes et de grands yeux marrons captaient irrésistiblement le regard d'Éric.

— Je m'appelle Aurélie Dantec... je viens de Saint-Malo. Je suis arrivée hier à Paris, pour la première fois de ma vie, à cause de mon travail.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

Éric indiqua le canapé-lit à Aurélie, tout en s'installant lui-même sur sa chaise de travail, près de son bureau.

Elle se mordit imperceptiblement ses fines lèvres.

« De grands yeux mais une petite bouche ! » pensa malgré lui Éric.

— C'est-à-dire, monsieur Bernadi... finit-elle par dire. J'ai décidé d'être absolument franche car ce que je vais vous demander est très délicat... il est capital pour moi que vous me croyiez !

Un instant, Éric se demanda s'il n'avait pas devant lui une folle en train de délirer. Les véhicules de police et les ambulances devaient exciter certains malades mentaux.

Parce qu'elle l'implorait de ses jolis yeux d'écureuil, il décida de l'écouter jusqu'au bout.

— Voilà... je suis donc arrivée hier, vers midi. J'ai déposé mes affaires dans un meublé du côté de Campo-Formio et puis, disons trois heures après, le temps de

signer l'état des lieux avec l'agence immobilière et de prendre une douche, j'ai voulu me promener dans Paris...

— Vous voulez un thé ou un café ?

— Un thé, je vous remercie...

Éric se leva prestement et fit quelques pas vers sa kitchenette. Il versa de l'eau dans une casserole qu'il posa sur une plaque électrique.

— Continuez, je vous écoute.

— Comme vous avez pu le constater, je suis bretonne... une vraie de vraie ! J'ai des ancêtres corsaires dans ma famille et, également, un ancien commandant des forces fédérées de la Commune de Paris.

— Peu banal ! commenta Éric en surveillant l'eau qui bruissait.

— Ce commandant, Servat, aurait donné l'ordre d'incendier le palais des Tuileries, d'après ce que l'on raconte dans la famille.

— Je ne vois vraiment pas où vous voulez en venir.

— J'y arrive... hier après-midi, je me suis baladée du côté du Louvre puis j'ai poursuivi ma visite par les jardins des Tuileries pour voir ce qu'il restait du palais des Tuileries...

— Rien ! la coupa ironiquement Éric. Vous avez dû être édifiée... hormis l'Orangerie et la salle du Jeu de Paume, il n'y a plus qu'un jardin pour les amoureux qui se transforme en champ de baise pour homos, la nuit venue.

Elle rosit.

— Je ne savais pas...

— Vous me semblez bien jeune et naïve, mademoiselle Dantec.

— J'ai vingt-trois ans et j'ai vu pas mal de choses atroces dans mon boulot, des choses que vous n'imaginez même pas !

Éric versa le contenu de la casserole dans une théière en céramique.

— O.K., O.K., je vous écoute... continuez !

Aurélie se calma :

— Je suis en excellente santé, plutôt sportive... je marchais d'un pas rapide autour de la grande pièce d'eau lorsque je reçus un violent choc à la tête... comme si quelque chose tentait de pénétrer dans mon cerveau.

— On vous a cognée ?

— Non, non je ne pense pas... je suis tombée, et très vite quelqu'un m'a aidée à me relever ! Cette personne voulait que j'aie consulté un médecin mais je lui ai précisé que j'étais infirmière... qu'il n'y avait pas de problème. Comme le type ne me lâchait pas, je lui ai dit que j'étais diabétique et que, parfois, mon traitement provoquait des crises d'hypoglycémie.

— Vous lui avez menti ? demanda Éric en apportant deux tasses fumantes sur un plateau décoré de chinoïseries multicolores.

— Oui, sinon il ne m'aurait pas laissée. Je me suis assise et, effectivement, je commençais à m'inquiéter car une sensation d'engourdissement m'envahissait... je me suis endormie, malgré moi, sur la chaise du jardin... cinq secondes ou une minute,

je ne sais pas. Un mauvais sommeil plein de rêves ébauchés, inachevés et très désagréables... en vrac des réflexions désobligeantes de supérieurs, des réflexions amères de mes parents... finalement, un vent chaud m'a réveillé...

Éric écrasait lentement les morceaux de sucre en train de fondre. Il ne savait s'il était fasciné par le visage de cette curieuse jeune femme ou par la singulière histoire qu'elle lui narrait. Un mélange des deux, sûrement.

— Je vis que les feuilles des arbres étaient parfaitement immobiles et, pourtant, je ressentais cette brise chaude de manière très aiguë. Ma joue droite était giflée par ce courant d'air et ma peau me picotait comme si des grains de sable se mêlaient à ce souffle étrange.

— Une sorte de sirocco.

Elle le fixa de ses grands yeux noisette.

— Oui, peut-être... sauf que ce n'était pas un vent d'origine naturelle.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai tourné ma tête en direction de la source de... du sirocco et je l'ai vu !

— Qui ? Quoi ?

— Un petit homme rouge couvert de sang qui me regardait méchamment... il a ouvert une bouche tordue par la haine et il a proféré des menaces que je n'entendais pas. À la fin, il s'est tourné vers la Seine et il m'a désigné une direction avec son doigt tendu. Puis, il s'est évanoui comme une fumée aspirée par un aérateur.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai regardé autour de moi. Il y avait plein de monde mais je devais être la seule à avoir vu l'homme rouge car personne ne prêtait attention à l'endroit de l'apparition.

Malgré lui, Éric sentait que l'histoire d'Aurélié était vraie.

— Et cette direction, c'était ?

— Je suis sortie sur la place de la Concorde pour regarder ce qu'il y avait en point de mire de son doigt... c'était le musée d'Orsay !

– AHAPITRE V –

— Qu’attendez-vous de moi, mademoiselle Dantec ? Votre histoire est troublante mais elle est... comment dire ?... vague !

— J’aimerais que vous me racontiez exactement ce qu’il s’est passé cette nuit à Orsay. Je suis certaine qu’il y a un rapport avec la fermeture du musée et ma vision !

Éric hésita un instant puis il se dit que, de toute façon, dans quelques heures la presse étalerait sur plusieurs colonnes tous les détails atroces de ce crime.

— Bon, très bien... Un fou a tué un gardien de nuit, il l’a brûlé, sûrement avec un chalumeau puis...

Éric se rendit compte qu’il était en train d’exposer à la jeune fille les théories de bistrot échafaudées avec Polo. La fin de l’analyse était atroce. Il lui répugnait de la dévoiler à cette jolie inconnue entrée brusquement dans sa vie.

Il voulait ménager Aurélie... il sentait qu’il devait la protéger ! Un sentiment instinctif qui avait la force d’une lame de fond.

— Puis le sadique l’a soudé à des éléments d’une sculpture de Carpeaux.

— Il l’a soudé ? répéta Aurélie.

La sonnerie du téléphone retentit alors qu’Éric acquiesçait à la question. Elle se répéta à trois reprises puis le répondeur se déclencha :

« Bonjour, vous êtes bien chez Éric Bernadi. Je ne suis pas là ou bien trop occupé pour vous répondre. N’hésitez pas à me laisser un message après le bip-bip... en vous remerciant ! »

Aurélie regardait Éric, se demandant si ce dernier allait avoir le culot de ne pas décrocher le combiné téléphonique. Le bip électronique résonna à trois reprises.

« Salut mon grand, c’est Odile !... Tu n’es pas là ?... Bon, tu n’es pas là ! Je te rappelle que tu aurais dû m’appeler vers dix heures et demie. J’ai téléphoné à Orsay. On m’a dit que le musée était fermé pour la journée... je te cherche... je passerai te voir vers midi, une heure... ton John-Thomas manque à sa petite Lady Jane... Mmmmm. »

Éric regarda sa montre.

— Vous n’avez rien contre les fast-foods ?

Aurélie fit une moue de surprise pour signifier l’incongruité de la question.

— Bon, il est presque onze heures et quart, je vous offre le Quick de la rue Soufflot.

Éric enfila à la va-vite une veste saharienne et il poussa Aurélie vers la porte de son studio comme si le diable menaçait de les surprendre à tout moment.

Éric ouvrait la voie, grimpant avec vivacité les escaliers du fast-food. Il choisit une table avec vue sur le jardin du Luxembourg mais suffisamment éloignée du bruyant espace-jeux réservé aux enfants.

— À cette heure-ci, il n'y a pas grand monde, dit Éric qui retrouvait un semblant de moral. J'aime beaucoup cet établissement. Quand on sait jongler avec les heures creuses, c'est épatant pour lire en buvant un café.

— Vous êtes un drôle de type ! dit Aurélie en s'asseyant en face du jeune homme.

— À quel point de vue ? s'étonna Éric.

— À tous les points de vue... D'une part, on fiche le camp après le coup de téléphone de votre copine comme si le temps nous était compté, puis vous m'invitez dans un fast-food qui vous arrache des élans de sensibleries poétiques.

— J'adore Paris, surtout le Quartier latin ! Regardez ce point de vue ! N'est-ce pas merveilleux ?

Aurélie éclata de rire.

— Et la copine ? Vous êtes pressé de la revoir ou, au contraire, vous venez de la fuir ?

Le visage du jeune homme se rembrunit.

— Ne riez pas ! Ce n'est, hélas, pas si simple.

— Les choses de l'amour sont pourtant simples. On aime, on reste. On n'aime plus, on part. Non ?...

— Non ! répondit-il d'un rire forcé. Pour moi, ce n'est jamais simple.

Ils se turent pendant quelques secondes. Aurélie picorait des frites dans le petit sachet en papier tandis qu'Éric croquait méthodiquement son chicken toast.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— Je vais téléphoner à mon copain Polo. Il devait contacter quelques-unes de ses vieilles relations chez les flics. Nous en saurons peut-être plus...

— Vous m'avez parlé d'un sadique. Quel lien pourrait avoir ce tueur avec mon apparition des Tuileries ?

Éric s'arrêta de mastiquer. Il fixait Aurélie, réfléchissant intensément à sa question.

— Coïncidence ou... télépathie, je ne sais pas.

La jeune fille protesta :

— La coïncidence est impossible. Quant à la télépathie, cela signifierait que je suis en contact mental avec un fou furieux qui sévit, la nuit, dans le musée d'Orsay. Un peu gros, non ?

— Écoutez, je n'en sais fichtre rien. Vous savez je ne suis qu'un simple étudiant d'histoire de l'art qui cumule deux jobs un peu bizarres pour pouvoir se payer ses études. Le meurtre d'Orsay n'était pas prévu dans mon emploi du temps !

— Je pourrais dire la même chose concernant mon fantôme des tuileries. Je ne suis qu'une simple infirmière..., ironisa-t-elle.

— O.K., O.K. ! On fait la paix ! Je vous offre le café.

— Non, JE vous offre le café et dans un VRAI bar !

– AHAPITRE VI –

Éric quitta la table du café Saint-Louis, place de la Sorbonne et se dirigea vers les cabines téléphoniques du boulevard Saint-Michel. En face de la librairie PUF.

Il inséra la télécarte à puce et composa le numéro de Polo. Le judoka décrocha à la première sonnerie.

– C’est Éric... t’as du neuf ?

– J’ai contacté un vieux pote de la PJ. Apparemment, ils n’en savent pas plus que nous. D’après la rumeur, ils cherchent un psychopathe. Leur problème est de savoir comment le type a pu faire pour sortir du musée...

– S’il en est sorti !

– J’ai également téléphoné à Forks. Le musée rouvrira demain matin mais, grosse nouveauté, il se pourrait que des agents de Forks soient embauchés pour faire la nuit. Les gardiens ont protesté et désirent être protégés ou avoir le droit de porter des armes.

– Connaissant l’esprit de la direction du musée, ils n’auront pas droit aux armes.

– Donc, il y aura du service de nuit ! On se porte volontaires ?

Éric observait en point de mire Aurélie qui buvait son café en terrasse.

– On bénéficierait du tarif de nuit, insista Polo, et nos journées pour vaquer à nos occupations.

– Faudra dormir quand même... objecta Éric. Tu as raison, j’ai besoin de fric et puis, on sera sur place pour mener notre petite enquête !

– En faisant gaffe car le Soudeur n’a pas l’air d’être un marrant !

– Le Soudeur, t’appelles le tueur comme ça ? Marrant ton surnom, tu devrais te mettre au journalisme.

– Con ! dit Polo, ce sont les flics qui l’appellent comme ça. On se jette quelques bières, ce soir, ou tu es pris par ta meuf ?

– Odile me fait chier. J’ai décidé de rompre.

– Bravo, ce ne sera que ta centième rupture avec elle. Tu viens me chercher au club, vers huit heures.

– Tchao !

– À plus !

En sortant de la cabine, le regard d’Éric se posa sur La Sorbonne. La mamie de l’université française possédait aux yeux du jeune homme deux grandes qualités

architecturales. Elle était à la fois belle et discrète, nichée naturellement au cœur de ce Quartier latin qu'elle avait créé et animé au long des siècles.

À ses pieds, Aurélie semblait dérisoirement fragile mais Éric sentait que le charme de la jeune infirmière distillait peu à peu son poison. En remontant vers elle, le jeune homme s'arrêta à un kiosque. Il acheta *Le Monde* fraîchement sorti des presses.

Il passa à pas lents devant les terrasses de café, absorbé par sa lecture. Il cherchait l'information concernant le Soudeur. Il finit par la trouver, traitée sobrement en pages intérieures avec cette habituelle répugnance pour les faits divers qui avait participé à la réputation du grand quotidien national.

— Je vous lis l'article concernant notre affaire ? demanda-t-il à la jeune fille.

— Non, asseyez-vous plutôt,... je préfère le lire par moi-même !

Éric rapprocha sa chaise et installa le petit format déplié entre eux deux. Aurélie se tortilla pour mieux voir le texte. Elle finit par sortir une paire de lunettes de son grand sac et se rapprocha, elle aussi, de son compagnon.

« MEURTRE AU MUSEE D'ORSAY.

« Un gardien spécialisé dans le service de nuit, Roger Hanicotte, a été découvert assassiné, à trois heures vingt du matin, le 2 septembre. Ses collègues ont immédiatement prévenu le commissariat du septième arrondissement. L'enquête dirigée par l'inspecteur divisionnaire Couput s'oriente sur la piste d'un tueur psychopathe. En effet, certains éléments troublants dans les circonstances du crime font penser que l'assassin a agi sous l'emprise d'une sauvagerie inhabituelle. Aucun vol n'a été signalé mais toutes les mesures de sécurité requises ont été mises en place. »

— Je suis sûre qu'ils se trompent ! déclara Aurélie en ôtant ses lunettes. Ce n'est pas un psychopathe... La créature que j'ai vue n'est pas un être humain !

— Vous en revenez à votre vision... ce petit homme rouge grimaçant ?

Aurélie soupira bruyamment, consciente de ne pas être prise au sérieux par le jeune homme.

— Vous devez me croire, Éric ! Le monstre qui a tué au musée d'Orsay ce pauvre gardien n'est ni un psychopathe, ni un voleur pris en flagrant délit. C'est... autre chose !

Éric hocha la tête, ne sachant quoi répondre.

Aurélie griffonna quelques chiffres sur un ticket de bus usagé.

— Voici mon numéro de téléphone. Maintenant, je dois y aller...

La jeune infirmière se leva avant qu'Éric ne pût trouver un prétexte pour la retenir. Il la regarda partir, passivement. Petite silhouette fragile et désirable qui disparaissait vers le boulevard Saint-Michel.

Éric regarda sa montre. Il ne voulait pas repasser au studio de peur de tomber sur Odile. D'un autre côté, il avait tout l'après-midi devant lui avant le rendez-vous avec Polo. Il envisagea un instant d'aller au cinéma mais l'idée ne l'enthousiasmait guère. La Sorbonne lui dictait une solution plus raisonnable : étudier en bibliothèque !

Aurélie avait réglé les cafés pendant qu'il téléphonait à Polo. Éric se dirigea nonchalamment vers l'entrée principale de l'université. Il se baguenauda le long des couloirs interminables avant de monter vers la vieille mais charmante bibliothèque. Il passa le tourniquet en bois et obliqua vers le fichier informatique.

Il localisa très vite la cote du livre de Deledalle sur Peirce chez De Boeck Université puis il surfa sur le thème de l'histoire de l'art. Après plusieurs choix possibles, il se décida pour le Frazer, *Histoire de l'Art, thème à thème* aux Presses de l'Université de Liège, une référence incontournable dans le domaine.

Une demi-heure plus tard, il s'installait à l'une des grandes tables en bois, muni des deux ouvrages choisis.

Lire Peirce aujourd'hui faisait partie de sa bibliothèque personnelle mais la présence possible d'Odile dans les parages de la rue Royer-Collard lui interdisait l'accès à son ouvrage préféré. Depuis qu'il avait découvert le logicien et philosophe Charles Saunders Peirce, cinq ans auparavant, il avait bien lu cinq ou six fois le petit livre bleu d'exégèse rédigé par Gérard Deledalle. Mais chaque lecture dévoilait une nouvelle facette de la pensée dense et originale du mathématicien américain.

Éric piocha au hasard vers la page 180 et se concentra sur la lecture ardue du logicien. Pendant une heure, il en oublia Odile, Aurélie et son petit homme rouge.

Une phrase de Peirce le ramena à la réalité :

« Quelle est la fonction propre de l'homme si ce n'est d'incarner des idées générales dans des créations artistiques, dans des choses utiles et par-dessus tout dans la connaissance théorique ? »

Il stoppa sa lecture. Cette réflexion sur la fonction propre de l'homme et la création artistique le ramena au meurtre d'Orsay. Plus précisément, elle lui rappela son idée première concernant la consultation du Frazer.

Éric referma le livre sur Peirce et souleva les huit cents pages du monumental répertoire thématique de l'art pictural et sculptural. Il hésita entre chercher à « Dante » ou à « Ugolin » puis opta pour ce dernier terme. Une cinquantaine de lignes imprimées en petits caractères étaient consacrées au tyran de Pise du XIII^e siècle.

Plus que par les passages concernant le *Ugolin* de Carpeaux, Éric fut intrigué par ceux consacrés au *Ugolin* de Rodin, un des thèmes principaux de *La Porte de l'Enfer* élaborée entre 1880 et 1890. Un nouveau passage du chant trente-trois de *L'Enfer* était cité par Frazer : « ... et moi, déjà aveugle, de l'un à l'autre à tâtons j'allais ; trois jours je les appelais après qu'ils furent morts... Puis, plus que la douleur, puissante fut la faim. »

La Porte de l'Enfer de Rodin représentait l'un des chocs artistiques les plus puissants dans l'adolescence d'Éric. Après avoir visité, avec son père, le musée Rodin, dans le septième arrondissement, ils étaient tombés face à la structure métallique de *La Porte*, en plein jardin. Éric était demeuré figé dix bonnes minutes, fasciné par cette ouverture sur l'Enfer. Sur le pourtour de la funeste composition, son père en amateur éclairé lui avait montré *Le Penseur*, *Le Baiser* et d'autres fragments qui avaient connu la célébrité dans des versions indépendantes en bronze ou en plâtre. Comme si toute l'œuvre de Rodin n'avait eu pour seul but que l'élaboration de ce grandissime portail, véritable entrée dans l'au-delà le plus sombre.

Quinze ans plus tard, l'évocation de ce monument inquiétant lui procurait toujours la même angoisse... distillant la même séduction vénéneuse !

Le jeune homme continua à lire la notice du Frazer jusqu'aux notules où étaient répertoriées les différentes œuvres d'art citées.

Avec horreur, Éric constata que le plâtre du *Ugolin* de Rodin ainsi que la version plâtre de *La Porte de l'Enfer* étaient exposés non pas au musée Rodin mais au musée d'Orsay. Tout comme le *Ugolin* en bronze de Carpeaux.

Soudainement, les paroles d'Aurélie lui semblèrent sonner plus justes que celles plus rationnelles de Polo sur le soi-disant Soudeur.

– IHAPITRE VII –

L'inspecteur divisionnaire Couput se massa la nuque puis il se releva du siège de surveillance situé au sous-sol du musée. Cela faisait trois fois qu'il visionnait les bandes enregistrées à l'heure du crime. On ne voyait rien si ce n'était ce brouillard rosé qui avait fini par parasiter toutes les caméras proches du lieu du drame.

Le Soudeur avait utilisé une bombe fumigène colorée pour brouiller l'enregistrement du rez-de-chaussée...

Mentalement, il se morigéna pour avoir lui aussi employé ce surnom de Soudeur donné par ses hommes au cinglé qui avait brûlé le gardien de nuit. L'un des enquêteurs finirait par vendre le sobriquet à un journaliste et Couput imaginait avec dégoût les manchettes du lendemain dans une certaine presse.

Il n'y avait rien sur les bandes. D'autre part, la fouille du musée réalisée avec les plans d'architecte prêtés, de mauvaise grâce, par la directrice d'Orsay n'avait pas permis la moindre avancée. Un limier de roman anglais en aurait déduit que le coupable ne pouvait être que l'un des trois autres gardiens en poste cette nuit-là. Mais la sauvagerie du Soudeur — enfin, du tueur ! — rendait caduque ce genre d'hypothèse.

L'inspecteur avait établi son quartier général provisoire dans le bureau de Deluc. Une dernière réunion devait se tenir avec la directrice du musée et le directeur du personnel au sujet du dispositif mis en place pour la nuit à venir.

Couput passa une nouvelle fois sur le lieu du meurtre. La sculpture en bronze avait été évacuée à l'atelier de restauration tandis que le corps mutilé du pauvre type était parti pour l'institut médico-légal, quai de la Râpée. Il avait fallu utiliser un combiné de soudure pour défaire ce que l'autre salaud avait monté. Heureusement, le gars de la PJ était un as. Il avait évité autant que possible de recramer la chair du gardien.

Une femme de service finissait de polir le sol à l'endroit où les flics avaient tracé le contour de la macabre composition. Madame la Directrice du musée serait satisfaite... Orsay rouvrirait ses portes dès le lendemain !

L'inspecteur consulta sa montre : cinq heures trente-cinq. Couput était en retard au rendez-vous. Il ne voulait pas se presser pour bien montrer à la directrice qu'il n'était pas sous ses ordres. Au contraire, tous ces beaux intellectuels de l'art avaient besoin de lui. Ce n'était pas Deluc et ses pauvres gardiens désarmés qui pourraient trouver et neutraliser le Soudeur.

En repensant à l'attitude méprisante du personnel de direction, il ralentit l'allure, se forçant à regarder les tableaux. Il s'arrêta devant *L'Origine du monde* de Courbet. Un magnifique sexe de femme, sans tête ni jambes.

Le tableau était plus érotique qu'une photo de femme nue dans un quelconque magazine pour adultes.

Couput faisait partie de cette nouvelle génération d'inspecteurs qui possédaient des DEUG ou des licences de droit ou de lettres. Il était devenu flic par le hasard du calendrier des concours administratifs et, à quelques jours près, il aurait pu intégrer la Sécu ou les hôpitaux de Paris. Contrairement à ses vieux collègues pas toujours bacheliers, Courbet ne lui était pas inconnu. Il savait que le peintre avait révolutionné la peinture française du milieu du XIX^e, qu'il s'était illustré pendant la Commune de 1871 en faisant abattre la colonne Vendôme et qu'il avait peint des paysages de forêts ou des nus potelés sacrément érotiques. De quoi faire illusion lors d'un oral de culture générale...

L'inspecteur était fasciné par *L'Origine du monde*. C'était l'apanage de la peinture du nu en général. Au-delà du mystère féminin, les peintres dévoilaient d'autres mystères tout aussi fondamentaux... quelque chose qui relevait presque de la métaphysique !

— Alors, inspecteur, on admire notre dernière acquisition en date de Courbet ? lança la voix cassante et ironique de Madame la Directrice.

— Quand vous voyez les visiteurs agglutinés devant ce tableau, vous n'avez pas l'impression d'être une Madame de maison close surveillant ses pensionnaires ? répondit Couput, du tac au tac.

– CHAPITRE VIII –

En sortant du pub Saint-Germain, Polo s'appuyait légèrement sur les épaules d'Éric. Plus par amitié que parce qu'il avait trop bu.

Éric avait assisté à la fin du cours de judo. Il aimait bien l'ambiance à la fois décontractée et belliqueuse du cours de Polo. Le tatami servait de lieu défouloire pour des gamins de cinq à quinze ans. Les hyperactifs remuants et pleins de jus dynamisaient les plus introvertis.

De temps à autre, Polo faisait gueuler son cri de guerre à sa juvénile armada : « Avec Polo, le judo, c'est pas du pipeau ! »

Les deux amis étaient entrés au pub Saint-Germain vers neuf heures et demie. Ils en étaient sortis vers minuit. Gavés de Kriek et de jambon des Ardennes.

Après avoir descendu le boulevard Saint-Germain, ils remontèrent la rue Saint-Jacques sur quelques mètres. Polo stoppa devant le magasin d'occultisme Leymarie :

— Bon, je te laisse... mais je te répète mon conseil : ne lâche pas la proie pour l'ombre ! Odile a le feu au cul mais c'est une fille pour toi... Quant à la nouvelle, l'infirmière, attends de l'avoir sautée avant de savoir si elle te convient. Moi, je garderais les deux pendant quelque temps avant de prendre une décision radicale !

— Polo, tu ne penses qu'au cul ! Franchement, je suis plus préoccupé par l'histoire du Soudeur...

— Tu mens ! ricana le judoka. Ce meurtre d'Orsay te chiffonne parce qu'il est lié à ta fameuse Aurélie. Quand tu parles du Soudeur, je suis sûr que tu penses aux yeux de l'autre chatte, pas vrai ?

Éric rit. Le judoka avait vu juste.

— Bon, on se revoit normalement vendredi matin au Balto à moins que Forks nous appelle pour une nuit, dit le jeune homme.

— Tu veux prendre un dernier verre ? proposa Polo.

— Non, je suis crevé... je vais me pieuter.

Les deux hommes se topèrent dans la main droite comme des Black, puis ils se séparèrent.

L'alcool combiné à la fatigue rendait pénible l'ascension de la rue Saint-Jacques. Éric ruminait des pensées incertaines qui tournaient toutes autour d'Aurélie, d'Odile et du Soudeur.

Il dépassa la Sorbonne, le lycée Louis-le-Grand puis il fit une légère halte, rue Soufflot. La nuit, le massif Panthéon demeurait l'un des monuments parisiens les plus impressionnants. Il n'y avait guère que le Palais de justice à Bruxelles pour rivaliser, en force brute, avec notre tombeau des Grands Hommes. Lourds et denses comme des pattes d'éléphants géants.

Après avoir repris son souffle, il acheva son bout de chemin sur la rue Saint-Jacques et tourna à gauche, rue Royer-Collard.

Il composa le code d'entrée de la grande porte en bois et pénétra dans la cour intérieure en forme de ruelle.

Devant la porte de son studio, Odile fumait une cigarette. Elle était assise à même l'unique marche de l'entrée, vêtue d'une robe noire qui s'arrêtait à mi-cuisses. Ses jambes bronzées luisaient à la lumière d'un réverbère.

— Alors, tu ne veux plus me voir ? dit-elle.

Son petit grain de beauté remonta sur sa joue gauche tandis qu'elle souriait.

Musée d'Orsay, mercredi 3 septembre

Minuit cinq, la patrouille de trois policiers vint pointer à la grande entrée du musée.

Les y attendaient l'inspecteur divisionnaire Couput, le directeur du personnel de surveillance Deluc et deux gardiens de nuit, Leloup et Carpinelli.

— À mon avis, le tueur ne remettra plus jamais les pieds à Orsay, dit Couput à l'adresse de Deluc. En ce qui me concerne, je retiens la thèse du voleur pris en flagrant délit par votre gardien...

— Un voleur avec un fer à souder ? dit Deluc, dubitatif.

Couput soupira bruyamment. Manifestation d'impuissance ou d'agacement.

— Il avait peut-être l'intention de prélever un simple bout de sculpture.

— Un bout de sculpture ?

— Que voulez-vous que ce soit d'autre ? Vous préférez l'hypothèse du serial killer... le Soudeur fou qui se fait enfermer dans un musée au risque de ne pouvoir en sortir ?

— Je n'en sais rien... finit par avouer Deluc.

— Bon... continua Couput. J'ai fait doubler les rondes de pointage à l'entrée du musée et le central est, comme d'habitude, en contact permanent avec votre sous-sol de surveillance.

— Je suis d'accord avec vous sur un point, dit Deluc, le tueur ne se manifestera plus à Orsay.

Le directeur du personnel se retourna vers les deux gardiens de nuit. Il avait ajouté cette phrase, à dessein, pour calmer l'inquiétude de ses hommes. En milieu d'après-midi, les délégués syndicaux du personnel lui avaient demandé l'autorisation de

porter des armes individuelles. Évidemment, la directrice avait refusé. Il y avait un trop grand risque d'endommager des œuvres d'art sur un geste maladroit. Pas question de voir un gardien un peu nerveux décharger son pistolet sur un Van Gogh ou un Matisse.

Couput serra la main à Deluc et adressa un salut aux deux gardiens de nuit. L'inspecteur divisionnaire descendit les escaliers avec l'équipe de pointage.

Les quatre policiers s'engouffrèrent dans le break Renault stationné en bordure de quai de Seine. Le véhicule de police repartit, gyrophare tournoyant, sirène muette.

Quelques mètres plus haut, Deluc et ses hommes se barricadaient en verrouillant l'immense porte vitrée cernée de fer forgé.

Pour rassurer ses gardiens, Deluc avait décidé de passer la nuit avec eux. Histoire de leur démontrer que le calme était revenu au musée d'Orsay.

Le Soudeur avait frappé une fois. Il devait se terrer maintenant, quelque part dans Paris.

— Je ne veux plus te voir. Fiche le camp !

Éric écarta Odile de la porte et, après avoir glissé la clef dans la serrure, il pénétra en force dans son studio.

Odile avait poussé un petit cri de douleur car son amant lui avait involontairement fait mal au sein gauche par sa bourrade. Éric mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts mais la jeune femme n'avait guère que cinq ou six centimètres de moins que lui. Elle se jeta sur lui. À la fois pour lui montrer qu'elle ne le craignait pas et pour le coller au corps.

Éric reçut le choc violent de sa maîtresse en plein dans le thorax. Il comprit que malgré la fraîcheur de la nuit, elle n'était vêtue que de sa robe noire. Il eut envie de la gifler mais il sentit qu'une érection lui tirait le sexe.

Une fois de plus, Odile réussissait à mêler le sexe et la violence.

Elle sentit son hésitation. Lui mit sa main droite sur le renflement du jean. Sa bouche viola sa bouche.

Elle le fit basculer à même la moquette.

La porte entrouverte sur la nuit.

Après quelques secondes de résistance, il la baisa comme une pute.

— Bonne nuit, inspecteur.

— Bon courage à vous.

— Bonne nuit, inspecteur.

— Merci, inspecteur... et bonne nuit.

Le break Renault redémarrera en trombe après avoir déposé Couput sur le boulevard Saint-Germain.

Ce jour-là, l'inspecteur était venu à son boulot en métro. Il louait un F3 dans le douzième arrondissement, rue Crozatier. En fin d'après-midi, il avait compris qu'il ne bouclerait sa journée de travail que fort tard. Il avait alors téléphoné à Véronique, une maîtresse de longue date qui habitait vers Saint-Sulpice. Il lui avait donné rendez-vous à la Rhumerie aux alentours de minuit. Couput était un amateur de jazz et l'heure du rendez-vous le faisait sourire, *around midnight*...

Malgré son retard, il savait que Véronique serait encore là.

Après les heures qu'il venait de vivre, un flic normal serait rentré chez lui pour dormir. Couput voyait la vie autrement. Le boulot lui volait des heures de vie. Il fallait qu'il se rattrape en voyant de jolies filles. Blondes, de préférence.

L'histoire de ce foutu Soudeur lui tarauda pendant quelques secondes les neurones. En fait, ce qu'avait dit Deluc l'avait beaucoup touché. Il était difficile d'imaginer un voleur se baladant en toute impunité avec un fer à souder. Un autre aspect de la question le turlupinait : comment le Soudeur avait-il pu déplacer le *Ugolin* sur plusieurs dizaines de mètres ? De plus, quelles pouvaient donc être les motivations profondes d'un tel individu ?

Il aperçut la cascade dorée des cheveux de Véronique, exposée comme une œuvre d'art dans la vitrine de la Rhumerie.

Il poussa la porte du bar.

Malgré ses trente minutes de retard, la belle femme blonde le gratifia d'un sourire empreint d'amour et de tendresse.

Dans les heures à venir, l'inspecteur divisionnaire Couput ne penserait plus au Soudeur.

Un petit vent frais les obligea à fermer la porte du studio.

Éric et Odile avaient baisé à deux reprises sur la moquette près de l'entrée. Les corps suants s'étaient entrechoqués à la lumière indirecte d'un réverbère et de la lune.

À un moment, Éric avait eu l'impression d'être un fauve bipède affrontant sexuellement un autre animal. Nulle tendresse dans leurs rapports. Ils s'étaient accouplés avec violence pour ne pas avoir à se battre.

Odile avait joui à deux reprises mais quand Éric, un sourire aux lèvres, alluma l'halogène il remarqua le visage fermé de sa maîtresse. Ce masque glacial cassa net le renouveau de son sentiment amoureux.

— Qu'y a-t-il, ça ne va pas ? dit-il.

— Ne fais pas l'imbécile, tu dois le savoir !

— Non, je t'assure...

— Tu ne m'as pas fait l'amour... tu as fait de la gymnastique !

Éric la regarda, interloqué :

— Mais... tu l'as cherché, non ?

Elle le toisa.

— Non !

Elle acheva de remonter la bretelle droite de sa robe puis elle ramassa son petit sac à main rouge.

Sans le regarder, elle rouvrit la porte et s'enfonça dans la nuit. Habituellement, Éric ne supportait pas les départs inattendus d'Odile. Il se réfrénait une minute ou deux puis courait à sa poursuite pour la ramener.

Cette fois-ci, il se sentit étrangement calme. Odile venait sûrement de souffler le chaud et le froid pour la dernière fois de leur relation.

Éric regarda le répondeur. Il y avait deux messages. Ce devait être Odile qui avait appelé pendant l'après-midi avant de se décider à faire le pied de grue en fin de soirée.

Il se souvint qu'il lui restait une bière en boîte dans le frigo. Il la savourait, l'esprit embrumé par les agapes avec Polo et la séance « sportive » avec Odile lorsqu'il revint vers le répondeur. Il hésitait encore.

Une voix ironique retentit dans son dos :

— Comment s'appelle-t-elle ? Elle est belle ?

Il fit volte-face.

Odile rayonnante de beauté s'encadrait dans la porte du studio. Noire avec la tache rouge du sac.

— Qui ? dit-il.

— Mais, voyons, celle qui te donne la force de rompre avec moi...

Une heure du matin.

Deluc et les quatre gardiens de nuit scrutaient les écrans de contrôle. Les soixante-cinq caméras alimentaient automatiquement, selon une séquence préétablie, les vingt-quatre écrans de surveillance. La mosaïque d'œuvres d'art obéissait à une programmation rationnelle de quadrillage des trois étages du musée, sans tenir compte de l'effet artistique obtenu. Cela donnait un spectacle réjouissant pour un amateur. Le Pompier Cormon côtoyait, l'instant de quelques secondes, Toulouse-Lautrec et Cézanne. Une chaise de Mackintosh jouxtait *Les Romains de la décadence* de Couture. À un moment, trois écrans du bas alignèrent en un Jackpot heureux l'esquisse de *La chasse aux lions* de Delacroix, *Orphée* de Moreau et *La Roue de la Fortune* de Burne-Jones.

— Bon, c'est l'heure de la tournée ! déclara Deluc. Leloup, tu restes aux écrans. Carpinelli, tu prends le dernier étage... Mercier, le médian... je pars avec Guirado, pour l'inspection du premier.

Les hommes acquiescèrent et se dirigèrent vers l'ascenseur. L'initiative de Deluc concernant sa présence exceptionnelle à la surveillance de nuit s'avérait payante. Les gardiens appréciaient de voir leur chef s'impliquer à leur côté. D'autant plus qu'ils

savaient que Deluc était sur le pied de guerre depuis la découverte du corps d'Hanicotte. Le visage fatigué du directeur exprimait une forte volonté. Un meurtre avait été commis qui avait perturbé pendant toute une journée le fonctionnement d'Orsay. Tout devait désormais rentrer dans l'ordre.

Deluc et Guirado descendirent au rez-de-chaussée. Ils commencèrent par remonter l'allée centrale, emboîtant le pas, vingt-deux heures plus tard, à l'infortuné Hanicotte.

Guirado n'était pas un bavard et Deluc commençait à ressentir les effets négatifs de ses dernières heures de veille.

En passant devant la petite terre cuite du *Ugolin* de Carpeaux qui avait remplacé le grand bronze endommagé, les deux hommes ne purent s'empêcher de penser, une fois de plus, à leur collègue affreusement mutilé. Sans rien dire, ils se dirigèrent vers la salle de la maquette de l'Opéra. Ils jetaient des coups d'œil inquiets à chaque allée, derrière chaque pilier ou socle d'exposition.

En revenant sur leurs pas, Deluc actionna son talkie-walkie.

— Ici, Deluc... comment ça va ?

Un crachotement dans l'appareil.

— Mercier, tout va bien, patron. Rien à signaler.

De nouveaux crépitements.

— Ici, Carpinelli... tout va bien !

Satisfait, Deluc désigna à Guirado les petites salles de Puvis de Chavannes et Gustave Moreau.

— Tu fais celles-ci ! Moi, je prends les Arts Décos.

Ils se séparèrent, avec une pointe d'appréhension.

Sans s'être consultés explicitement, les deux hommes effectuèrent au pas de course leurs inspections respectives puis ils se retrouvèrent dans les pièces consacrées à Ingres, Delacroix et Chassériau.

— Bon, on en a fini avec ce côté, dit Deluc gratifiant son subordonné d'un sourire de soulagement.

Ils traversèrent l'allée centrale pour se retrouver dans le département des Daumier, Corot et Courbet.

Ils firent une pause à proximité de l'endroit où l'on avait retrouvé Hanicotte et la sculpture déplacée.

— Il était là, Roger, pas vrai, patron ? demanda Guirado.

— Ouais, exactement là ! dit Deluc en désignant la zone maintenant nettoyée où les flics, le matin même, avaient délimité le lieu du drame.

— Le tueur a déplacé le Carpeaux pour y souder Roger, c'est ça ?

Deluc regarda pensivement Guirado.

— Tu gardes tout ceci pour toi ! Moins le public en saura... sinon, demain, il y aura un millier de personnes qui se bousculeront dans cette pièce pour voir l'endroit exact où a été massacré Hanicotte.

— Compris, patron.

— Même la fougounette de Courbet n’attirera plus personne. Les gens préfèrent le sang au sexe...

Ils éclatèrent d’un bref rire nerveux.

— Allez, je te laisse finir Monet et les Orientalistes, se reprit Deluc. J’ai quelque chose à prendre dans mon bureau.

Deluc passa d’un pas alerte devant *L’Origine du monde*.

Peut-être parce qu’il venait juste de plaisanter grivoisement sur la toile érotique de Courbet, il se força à ne pas la regarder.

Il la dédaigna. Marcha rapidement sur une trentaine de mètres. Puis entra dans une partie interdite au public où se tenait, parmi d’autres locaux, son bureau.

Si Deluc avait examiné ce dernier tableau avec un zeste d’attention, il aurait remarqué ce trou de cigarette en plein milieu de la fameuse « fougounette ».

Et sous la toile protégée par un verre incassable, le trou s’agrandissait lentement sous l’effet d’un point de chaleur intense et localisé.

S’il avait repéré ce détail, Deluc aurait sûrement pu modifier le cours des événements tragiques qui allaient survenir pendant cette nuit de veille...

Au lieu de cela, le directeur du personnel rasséréné par sa propre ronde rentrait dans son bureau pour prendre quelques minutes d’un repos qu’il croyait bien mérité.

– AHAPITRE IX –

La canonnade se rapprochait.

Depuis quelques minutes, le soleil s'était couché. Les Versaillais n'allaient plus tarder à surgir sur la place de la Concorde.

Aurélie inspecta une nouvelle fois les tonneaux de poudre disposés à l'intérieur du palais des Tuileries. Ses hommes se tenaient prêts, torches allumées brandies comme pour une veillée funèbre. La petite troupe était dans un état lamentable. Beaucoup de blessés épuisés par les deux jours de combats incessants.

— Commandant Servat, ils arrivent !

Un Fédéré aux habits bleus tachés de sang remontait les jardins en criant.

Les soldats tournèrent la tête vers le commandant, chef d'état-major de la Commune. Ils redoutaient tous l'ordre qui allait leur être donné. Pourtant, ils savaient que leur salut passait par une telle décision désespérée.

— Commandant, que décidez-vous ? demanda un jeune sous-officier à peine âgé de dix-sept ans.

Aurélie eut un instant de panique. Le commandant Servat, c'était bien elle ! Elle devait donner cet ordre abominable qui, peut-être, retarderait leur destin.

Tout d'un coup, une langue de feu explosa dans la nuit parisienne. D'immenses volutes de fumée apparurent sur la rive gauche.

— C'est le palais de la Légion d'honneur, dit une voix anonyme.

Alors Aurélie trouva le courage qui lui manquait jusque-là.

— Allez-y ! Finissons-en !

Les Fédérés hurlèrent pour se soutenir les uns les autres.

Le feu se propagea dans l'ancienne demeure des rois de France.

Simultanément, le Conseil d'État et la Cour des comptes s'embrasèrent sur la rive gauche.

Aurélie ordonna à sa troupe de fuir les Tuileries en flammes afin de se replier sur le palais du Louvre. En longeant la Seine, elle constata que les reflets des divers incendies dans l'eau donnaient l'illusion d'une véritable barrière de feu qui coupait la ville de part en part.

Des spirales gigantesques de fumerolles griffaient le ciel de Paris. Un formidable vent d'est attisait les brasiers et soufflait les tourbillons de fumée dans le camp versaillais. Pour la première fois depuis le début du combat, Aurélie sentit l'espoir

renaître en elle. Les éléments naturels prenaient partie pour les combattants de la Commune.

Des odeurs de pétrole et d'essence de térébenthine renforçaient l'impression suffocante de cette nuit de feu. La chaleur des brasiers cuisait la peau et desséchait les yeux. Au loin, sur la terrasse reliant au Louvre les pavillons Turgot et Richelieu, elle aperçut le général Bergeret contemplant avec ses officiers l'incendie des Tuileries.

« Bergeret perd la tête, il se prend pour Néron ! » marmonna-t-elle, à bout de souffle.

Un gros bonhomme barbu monta sur la terrasse où se pavanaient les soldats. Il s'agissait de la silhouette familière de Courbet. Le peintre gesticulait sous l'emprise d'une violente colère. Il apostrophait Bergeret comme si ce dernier n'était qu'un vulgaire gamin malfaisant.

Elle accéléra le pas pour rejoindre le général lorsqu'une rafale de vent plus forte que les autres propulsa un nuage de fumées épaisses sur sa route.

Elle venait de perdre la terrasse en point de mire.

Elle se retourna pour crier un ordre à ses hommes. Elle ne vit rien. Elle était isolée dans la brume piquante.

Le claquement d'une explosion proche couvrit tout bruit aux environs.

Affolée, elle se mit à courir pour sortir de cette zone aveuglante.

« Le jardin des Tuileries est plein d'arbres et de statues, je risque de me cogner... » pensa-t-elle, puis, aussitôt, une voix intérieure désamorça sa première peur, en créant une seconde bien plus angoissante...

« Aurélie, tes craintes sont infondées. Les Tuileries ne sont pas celles que tu connais. Tu n'es plus en 1997, mais en 1871... le 23 mai 1871, exactement ! »

Elle stoppa net sa course. Elle était dans un rêve, son rêve... non,... c'était impossible ! les personnages et le décor étaient beaucoup trop réels. Elle était bien en train de vivre la chute de la Commune de Paris. D'ailleurs, les hommes de troupe l'avaient nommée « Commandant Servat ».

Elle se décida à assumer cette nouvelle identité.

Elle ralentit, tentant de se remémorer dans quelle direction se trouvaient Bergeret et ses hommes.

La nappe de fumée se déchira soudainement.

Une sphère de fraîcheur et de verdure l'attendait. Une bulle de calme au milieu de la tourmente. Les bruits des explosions n'étaient plus qu'un fond sonore à peine audible.

Alors, elle LE vit !

Le petit homme couvert de sang s'avança vers elle. Des ondes de chaleur sortaient de son corps. Il rayonnait de tous les feux de l'enfer.

Une voix atrocement éraillée déchira l'air :

— Merci, commandant Servat... vous m'avez libéré mais maintenant, il ne faudra pas oublier de venir me chercher quand tout sera prêt !

Des yeux verts fendus de rouge fixaient la jeune fille. Il la regardait comme s'il devait mémoriser ses traits dans le moindre détail. Au moment où elle s'y attendait le moins, il fit volte-face.

L'affreux nabot replongea dans la fumée la plus noire.

Des craquements sinistres de murs qui s'effondrent retentirent à quelques mètres d'Aurélie.

La voix abominable surnagea au-dessus des crépitements de l'incendie :

— Surtout, n'oubliez pas de revenir me chercher !

Aurélie se réveilla en hurlant, suffocante de peur. Il lui fallut une quinzaine de secondes pour comprendre qu'elle était dans son lit. Dans sa nouvelle chambre de Campo-Formio.

— Non, jamais,... saloperie... jamais, je ne viendrai ! répétait-elle en dodelinant de la tête.

– AHAPITRE X –

Deluc s'assoupissait dans le fauteuil à roulettes de son bureau. Il n'avait dormi qu'une poignée d'heures la nuit dernière et cela faisait maintenant presque vingt-quatre heures qu'il s'activait au musée. Il se sentait las et sale.

Il aurait dû profiter de son passage au sous-sol pour prendre une douche dans le carré des gardiens.

Dans un premier temps, il avait eu l'intention de s'occuper de quelques dossiers en retard dont celui qui concernait le décès de Roger Hanicotte. À peine assis, il avait compris qu'il ne pourrait rien faire si ce n'était somnoler, la tête appuyée contre sa main gauche.

Il perdit conscience une première fois mais se réveilla en sursaut comme son bras venait de fléchir sous son propre poids. En un effort surhumain, il se leva et se dirigea vers sa machine à café. Cela le détendit de changer le filtre et de tasser la poudre brune.

Trop fatigué pour rester debout pendant le temps d'ébullition de l'eau, il posa une fesse sur son bureau.

Dans une heure, la patrouille de flics repasserait pour vérifier que tout allait bien...

La nuit menaçait d'être longue et il ne voulait pas montrer à ses subordonnés qu'il était crevé. Dans le passé, il avait trop souvent pesté contre les gardiens de nuit qui dormaient entre deux rondes. Il ne pouvait pas s'accorder la moindre défaillance. Les délégués syndicaux auraient beau jeu, par la suite, en demandant un aménagement plus confortable du carré.

La cafetière cracha ses dernières gouttes.

Il se releva. Remplit un bol bourré de sucre.

Il se força à boire une première gorgée. Brûlante !

Tassé dans son fauteuil, les paupières mi-closes, il regardait maintenant la fumée qui s'échappait du bol en hélices continues.

Pour la première fois de la journée, il ressentit un certain bien-être.

Il s'endormit à l'instant même où le brouillard rosé pénétrait sous sa porte en rafales silencieuses et rapides.

.....

Une belle femme grasse sortait de la Seine aux flots brûlants. Des hélices de fumée montaient du fleuve vers le ciel gris parisien.

La femme était étrangement gracieuse malgré sa taille épaisse et ses cuisses empâtées. Un chignon négligé révélait un cou délicat. Elle riait. Son rire était la promesse d'ébats sexuels joyeux.

« C'est la baigneuse du tableau de Courbet ! » pensa Deluc.

Elle vint vers lui.

Au fur et à mesure qu'elle s'approchait, il ressentait la chaleur de son corps.

Il ne pouvait la refuser. Elle le voulait. Il n'avait plus son libre arbitre.

Elle se plaqua contre lui.

Il se débattit mais, finalement, il se retrouva le visage entre ses cuisses.

Il ne voyait plus que son sexe féminin, le haut de ses cuisses et le bas du ventre.

Elle était son origine du monde... et sa fin !

.....

Suffocant de chaleur, Deluc rouvrit les yeux.

Le café dans le bol se vaporisait sous l'action d'une chaleur intense.

À quelques centimètres de lui, il vit un petit homme rouge qui surnageait dans un épais brouillard rose.

Une voix qui rappelait le feulement d'un tigre ou d'un lion articula péniblement quelques mots :

— Je suis revenu... où est-il ?

Deluc choqué, ne comprit rien, ne dit rien.

— Où est-il ? Où est Servat ?

L'homme de sang se plaqua contre le chef des gardiens.

Écrasant Deluc contre le fauteuil.

Écrasant le fauteuil contre le mur de la pièce.

Une fumée noire intense chuinta au contact des deux corps.

Deluc hurla de douleur.

Le petit homme accentua sa pression.

Dans la salle de surveillance du sous-sol, trois des écrans du haut alignèrent le plâtre d'*Ugolin*, *L'Origine du monde* de Courbet et *La Porte de l'Enfer* de Rodin.

Un Jackpot sulfureux que ne remarqua pas le gardien de nuit Leloup.

DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGENDE DE L'HOMME ROUGE

LE PETIT HOMME ROUGE

*Foin des mécontents !
Comme balayeuse on me loge,
Depuis quarante ans,
Dans le château, près de l'horloge.*

*Or, mes enfants, sachez
Que là, pour mes péchés,
Du coin, d'où le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge.
Saints du paradis,*

Priez pour Charles Dix.

*Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate ?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate.*

*Il a le nez crochu ;
Il a le pied fourchu,
Sa voix rauque en chantant présage
Au château grand remue-ménage.
Saints du paradis,*

Priez pour Charles Dix.

Pierre-Jean de BERANGER, *Chansons*, tome III (1815-1829)
(extrait de la complainte consacrée au fantôme rouge des Tuileries).

– RHAPITRE XI –

Éric se réveilla seul à dix heures avec l'impression d'avoir dormi une heure ou deux.

Odile était repartie vers quatre heures du matin, le visage en larmes après qu'Éric lui eut raconté sa rencontre avec Aurélie.

Il tituba vers la kitchenette, mit de l'eau à bouillir et lança un laser de Chet Baker.

Finalement, il n'avait pas suivi les conseils de Polo. Il lui était impossible de débiter une nouvelle liaison sans avoir nettoyé sa vie privée. Éric tenait à se bâtir une virginité avant d'entamer quelque chose avec Aurélie.

La trompette triste de Chet troua le silence du studio puis, très vite, sa voix plaintive accentua la mélancolie du morceau. Cela faisait des années qu'Éric écoutait régulièrement *Let's get lost*. Il ne s'en lassait pas. Le côté paumé de ce disque collait tellement bien à sa propre existence.

Un CD lent et désespéré comme la vie. Un CD qui avait précédé de quelques semaines seulement la mort de son interprète. Un raccourci de notre foutue existence.

Éric buvait son café lorsque le téléphone sonna.

N'ayant plus peur d'Odile, il décrocha.

– Oui ?

– Ah, c'est vous ! Je m'attendais à tomber sur votre répondeur, dit la douce voix d'Aurélie. J'ai de la chance !

– Ce matin, je n'ai pas le cœur à plaisanter.

– Bon, bon,... Vous avez écouté France Info ?

– Non, qu'y a-t-il ?

– Le chef des gardiens a été tué cette nuit ! Le tueur serait toujours dans le musée... et puis, j'ai rêvé de lui ! Il faut que je vous voie.

– Passez me chercher !

Aurélie raccrocha.

À regrets, Éric stoppa la musique plaintive de Chet Baker et alluma la radio. Il prit une douche, porte ouverte, pour entendre le flash d'informations concernant le nouveau meurtre d'Orsay.

« ... les livres, c'est tous les jours sur France Info ! Pour tout savoir sur l'actualité du livre, 36 15 France Info, un franc vingt-neuf la minute... »

Une cascade de notes saccadées, rapidement martelées...

« Dix heures vingt, France Info express :

« Nouvelle tragédie au musée d'Orsay. Le responsable de la surveillance du musée a été assassiné dans son propre bureau vers une heure du matin alors qu'il venait d'achever une ronde en compagnie d'un autre gardien. Il s'agit du second meurtre en moins de vingt-quatre heures dans les locaux d'Orsay. Le Ministre de la Culture a souhaité que le musée soit fermé pendant une semaine en signe de deuil.

« Rentrée des classes en deux temps, cette année. D'abord les collégiens... »

Éric, enveloppé dans son peignoir de bain, coupa la litanie des informations.

Il achevait de se préparer lorsqu'Aurélie toqua à sa vitre. Elle entra sans attendre d'y être invitée.

— Je viens d'entendre le flash de France Info, attaqua Éric. Apparemment, il s'agirait de l'assassinat de Deluc, le directeur du personnel auprès duquel nous prenions nos ordres...

— J'ai rêvé de l'homme rouge au moment où il commettait son nouveau meurtre, j'en suis sûre !

Aurélie était légèrement maquillée. Un trait de rouge à lèvres.

L'infirmière s'assit sur le canapé-lit encore défait. Éric n'avait pas eu le temps de redonner un aspect correct à son studio. Il se sentait dépassé par le tourbillon des événements. Trop de morts et de hauts et bas amoureux.

En voyant Aurélie assise au bord de son lit, il eut envie de la culbuter en arrière pour lui faire l'amour.

— Du thé ? se contenta-t-il de dire.

Il revint vers la kitchenette pour faire chauffer de l'eau.

— Nous rejouons la même pièce qu'hier ! dit-il vaguement ironique.

Elle sourit :

— Oui, c'est un véritable canapé de psychanalyste...

— Alors, vous l'avez revu ?...

— Oui, en rêve cette fois. Je crois que j'étais devenu mon ancêtre... vous savez cet officier de la Commune qui a incendié les Tuileries. Nous étions battus et j'étais au milieu de mes hommes blessés et déguenillés. Les Versaillais allaient arriver d'un instant à l'autre. Je devais prendre la décision d'allumer des feux pour retarder leur progression...

— C'est exact ! marmonna Éric. D'après mes souvenirs de cours de DEUG, la Semaine Sanglante s'est achevée par l'incendie de quelques monuments de Paris dont les Tuileries et l'Hôtel de Ville.

— Dans mon rêve, il y avait toute une barrière de feu qui s'étendait de la rive gauche à la rive droite... après avoir donné l'ordre d'allumer les différents foyers, je me hâtai vers le Louvre lorsqu'une nappe de fumées m'a enveloppée. J'avais en point de mire le général qui commandait mes troupes, et aussi Courbet, lorsque cette brume m'a isolée...

— Courbet, vous dites ? C'est très intéressant ce que vous me racontez car, effectivement, Courbet fut l'une des figures artistiques majeures de la Commune. On

l'a accusé d'avoir fait abattre la colonne Vendôme, il a été jugé et condamné à verser une forte rente... il ne s'en serait jamais relevé.

Aurélie continua son récit, peu attentive aux commentaires historiques d'Éric :

— ... et là, je l'ai revu, le petit homme rouge ! Il m'a parlé d'une voix atroce. Il m'a remercié pour ce que je venais de faire et...

La jeune femme s'effondra soudainement en sanglots.

— Il m'a dit que je devais revenir le chercher ! Mais je ne veux pas. Non, je ne veux pas !

Elle avait dû passer une nuit blanche et ses défenses nerveuses craquaient d'un coup devant Éric. Ce dernier vint s'asseoir près d'elle :

— Ne t'inquiète pas ! Ce n'est qu'un rêve... toutes tes peurs ont ressurgi. Ton inconscient a mélangé l'histoire de ton ancêtre avec ce meurtre atroce à Orsay. Il est impossible que tu sois en contact mental avec le Soudeur.

— Non, ce n'est pas le Soudeur ! dit-elle en relevant les yeux vers Éric. Le Soudeur n'existe pas. C'est ce monstre qui attend quelque chose ou quelqu'un... moi, peut-être !

Il la prit dans ses bras.

— Tu te trompes ! Et je crois avoir une idée pour te rassurer.

Elle resta blottie quelques secondes contre Éric puis, avec douceur, elle se dégagea de son étreinte.

— Que comptes-tu faire ?

— Je ne crois pas à cette histoire d'homme rouge mais on va essayer de vérifier tous les détails de ton cauchemar point par point... il doit y avoir une part de vérité dans tes visions. Tu sais, le plus troublant, pour moi, c'est la présence de Courbet.

— Je ne comprends pas.

— Le corps du premier gardien soudé a été retrouvé dans la salle aux Courbet. Pour cela, le tueur a déplacé la sculpture du *Ugolin* sur plusieurs dizaines de mètres. Au début, je pensais qu'il s'agissait d'un hasard. Cela fait maintenant deux fois, avec ton rêve, que Courbet apparaît dans cette affaire. On va tout vérifier...

— Comment ?

— Je t'invite à prendre le café dans un endroit bien particulier.

– AHAPITRE XII –

Orsay, trois heures et quart du matin

Le portable de Couput avait sonné à deux heures du matin alors qu'il venait de quitter la Rhumerie en compagnie de Véronique. Debout, le pied gauche posé sur un banc de Saint-Germain-des-Prés, l'inspecteur avait écouté le flic du septième arrondissement qui lui débitait un rapport incohérent. Malgré les imprécisions de son correspondant, il avait compris que le Soudeur avait repris le turbin, peu de temps auparavant, à Orsay même.

Vaguement écœuré, il contemplait le corps de Deluc collé contre le mur de son bureau. Le médecin légiste Lavallé, un autre que celui du premier crime, venait d'arriver :

— Ah, merde ! ricana le toubib. On m'avait prévenu mais là, c'est effectivement du jamais vu ! On dirait une énorme gambas grillée.

Couput détestait le corps médical dans son ensemble. Pour lui, il s'agissait de ratés du bac scientifique qui avaient bifurqué vers la fac de médecine pour se faire un max de pognon. Les légistes représentaient une race à part, de véritables cinglés. Il s'abstint néanmoins de tout commentaire à cause de la présence de son supérieur direct, le commissaire Boggio.

Boggio avait la réputation de ne se déplacer que très rarement sur les affaires dont il avait la charge, déléguant le sale boulot à ses inspecteurs. Le commissaire était un carriériste de première. Un administratif pointilleux peaufinant ses dossiers à la perfection. Entré à vingt-deux ans par la petite porte, celle du concours externe des inspecteurs, il était devenu commissaire à trente ans, en interne. À quarante-deux ans, Boggio était maintenant l'un des commissaires principaux les plus craints par ses subordonnés et l'un des plus estimés par la hiérarchie.

Boggio ressemblait à Jacques Brel jeune, avec, en sus, les tempes grisonnantes. Couput tenait Boggio pour un type exceptionnellement intelligent et compétent mais il s'en méfiait. « C'est une salope qui finira ministre ! » disait l'inspecteur à ses collègues les plus proches.

La présence de Boggio sur les lieux du second meurtre signifiait implicitement que le commissaire considérait que Couput n'avait pas bien fait son boulot.

Le légiste tournait autour du cadavre brûlé de Deluc :

— Il a été plaqué contre le mur à l'aide d'un objet à température très élevée. Le type qui a fait ça ne s'est pas embarrassé de détails puisqu'il a comprimé, à la fois, le corps de sa victime et le dossier du fauteuil... Regardez !

Le toubib approcha ses deux mains garnies de gants en caoutchouc des épaules meurtries du gardien-chef. Il imprima de petites secousses au corps nu. Après quelques secondes d'effort continu, un bruit de déchirure se fit entendre et le cadavre se décolla.

— C'est un véritable croque-monsieur ! continua Lavallé. Une tranche d'homme, une de fauteuil et le mur pour bloquer le tout...

Couput eut une grimace de dégoût. Il fut rassuré en voyant que même l'impassible commissaire Boggio n'avait pu s'empêcher de tordre la bouche devant le résultat obtenu.

Sur le mur blanc, restaient collés des lambeaux de peau cuite et sanguinolente mêlés à des plaques de tissus verdâtres.

— Ce n'est plus le Soudeur ! ricana le légiste. Mais le Pizzaiolo !

– AHAPITRE XIII –

Éric quitta l'escalier roulant des Halles et se dirigea à vive allure vers la fontaine des Saints-Innocents. Aurélie le suivait au même rythme soutenu, mais légèrement en retrait. Avec plaisir, Éric avait constaté que la jeune infirmière marchait aussi vite que lui le long des couloirs interminables du RER et du métro. L'éternel étudiant avait pour habitude d'arpenter Paris, quel que soit le temps, remâchant les mêmes pensées ancrées autour de sa thèse et de sa vie privée. Il lui était même arrivé à plusieurs reprises de rentrer seul, à pied, de soirées à l'extrême nord de la capitale. Il aimait alors sentir les effets de l'alcool se dissiper au fur et à mesure que les kilomètres défilaient. En général, il s'accordait une pause du côté de la Tour Saint-Jacques, près du petit monument dédié à Gérard de Nerval, « le ténébreux, le veuf, l'inconsolé... »

Il aimait se retrouver à cinq heures du matin, la fameuse heure de Dutronc et de Lanzmann, remontant le boulevard Saint-Michel. Paris s'éveillait et lui, à pas lents, il allait se coucher.

Aurélie semblait être du même bois. Une marcheuse rêveuse !

Ils slalomèrent dans le dédale des rues du quartier puis arrivèrent au terme de leur destination, un local tout en formica blanc et faux chrome : un cybercafé.

Un grand jeune homme blond vint à leur rencontre.

— Éric, comment vas-tu ? leur sourit-il. Cela faisait longtemps...

— Je te présente une amie, Aurélie... et voici Adrien, un copain de fac qui a réussi !

Adrien éclata de rire. À cette heure de la journée, il n'y avait guère que cinq lycéens agglutinés autour de deux ordinateurs.

— Adrien s'enquiquinait en maîtrise d'histoire lorsqu'il a eu l'idée de se lancer dans la cyberculture. Il y a trois ans, il a loué ce local pour y installer cinq ordinateurs. Depuis, c'est comble... sauf lorsque l'on vient trop tôt le matin !

— Ce n'est pas l'heure, il est presque midi. En temps normal, c'est plein ! dit Adrien. La rentrée des classes se fera sentir quand les lycées auront repris. Sans parler des facs. Ma clientèle est constituée en majorité d'élèves de terminale ou d'étudiants.

Éric se dirigea vers une console libre :

— On se met là ?

— Pas de problème... tu n'as pas oublié comment ça marche ?

— Non, mais j'aimerais que tu me rappelles quelques adresses.

Aurélie prit une chaise à côté d'Éric tandis qu'Adrien restait debout, la main droite prête à pianoter sur le clavier.

— Tu cherches quoi, exactement ?

Éric réfléchit un instant :

— Des livres sur la Commune de Paris... ou la ville de Paris en général, son histoire, ses légendes...

— J'ai quelques mordus des vieilles rues de Paris et de son histoire, de Lutèce à nos jours. Ils ont trouvé sur le Web un serveur avec lequel ils se régalent. Tu les verrais... parfois, ils poussent des hurlements d'enthousiasme.

Avec la virtuosité d'un grand pianiste interprétant du Chopin, Adrien caressa les touches du clavier.

— Si je me souviens bien, c'est <http://www.lutecia.com>.

Le trio fixait l'écran.

— Le voilà ! s'exclama Adrien. Ça baigne ! Je vous laisse surfer.

Adrien se retira derrière son comptoir tandis qu'Éric se lançait maladroitement sur le « on line » sous le regard fasciné d'Aurélie.

Après quelques tâtonnements, ils finirent par rentabiliser le temps passé sur Internet.

Éric commençait à comprendre le mode de fonctionnement du serveur « lutecia ». Il obtenait à l'écran des listes de livres qu'il affinait au fur et à mesure qu'il assimilait la logique de la banque de données. À côté de lui, Aurélie marquait avec un stylo et du papier les références les plus prometteuses.

— Pour la Commune, triompha Éric, je crois que nous tenons notre ouvrage incontournable !

— Je t'écoute, dit Aurélie.

— Il s'agirait de la *Grande Histoire de la Commune* de Georges Soria, ouvrage réalisé par les éditions Robert Laffont pour le compte du Livre Club Diderot... il y en a pour cinq tomes et...

— Où le trouve-t-on ?

— Alors... À Paris, on le trouve notamment à Sainte-Geneviève, à la Bibliothèque Nationale, à ma chère Sorbonne... inutile d'aller plus loin, on ira à la Sorbonne, j'ai la carte de retrait.

— Maintenant, cherche un livre sur les phénomènes paranormaux ou les lieux hantés de Paris ! lui ordonna Aurélie.

Éric la regarda, étonné par le changement de ton de sa compagne et par les rubriques qu'elle venait de proposer.

Il réfléchit :

— Je vais tenter « paranormal » et « Paris » comme mots-clefs. De plus, je ne vais demander que des « documents », « essais » ou « guides »... pour éliminer tous les romans fantastiques et la poésie surréaliste !

Une liste d'une trentaine d'ouvrages apparut à l'écran.

— Élimine des titres en précisant ta recherche avec « lieux hantés » et « légendes », conseilla Aurélie. Demande aussi une publication postérieure à 1950 afin de pouvoir les trouver en bibliothèque ou en librairie !

Éric s'exécuta.

Le suspense ne dura que quelques dixièmes de secondes.

Six titres s'affichèrent : Jean-Paul Clébert, *Paris insolite*, Denoël, 1952 ; Collectif, *Guide de Paris mystérieux*, Tchou, 1985 ; Gilles Bergal, *Sacrifices humains à Paris*, Limonaire Noir, 1991 ; Francis Neuville, *Légendes lutéciennes*, Le Scorpion, 1950 ; Muriel Rabier, *Maisons hantées parisiennes*, J'ai Lu, 1967 ; X, *Pratique de la sorcellerie à Paris*, Trois Astres, 1963.

— Clébert, je connais, dit Éric. C'est un excellent auteur spécialisé sur la vie des artistes à Paris. Ici, le mot « insolite » est plus proche de « pittoresque » que de « fantastique »...

— Bon, on élimine ! conclut Aurélie. Tu en connais d'autres ?

— Oui, le collectif ! C'est un livre de la série « guide noir » que l'on trouve encore chez les libraires. On pourra le consulter facilement. Il fourmille d'anecdotes mais on aura du mal à tomber sur ce qui nous intéresse exactement...

— Bon, tu regardes dans quelles bibliothèques on peut trouver les quatre derniers et s'ils sont disponibles à la vente ?

— À vos ordres, chef !

Cela faisait maintenant une demi-heure qu'Éric surfait sur le Net et ses mains finissaient par acquérir une certaine dextérité.

De nouvelles informations surgirent à l'écran.

— Eh bien, le résultat des courses est très simple. Le Bergal, le Neuville, le Rabier et le X sont tous épuisés. Il n'existe en bibliothèques que leurs exemplaires de dépôt légal à la Bibliothèque Nationale, à l'exception, toutefois, d'un Rabier à la bibliothèque de Bordeaux et d'un Bergal à celle de Conflans-Sainte-Honorine... je suppose que leurs auteurs doivent être originaires de ces villes !

— Autrement dit, pas un seul exemplaire immédiatement consultable !

— Oui, car pour consulter les livres de la BN, il faudrait que je dépose une demande d'autorisation accréditée par mon directeur de thèse. Le temps de joindre mon prof et de déposer la demande, cela demandera bien trois ou quatre jours...

— Non, il faudra trouver autre chose ! trancha Aurélie. En résumé, nous devons aller à ta Sorbonne pour potasser les cinq tomes sur la Commune et, éventuellement, acheter un *Guide de Paris mystérieux*.

— Oui... Éventuellement, on pourrait aussi se faire quelques bouquinistes au cas où l'on trouverait l'un des quatre autres en occase.

Éric ferma le réseau et vint régler sa note au comptoir.

Il remarqua qu'Adrien dévorait Aurélie des yeux. Le patron du cybercafé lançait, de temps à autre, un regard interrogatif à Éric.

Un regard qui disait : « Alors, t'as balancé ta salope d'Odile ? C'est ta nouvelle ? Félicitations ! »

Tout resta dans le non-dit. Au lieu des véritables questions, Adrien demanda :

— Et alors, cette thèse, tu la soutiens quand ?

— Ne sois pas grossier, veux-tu ? répliqua Éric en lui donnant une tape amicale par-dessus le comptoir.

Il était midi trente-cinq quand les deux jeunes gens passèrent à quelques mètres du monument dédié à Gérard de Nerval.

« Un de ces soirs, pensa Éric, nous lirons le poème à haute voix, dans les bras l'un de l'autre ! »

— On va à la Sorbonne à pied ? proposa-t-il. Il n'y a que l'île de la Cité à traverser et cinq ou six cents mètres de Boul'Mich à se remonter...

Elle le regarda de ses yeux noisette. Sans parler.

Cela faisait longtemps qu'elle avait remis son destin entre ses mains.

Elle avait une confiance absolue en lui.

– AHAPITRE XIV –

Boggio et Couput avaient pris place sur deux sièges contigus de la salle de surveillance.

— Vous commencez par me repasser toutes les bandes que vous avez vues, une demi-heure avant le crime ! ordonna le commissaire au gardien Leloup.

Ils étaient sept dans le sous-sol. Les quatre gardiens de nuit en service lors du meurtre de Deluc, un agent en uniforme, Couput et Boggio.

Le commissaire sortit une pastille Vichy de la poche de son veston. Son regard inquisiteur fouillait le gigantesque puzzle hétérogène d'œuvres d'art en perpétuel mouvement.

Couput étudiait lui aussi, avec attention, les écrans de surveillance. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de décrocher, de temps à autre, pour jeter un œil à la mâchoire de son supérieur. Ce dernier passait sa nervosité en écrasant consciencieusement la malheureuse pastille.

— Il y a plus de caméras que d'écrans, c'est cela ? demanda Boggio à Leloup.

— Soixante-cinq caméras pour vingt-quatre écrans, répondit le gardien.

— Donc, il y a en permanence quarante-et-une caméras qui filment pour rien... pourrait-on récupérer ce qu'elles ont vu ?

— Elles ne filment pas... tout le problème est là ! dit Couput. J'ai déjà posé la question lors du premier crime. Il y a bien soixante-cinq caméras en état de veille mais seules les vingt-quatre diffusées filment réellement... et seules les images qui passent sur ces écrans sont enregistrées. Au bout d'une semaine, ils les effacent !

— D'accord, je comprends ! acquiesça Boggio, les yeux fixés sur les écrans. Dans ce cas-là, nous allons nous organiser autrement.

Le commissaire s'adressa de nouveau à Leloup :

— Pourriez-vous nous envoyer seulement les quatre écrans à l'extrême gauche et les quatre à l'extrême droite, en éteignant les seize du milieu !

— Rien de plus facile, dit Leloup en s'exécutant.

La première et la sixième colonne de quatre écrans restèrent allumées tandis que celles de la deuxième à la cinquième s'éteignirent aussitôt.

— Couput, vous m'étudiez ceux de droite dans le moindre détail... je me charge des écrans de gauche. Puis, après, on recommencera la même chose avec la deuxième et la cinquième, puis avec la troisième et la quatrième...

— À ce rythme-là, nous en aurons pour trois fois une demi-heure... une heure et demie à scruter ces écrans ! remarqua Couput.

— Le contribuable français nous paie pour faire notre boulot, non ? dit Boggio sur un ton cassant.

— Bien sûr, commissaire, bien sûr, lâcha Couput en se forçant à garder son sang-froid.

L'inspecteur jeta un coup d'œil rapide à sa montre. Cela faisait plus de vingt-quatre heures qu'il n'avait pas dormi.

– AHAPITRE XV –

Assis de part et d'autre d'une grande table de lecture, Éric et Aurélie attendaient d'être appelés à un guichet afin de retirer les livres demandés.

Ils étaient parvenus à ce stade des relations que redoutait tant Éric. Le jeune homme aurait aimé prendre Aurélie dans ses bras, lui parler de projets, de voyages... mais, rien n'ayant été dit ou fait, ils ne pouvaient discuter de ces choses essentielles qui constituent la vraie vie. De plus, toutes paroles banales devenaient intolérables.

Leurs rapports étaient désagréablement bloqués entre le profond et le superficiel.

Éric se força à meubler le silence :

— Je pense que les cinq tomes doivent couvrir l'histoire de la Commune dans l'ordre chronologique. Dans ce cas, seuls les trois derniers sont susceptibles de nous intéresser puisque la Semaine Sanglante, c'est la fin !

— La déroute, les incendies dont j'ai rêvés... et le massacre des derniers Fédérés au cimetière du Père-Lachaise, c'est cela la Semaine Sanglante ?

Il acquiesça et le silence retomba. Un silence qui faisait presque souffrir physiquement Éric.

Aurélie sourit :

— Je peux te poser une question indiscrete ?

— Oui... on verra si j'y répons !

— L'autre fois, sur le répondeur, ta copine, Odile, elle t'a appelé John-Thomas. Quant à elle, elle s'est surnommée Lady Anne, ou quelque chose comme ça...

— John-Thomas et Lady Jane ! rectifia Éric.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu es vraiment très curieuse. C'est un peu délicat à expliquer... tu ne connais pas *L'Amant de lady Chatterley* de D. H. Lawrence ?

— Hon-hon.

— C'est un très beau roman d'amour physique, le plus beau, peut-être... c'est l'histoire d'une châtelaine mariée à un homme qu'elle aime mais qui est devenu impuissant. Un jour, elle rencontre le garde-chasse de son mari, un type fruste mais sensible et intelligent, Mellors. Elle découvre l'amour physique avec lui... tu comprends, le vrai !

— C'est du Delly ou la Marquise des Anges, ton bouquin ?

Éric éclata de rire.

— Non, je le raconte mal. Il faut le lire. C'est très fort, très érotique... et John-Thomas et Lady Jane, ce sont les surnoms que donnent les deux amants à leurs sexes respectifs !

— Tu veux dire que John-Thomas, c'est le phallus du garde-chasse et Lady Jane,...

— Oui !

Aurélie bascula sa chaise en arrière, fronçant les sourcils en une intense réflexion.

— Vous avez des rapports très forts et très sensuels avec Odile, c'est cela ?

— Euh... oui, enfin, c'était cela ! J'ai rompu...

— C'est récent ?

— Hier soir, si tu veux tout savoir.

— Hon-hon.

Un silence d'une qualité nouvelle s'abattit entre eux deux. Plein d'ironie et d'attente contenue.

— Ah, les voilà ! s'écria Éric, en voyant trois énormes livres rouges arriver sur le comptoir en bois du guichet.

Sur le cuir rouge, de grandes lettres noires proclamaient :

GRANDE
HISTOIRE DE LA
COMMUNE

Éric feuilletait le tome cinq avec les gestes d'un professionnel de la lecture en bibliothèque.

— Ce sont des éditions communistes en collaboration avec Robert Laffont qui ont publié cette étude pour commémorer le centenaire de la Commune, en 1971. Regarde les illustrations, elles sont superbes !

Aurélie venait d'ouvrir le tome quatre, le feuilletant négligemment à la recherche du sommaire de l'ouvrage.

— Un : Versailles ouvre les hostilités, lut-elle à haute voix. Deux : Comment se joua le sort de Paris... Trois : La semaine sanglante... J'Y SUIS !

Éric stoppa net ses recherches et se leva de sa place pour contourner la table et lire par-dessus l'épaule d'Aurélie.

— Lis les sous-titres des différents paragraphes ! lui souffla-t-il.

— Lundi 22 mai... Mardi 23 mai. Chute de Montmartre. Mort de Dombrowski. La rive gauche résiste. Paris brûle. Mercredi 24 mai...

— C'est là ! Va voir à « Paris brûle » ou à « La rive gauche résiste » !

Les mains tremblantes, Aurélie ouvrit le livre en plein centre. Au cœur de l'ouvrage, une illustration couleurs, étalée sur deux pages centrales, montrait des

soldats en bleu et rouge marchant sur la place de la Concorde. La peinture représentait également une pièce d'artillerie et des officiers à cheval, sabre au clair. Des fumées orange embrasaient le ciel parisien.

Éric souleva la page de gauche, à la recherche de la légende du tableau.

— Boulanger : *Combat place de la Concorde*, lut-il.

Aurélie tourna les pages dans l'autre sens.

Deux illustrations en noir et blanc mangeaient la page de droite, cette fois.

Éric jouait au préposé à la lecture :

« Assaut par les Versaillais d'une barricade fédérée, rue de Rivoli ». En bas, « Attaque de la place Vendôme ».

L'image du haut montrait un Paris dépavé, en proie à un incendie aux flammes démesurées.

— Je tourne la page ? proposa Aurélie.

— Oui, apparemment, les événements que nous recherchons sont traités un peu plus loin...

Aurélie poussa un petit cri de surprise à la page 206.

— C'est mon rêve ! s'exclama-t-elle, en pointant la reproduction d'une illustration intitulée : « Incendie rue de Rivoli, face au jardin des Tuileries. »

Un pan de mur d'une façade de trois étages s'effondrait sur une troupe de soldats paniqués tandis que des lances d'incendie luttèrent dérisoirement contre le feu. Des fumerolles maculaient le ciel de Paris à la manière pointilliste d'un Seurat.

Sur le bord droit de l'illustration, on apercevait l'une de ces colonnes à base carrée, surmontées d'une urne, caractéristiques du jardin des Tuileries.

Aurélie était manifestement troublée par ce dessin au rendu minutieux.

— On dirait que le type qui a dessiné ça était dans mon rêve !

Éric la regarda, songeur.

— J'ai plutôt l'impression que ton rêve avait l'exactitude de la réalité historique... comme si tu n'avais eu, en fait, que des réminiscences d'une vie antérieure... la vie de ton fameux commandant.

— Écoute le texte ! dit Aurélie.

Son index droit balayait les caractères imprimés de la page de gauche.

« Cette soirée du 23 mai sera celle de l'embrasement général des deux rives de la Seine, de la Concorde au Palais Royal. Édifices et palais en flammes éclaireront Paris d'une lueur sinistre et aveuglante... Les Tuileries ; la Légion d'honneur ; le Conseil d'État ; la Cour des Comptes ; la rue du Bac, la rue de Lille, la Croix-Rouge. De la rue Royale à l'église Saint-Sulpice, c'est un mur de feu qu'entrecoupe le cours de la Seine... »

Elle parcourut des yeux la suite du texte narrant la nuit d'apocalypse du 23 mai, puis elle tourna la page sans rien demander à Éric.

« ... Aux Tuileries mêmes, le général Bergeret préside le conseil de guerre au cours duquel est prise la décision de livrer le palais aux flammes. L'un des exécutants de cette décision, le commandant Servat, chef d'état-major de Bergeret, expliquera :

“Les Tuileries ont été détruites au moyen de quelques tonneaux de poudre, non pas pour le plaisir de détruire mais comme moyen de défense... Après une lutte de deux jours, nous étions presque cernés...” »

— Ainsi donc, voilà ton fameux ancêtre breton ! s’enthousiasma Éric. Cent vingt-six ans après cette nuit du 23 mai, tu as revécu les heures les plus difficiles de ton ascendant.

Aurélie dodelina de la tête :

— Je suis désolée mais je ne crois pas en la métempsycose. De plus, si j’étais la réincarnation du commandant Servat... ou possédée par cet ancêtre, il n’aurait pas attendu mes vingt-deux ans avant de se manifester.

— Hum, tu as raison ! Surtout, je crois qu’il n’aurait pas attendu qu’un maniaque se mette à massacrer les gardiens de nuit du musée d’Orsay.

Arrêtant là sa réflexion, Éric se pencha de nouveau sur l’ouvrage de Georges Soria.

— Feuilletons encore pour voir si l’on trouve d’autres éléments...

De nouvelles gravures concernant les Tuileries en flammes firent se mordre les lèvres à Aurélie. La jeune femme observait avec effroi ces véritables clichés en noir et blanc de son inconscient. Elle ne disait plus rien mais Éric lisait sur le visage de sa compagne un sentiment mêlé de désarroi et de fatalisme.

La légende des gravures précisait que les Tuileries avaient brûlé pendant trois jours avant de disparaître à jamais.

— Ici, on parle de Courbet ! dit Éric. Ecoute : « Malgré l’opposition de Courbet, empêchant qu’on incendie le Louvre, le général Bergeret livre aux flammes la caserne du Louvre et la bibliothèque du pavillon Richelieu... » Et re-bingo, cela fait trois fois que Courbet surgit dans notre petite affaire !

Éric croyait avoir trouvé un élément capital de leur puzzle mais Aurélie ne l’écoutait pas.

Le visage livide, les yeux comme hypnotisés par le serpent Kaa, elle fixait une portion de texte... et ce texte semblait être son arrêt de mort !

Rapidement, Éric parcourut les lignes incriminées.

Il pâlit lui aussi :

« Un peu après que les Tuileries commencèrent à brûler, les palais bordant la rive gauche se transformèrent en brasiers.

« Le palais de la Légion d’honneur se couvrit le premier d’immenses volutes de fumée...

« Puis, ce fut le tour des autres édifices : le Conseil d’État, la Cour des comptes, se trouvant sur l’emplacement actuel de la gare d’Orsay... »

Quand il avait rédigé ces lignes, en 1971, Georges Soria ne savait pas encore que la troupe de théâtre Renaud-Barrault, qui occupait provisoirement les locaux désaffectés de la gare, céderait la place, en 1985, au musée d’Orsay.

– AHAPITRE XVI –

— Salut, putain de répondeur ! Éric, c'est Polo !... Tu es absent ou en train de couvrir une petite caille ?... Il est quinze heures cinq ou dix. Bonne nouvelle, dans moins de cinq heures, il faudra se présenter en uniforme et bombe lacrymo à Orsay. C'est gagné, on fait la nuit ! Tu viens me chercher rue du Sommerard, sinon... on se retrouve là-bas ! Je t'attendrai jusqu'à dix-neuf heures trente...

Polo s'apprêtait à raccrocher le combiné quand on frappa trois coups énergiques à la porte de l'appartement. Il avait tout juste eu le temps de laisser un message sur le répondeur d'Éric.

Instinctivement, il regarda une nouvelle fois son réveil : quinze heures dix.

À cette heure-ci, il ne recevait pas de visites. Surtout de visiteurs qui ne s'étaient pas annoncés par téléphone.

Le judoka n'avait peur de personne mais les deux morts du musée d'Orsay l'inquiétaient. Quelqu'un semblait s'en prendre aux gardiens... or, entre un gardien et un agent de sécurité, les gens ne faisaient pas la différence.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, en prenant automatiquement la position du judoka sur le tatami.

— Polo, c'est Odile...

Polo se détendit, oubliant instantanément ses craintes.

Il ouvrit la porte.

— L'appart est dans un désordre incroyable ! plaisanta-t-il.

Odile était vêtue d'un ensemble jean's. Ce qui était totalement inhabituel chez la jeune étudiante aux goûts bourgeois. Elle s'était légèrement maquillée les lèvres d'un double trait rose. La fragrance sucrée de *L'Air du temps* de Nina Ricci s'engouffra dans l'appartement à la faveur d'un appel d'air.

Polo fut d'abord surpris par ce nouveau « look » avant de constater que la simplicité seyait bien à la jeune femme.

Son regard glissa sur l'énorme poitrine d'Odile mise en valeur par la chemise d'homme puis il la fixa droit dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-il sur un ton soudainement très sec.

Le judoka savait qu'Odile avait des tendances nymphos. En outre, la fille possédait de tels atouts qu'il lui serait très difficile de la repousser. Cependant, Éric était son seul vrai pote, et jamais il ne lui pardonnerait une coucherie avec Odile... il savait également, d'après les confidences d'Éric, qu'Odile aimait lui raconter ses infidélités pour le titiller sexuellement.

Malgré son envie furieuse de la culbuter sur-le-champ, Polo voulait résister.

Odile saisit le message :

— Ne t'inquiète pas, je veux juste te parler d'Éric.

— Entre ! Tu veux un thé ou un café ?

— Thé, merci...

— Assieds-toi dans un fauteuil.

Le mobilier de Polo ressemblait à un intérieur provincial des années soixante : fauteuils recouverts de tissus écossais, table en bois de qualité moyenne, gros buffet avec cruches et pichets rétros, calendrier des Postes punaisé au mur. Seules une chaîne Akai compacte et des dizaines de photographies du judoka jeune disséminées autour de sept ou huit coupes dorées désignaient la véritable nature de son occupant.

— Je peux fumer ? demanda Odile en allumant une Camel.

Polo fit glisser un cendrier Rothmans sur la table basse recouverte de céramique rouge et noire.

— Que veux-tu me dire sur Éric ?

— Qui est cette fille qu'il a rencontrée ? Toi qui le connais bien, penses-tu que c'est sérieux ? Il m'a dit qu'il ne s'était encore rien passé entre eux mais qu'il était sûr que leur attirance était réciproque...

— Oh-Oh, tu devrais parler plus vite... et me poser encore plus de questions à la fois ! l'interrompit-il en levant sa main droite.

Aurélie titubait dans les longs couloirs de la Sorbonne. Éric marchait à ses côtés, ne sachant trop quoi faire pour la rassurer.

— Écoute, il n'y a rien de très inquiétant dans tout cela...

Aurélie stoppa net pour écouter son compagnon. Ses yeux noisette trahissaient un profond désespoir.

— L'histoire de ce Servat fait partie de ton patrimoine culturel... tu as dû l'entendre raconter des dizaines et des dizaines de fois dans ta famille.

— Oui, mais, Éric, il y a tous ces détails sur l'incendie, ce... cette angoisse que je ressentais dans le rêve... cette trouille des Versaillais ! Je n'ai pas fait d'études d'histoire moi. Jusqu'à ces derniers jours, je n'avais jamais entendu parler de Semaine Sanglante, d'incendie des Tuileries ou de la Cour des Comptes...

— Tu as peut-être vu des films à ce sujet, ou lu des bandes dessinées... tu ne t'en souviens plus mais ton inconscient, lui, a tout enregistré !

La bouche tordue par la peur, elle dit :

— Et ce bonhomme rouge ? Et le fait que la Cour des Comptes ait été détruite, ce soir-là, justement... ? Qu'en penses-tu ? Toi aussi, ce détail t'a fichu un choc ! Tu ne peux pas le nier... et le musée d'Orsay construit dans l'ancienne gare d'Orsay, elle-même bâtie sur l'emplacement de cette ancienne Cour des Comptes, c'est un hasard ? Tu vas oser me dire que c'est un hasard ?

Elle se jeta dans les bras d'Éric, lui portant, par désespoir, un coup de son poing droit sur le haut de l'épaule. Elle enfouit sa tête dans le thorax du jeune homme et sanglota pendant quelques secondes.

Éric l'enserra encore plus fortement.

Soudain, elle releva son beau visage ruisselant de larmes puis elle colla sa petite bouche à celle d'Éric.

Ils s'embrassèrent longuement comme s'ils ne devaient plus jamais se revoir. La salive et le sel des larmes donnaient un goût rare au long baiser d'Aurélie.

Ils se détachèrent puis s'embrassèrent à nouveau.

Se détachèrent, enfin. Demeurant songeurs, l'un contre l'autre.

La peur entachait leur amour naissant.

Éric rompit le silence :

— J'ai besoin d'un regard extérieur sur cette histoire. Allons voir Polo, il habite à deux pas...

– AHAPITRE XVII –

— Là ! s'exclama Couput. J'ai quelque chose sur l'écran. Veuillez retourner en arrière... de quinze à vingt secondes.

Le gardien Leloup pianota sur son clavier, actionnant le rembobinage arrière de la bande-film.

Cela faisait maintenant une heure et quart que Boggio et Couput s'esquintaient les yeux sur les colonnes de petits téléviseurs.

Les flics en uniforme et les gardiens présents s'approchèrent du siège de l'inspecteur. Le commissaire Boggio se renversa en arrière, se fourrant une pastille Vichy dans la bouche.

— Éteignez tout, sauf celui-là... le Courbet ! ordonna Couput.

Un murmure amusé parcourut les membres du groupe. Des plaisanteries grivoises jaillirent à voix basses. Sur l'unique écran allumé, le pubis de *L'Origine du monde* narguait les mâles ricanants.

— Il y a un trou dans le tableau, commenta Boggio d'un ton monocorde, sans la moindre trace d'ironie. Et une sorte de fumée rose qui semble en sortir...

— Non, le coupa Couput. Regardez, le tableau est protégé par un verre. Il y a bien un point marron sur la toile mais la plus grande partie du brouillard rose sort par-derrière la toile.

— Hum, vous avez raison... il n'y a rien qui s'emmagasine entre la toile et le verre. Donc, ça part par-derrière.

Leloup se pencha sur la console :

— Qu'est-ce que c'est que cette saleté de mousse rosâtre ? On dirait de la mousse sanguinolente...

Tous les rires s'étaient tus. Les témoins fixaient cette scène inhabituelle dans un silence parfait.

Soudain, la caméra zappa.

La Danseuse au bouquet saluant la scène de Degas s'inclinait devant eux, comme pour leur signifier que le spectacle venait de s'achever.

Le commissaire Boggio se releva d'un bond :

— Allons devant le tableau de Courbet pour voir dans quel état il est !

Au pas de course, les hommes montèrent au rez-de-chaussée.

— Polo, il faut que je lui parle, dès ce soir, en tête à tête ! le supplia Odile. Promets-moi de nous organiser un rendez-vous !

— Il n'est pas chez lui, je viens de l'appeler ! Quant à ce soir, c'est impossible, il prend son service à Orsay, vers huit heures...

— Vous travaillez le soir, maintenant ?

Polo se leva du fauteuil, énervé par la discussion qu'il venait d'avoir avec Odile. Cette dernière l'avait fait parler d'Éric et de la nouvelle fille, Aurélie. Il n'avait pas eu grand-chose à raconter mais, justement, il avait maintenant l'impression d'avoir un peu trahi son ami.

— Odile, je sais bien que tu te fiches pas mal de ce qu'il se passe autour de toi en dehors de ta vie privée mais il y a un dingue qui s'est payé deux gardiens de nuit en deux veilles. Ce soir, on va risquer notre peau... et toi, tout ce qui t'intéresse c'est que je t'obtienne un entretien avec Éric ! Tu déconnes, tu le sens ? Tu déconnes !

Odile le regardait, abasourdie :

— Vous allez risquer votre vie ?... je ne le savais pas !

Polo dodelinait de la tête, découragé par l'égoïsme de la jeune femme.

On frappa à la porte.

— Je n'ai jamais reçu autant de visites que cet après-midi... dit-il en se dirigeant vers l'entrée.

Le judoka tourna la poignée.

Le battant s'ouvrit sur un Éric souriant.

— Quand on parle du loup..., soupira Polo.

Éric tourna la tête et vit Odile. Il venait de pénétrer dans l'appartement. Aurélie suivait, à peine en retrait.

L'étudiant jeta un regard interrogateur à son aîné. Polo comprit qu'il fallait dissiper toute méprise possible sur les rapports qu'il entretenait avec Odile. Il décida de jouer franc-jeu :

— Elle vient d'arriver... elle voulait me raconter les dernières nouvelles, si tu vois ce que je veux dire... et savoir si tu es visible dans les prochaines heures ?

Odile se leva d'un bond. Elle savait qu'elle était plus grande que la plupart des femmes et voulait se montrer dans toute sa splendeur.

— Tu nous présentes ? demanda Odile à Éric sur un ton arrogant.

— Odile... Aurélie..., dit Éric d'une voix lasse.

Odile tendit une main ferme à Aurélie.

Les deux filles se saluèrent comme des joueuses de tennis après un match.

Odile avait les cheveux courts, un grand corps aux formes généreuses et « l'arrogance des femmes qui ont de la poitrine » comme disait Brel. Elle jouait de son grain de beauté sur la joue avec la perversité d'une héroïne de Choderlos de Laclos. Aurélie était de taille moyenne, avec une silhouette à la Birkin de garçon

manqué mais son visage aux traits fins et angéliques rayonnait sous sa couronne de cheveux auburn mi-longs.

— Il paraît que je suis la vieille maîtresse indésirable, dit Odile ironiquement. Je suppose que vous êtes la chair fraîche annoncée ?...

— Éric est assez grand pour se gouverner tout seul ! rétorqua Aurélie.

Polo se massait la nuque en soupirant ostensiblement. Le judoka appréciait la beauté physique des deux femmes mais il avait atteint un âge où ce genre d'affrontement ne l'amusaient plus.

— Bon, vous êtes mignonnes toutes les deux mais vous n'allez pas me la jouer « femelles qui se battent pour un mâle » dans mon apparté ! D'autant plus que ce n'est pas moi le mâle en question... Éric, on bosse dans moins de cinq heures au musée d'Orsay. J'aimerais me reposer et me préparer en paix ! La nuit va être dure et, peut-être, dangereuse...

— Ne t'inquiète pas, Polo, je m'en vais, le coupa Odile. Mais n'oublie pas ce que tu m'as promis ! Au revoir.

Elle ramassa son sac à main et partit comme une folle.

Son pas vif décrût rapidement dans les escaliers.

— Qu'est-ce que tu lui as promis ? demanda Éric.

— Rien, justement... c'est une jolie poupée mais elle a un pet dans le tatami aux neurones.

— On est de service ce soir, c'est vrai ?

— J'essaie de te joindre depuis un bon bout de temps mais je n'obtiens que ton fichu répondeur. Les syndicats de gardiens ont exigé le renforcement des équipes de nuit et la présence de vigiles armés de bombes lacrymos... Comme nous étions volontaires, Forks nous a proposé la première nuit... j'ai dit oui pour nous deux ! J'ai eu tort ?

Éric regarda tristement Aurélie. Ils auraient voulu passer la nuit ensemble.

— Non, c'est O.K. ! Je voudrais te parler de quelque chose... tu peux nous accorder une demi-heure ?

Polo souffla :

— Je suis trop bon ! Thé ou café ?...

Couput fut le premier à arriver devant le tableau de Courbet, en avance de quelque trente mètres sur Boggio et les flics en uniforme.

En l'absence de visiteurs, seuls quelques policiers et des gardiens de jour désœuvrés erraient dans les allées désertes du musée. Jamais autant que ce jour-là, le musée d'Orsay n'avait ressemblé à la gare d'Orsay aux heures creuses du petit matin ou de la nuit. Tous ces fonctionnaires désemparés faisaient songer à des voyageurs attendant des correspondances tardives.

Des inspecteurs en civil qui furetaient, en quête d'indices, autour du bureau de Deluc, vinrent se joindre au groupe compact massé devant le tableau érotique de Courbet.

Le commissaire Boggio s'approcha de la toile incriminée.

— Je n'y comprends rien ! marmonna Couput. Cette affaire ne ressemble à rien de connu...

Une vingtaine de paires d'yeux étaient rivées sur l'entre cuisses d'une présumée maîtresse de Courbet.

Un trou de la grosseur d'une pièce de cinq francs se mêlait à la toison du pubis. Ses bords semblaient roussis par un Havane démesuré.

— Et personne ne s'en était aperçu avant..., maugréa Boggio. Je vois que le personnel vit profondément avec son patrimoine !

— On n'est pas des obsédés ! protesta un gardien. Celle-là, une fois qu'on a regardé sa moule cinq minutes, elle n'a plus rien à nous apprendre.

Quelques rires gras fusèrent.

Le silence retomba sur l'ancienne gare.

Des bruits de pas énergiques claquèrent sur le dallage.

— Inspecteur Couput, cria la voix de la directrice, je ne suis pas du tout satisfaite de votre travail !

Imperturbablement, Boggio décrocha son téléphone portable de la ceinture de son pantalon. L'instant de quelques secondes, il ouvrit un pan de sa veste, découvrant l'étui de cuir avec son Manurhin réglementaire. Couput sourit intérieurement. Le commissaire n'avait pas la réputation d'un as du pistolet. On ne le voyait jamais au stand de tir de la police. Pas d'arrestation spectaculaire à son actif.

Couput, lui, aimait bien les séances d'entraînement. À trois occasions, il avait dû se servir de son arme de service, en pleine rue. Il avait blessé deux dealers.

La directrice se planta devant Couput, l'accablant de reproches avec un débit de paroles incroyablement rapide.

— Vous m'aviez assuré que le tueur avait fui Orsay... et vous m'aviez promis que le musée rouvrirait dès aujourd'hui !

— Madame, nous ne savons pas à qui nous avons affaire...

— Vous auriez dû laisser des policiers, cette nuit !

Boggio qui venait de terminer son numéro, interrompit la diatribe de la directrice :

— Absolument pas, madame ! Les relevés et les interrogatoires ayant été effectués, l'inspecteur divisionnaire a pris les mesures adéquates. Il n'y avait aucune raison de penser que le criminel allait récidiver... Cela va à l'encontre de toute logique.

— Qui êtes-vous ? Qui vous permet ?...

— Commissaire principal Boggio... dit-il en se détournant aussitôt pour parler dans son téléphone portable.

« Allô, ici Boggio ! Je veux quinze hommes supplémentaires avec détecteurs acoustiques de chambres creuses. On a un souterrain ou un truc de ce style à découvrir, d'ici ce soir... »

La directrice furieuse, avait écouté le monologue du commissaire.

— Un souterrain ? Vous cherchez un souterrain, c'est une plaisanterie ? Vous vous croyez dans un roman de Gaston Leroux ou de Bernède ?

Boggio rangea son appareil avec des gestes lents. Il fixa soudainement son interlocutrice.

— Un type se balade, la nuit, dans le musée,... Il tue, mutilé les œuvres d'art et, quand nous arrivons, dix minutes après que l'alerte ait été donnée, il n'y a plus personne ! Toutes les issues sont bloquées et, pourtant, pas de tueur,... ni aucune trace de sa présence,... Donc, il ne reste qu'une explication rationnelle : le tueur entre et sort à sa guise. À moins qu'il n'ait une cache permanente dans le musée !

— C'est absurde ! lâcha la directrice.

— Dans trois heures environ, je pourrai dire si vous avez raison ou non. Mais s'il n'y a pas de souterrain ou de cache, je ne vois pas à qui nous avons affaire... et surtout, je ne comprends absolument pas comment il arrive à éviter vos patrouilles de gardiens et nos différentes perquisitions.

— C'est votre dernier mot ? dit-elle.

Le commissaire Boggio regarda avec un sourire ironique l'inspecteur Couput puis il désigna le tableau endommagé :

— Si, une dernière chose. Notre sadique n'aime pas Courbet... Vos ateliers de restauration vont avoir du boulot !

– AHAPITRE XVIII –

Polo préparait le café à l'américaine. Brûlant, sucré et allongé à la flotte. Ce qui lui permettait d'en avaler tout le long de la journée.

Pendant une demi-heure, le judoka écouta sans broncher l'histoire racontée alternativement par Éric et Aurélie. Il éclusa trois tasses sans faire le moindre commentaire.

Finalement, Polo se leva pour nettoyer sa tasse et celle d'Odile qui traînait encore sur la table basse.

— Éric, si je ne te connaissais pas aussi bien, je dirais que tu me fais perdre mon temps pour des conneries !

Éric venait de se lever pour débarrasser les deux dernières tasses et les cuillers. Il déposa précautionneusement les ustensiles dans l'eau de vaisselle. Il sursauta aux premiers mots de Polo.

— Mais je te connais maintenant depuis... deux ans, reprit Polo. Oui, deux ans que tu as été embauché par Forks... tu te souviens ? Quand je t'ai vu arriver, je me suis dit « Polo, ce type est pas comme les autres ! Il a des neurones qui bougent sous les cheveux. Pas comme les habituels excités de la gâchette que recrute l'agence ! ». J'ai tout de suite demandé au vieux Forks de nous mettre en équipe. Forks, au début, il avait la trouille avec ton c.v. d'intellectuel. Mais Polo t'a pris sous son aile protectrice et ça a rassuré tout le monde... Alors, aujourd'hui, tu viens me trouver pour me raconter quoi ? Tu sais ce que tu viens de me raconter ?

Éric, debout, se taisait, accablé par la réaction de son ami.

— Tu m'as raconté une histoire de fantôme, mon pote !

Le judoka déposa la dernière tasse dans l'égouttoir. Il regarda les deux jeunes gens :

— Ni plus ni moins... une histoire de fantôme à la con ! Il a fallu que j'atteigne presque les cinquante balais pour réentendre des trucs que seule ma grand-mère osait me raconter quand j'avais encore des couches-culottes.

Il fit une pause.

Éric revint s'asseoir à côté d'Aurélie.

— D'un autre côté, poursuivit Polo, le chiffon à la main, j'ai réfléchi à plein de choses...

Les deux jeunes gens n'osaient interrompre le monologue de leur aîné.

— Tu sais combien ça pouvait peser cette sculpture en bronze qui a été déplacée ? Le poids exact, j'en sais trop rien mais, d'après ce que tu m'as dit ce truc mesurait

bien deux mètres de haut pour à peine moins en profondeur et en largeur... en bronze ! Vous vous rendez compte ? Impossible pour un être humain de le bouger tout seul. Surtout que le type aurait fait ça en quelques secondes puisqu'il a échappé à tout contrôle des caméras automatiques d'Orsay.

— Ils étaient peut-être plusieurs ? intervint Éric.

— S'ils étaient plusieurs, ils auraient été forcément repérés par la surveillance électronique ou humaine... donc...

— Donc ? répéta Aurélie.

— Donc, je n'y comprends rien. On dirait que le Soudeur est à la fois d'une force surhumaine et capable de se faufiler dans un trou de souris.

Sa vaisselle terminée, Polo se rassit dans un de ses fauteuils démodés, en face des tourtereaux.

— Alors, votre putain d'histoire de fantôme, elle est, finalement, à peine plus incroyable que les faits dont nous disposons !

Le commissaire avait tenu à montrer la vidéo du Courbet à la directrice du musée.

Cette dernière avait poussé un petit cri horrifié en voyant son *Origine du Monde* se détériorer sous ses yeux incrédules.

— Quel est le phénomène à l'origine de cette brûlure et de ce brouillard rose ? demanda-t-elle aux policiers, regardant alternativement Boggio et Couput.

— Nous n'en savons rien, madame ! répondit le commissaire. Nous ne pouvons que faire des hypothèses. Selon les apparences, le tueur aurait fixé une bombe fumigène rosée, hautement calorifique, derrière la toile.

— À quelles fins ?

— Pour masquer les lieux et être à l'abri des caméras, je suppose, poursuivit Boggio. Le problème, c'est qu'il n'y a aucune trace de cette bombe fumigène...

— Le tueur a dû avoir le temps de la détacher, une fois son forfait commis, suggéra Couput. Le hic, c'est que cela signifie que nous avons affaire à un ennemi très rapide, très professionnel et disposant d'une cachette proche de son lieu du crime.

— Ce que corrobore la relative proximité des deux crimes, conclut Boggio.

— Vous allez donc chercher une excavation près des salles des Courbet ?

Boggio acquiesça :

— Vous nous avez parfaitement compris, madame ! Aussi, pour faciliter nos recherches, j'aimerais que vous nous présentiez un rapide historique du bâtiment. D'après vous, serait-il possible qu'il y ait des passages souterrains ou des excavations masquées à Orsay ?

La directrice sourit, avec un zeste de mépris, avant de se reprendre :

— Impossible, ce bâtiment n'a pas encore un siècle d'âge. Orsay, ce n'est pas l'Opéra-Garnier... il n'y a pas de légende concernant un lac souterrain ! La littérature populaire n'aurait rien à gagner en s'occupant de notre édifice ! Il a été inauguré le 14

juillet 1900, exactement. Sa construction a été envisagée, en 1897, par la Compagnie des Chemins de fer d'Orléans qui s'est rendue acquéreur du terrain occupé par les ruines de l'ancienne Cour des Comptes brûlée par les Communards en 1871.

On dispose des plans proposés par les trois architectes consultés pour la réalisation de l'ouvrage. Je peux vous montrer ceux de Laloux, le vainqueur, il n'y a rien qui puisse ressembler à ce que vous cherchez.

— Et de 1871 à 1897, il n'y a rien eu de construit ? demanda Boggio.

— Non, le terrain est resté en l'état, livré au pillage des matériaux restants après l'incendie. Je sais qu'il avait été question, vers 1880, de bâtir un musée des Arts décoratifs pour lequel était destinée la fameuse *Porte de l'Enfer* de Rodin mais le projet n'a pas abouti.

— Ce qui explique qu'en 1897, la Compagnie d'Orléans ait pu acheter l'emplacement... continua Boggio.

Cette fois, la directrice émit un petit gloussement de satisfaction

— D'ailleurs, la gare d'Orsay n'a été une gare que très peu de temps, de 1900 à 1939. La SNCF qui avait repris le patrimoine des compagnies privées a abandonné très tôt le trafic grandes lignes car le bâtiment n'était pas approprié à une exploitation ferroviaire moderne.

De 1939 à 1984, elle a servi à tout et à rien...

— Eh bien, voilà qui est plus intéressant. C'est pendant cette période qu'a pu être rajoutée une issue secrète, dit Couput.

— Oui, qu'entendez-vous par « à tout et à rien », insista Boggio.

— Oh, en vrac, centre d'accueil pour prisonniers en 45, décor pour le cinéma, notamment en 62, avec *Le Procès* de Welles, lieu de théâtre pour la compagnie Renaud-Barrault dans les dernières années... Les travaux de transformation ont débuté en 1984. Les ouvriers auraient trouvé quelque chose, là aussi, si votre théorie était valable.

Visiblement, les arguments de la grande patronne d'Orsay ébranlaient dans leur conviction les deux policiers.

Le portable du commissaire sonna.

— Oui, Boggio...

Très vite, il se tourna vers Couput :

— Les équipes de recherche d'excavations viennent d'arriver avec leurs appareils ! Nous serons fixés dans quelques heures...

– AHAPITRE XIX –

Éric et Aurélie déambulaient au hasard, après avoir quitté la rue du Sommerard.

Le jeune homme regarda sa montre. Il était presque dix-huit heures. La discussion avec Polo n'avait rien apporté de nouveau si ce n'était que le judoka commençait, lui aussi, à envisager sérieusement une explication surnaturelle aux meurtres d'Orsay.

— Nous n'avons plus le temps de fouiner chez les bouquinistes, n'est-ce pas ? demanda Aurélie.

Le couple demeurait indécis au carrefour de la rue Saint-Jacques et du boulevard Saint-Germain, en face de l'ancienne librairie Dupuis.

— Passons rapidement chez Gibert pour voir si nous trouvons le *Guide de Paris Mystérieux*, proposa Éric... et rentrons chez moi !

Aurélie acquiesça et se nicha contre son épaule à la manière d'une chatte apeurée.

Sans dire un mot, ils passèrent devant les thermes de Cluny puis tournèrent sur la gauche pour remonter le boulevard Saint-Michel.

Ils ressemblaient à ces éternels couples d'amoureux qui arpentaient à longueur d'année, à toutes heures du jour et de la nuit, le Quartier latin. Mais il n'en était rien...

Au-delà du sentiment amoureux, un cruel secret liait les jeunes gens. Un secret sulfureux qui avait déjà engendré la mort à deux reprises.

Soudain, Aurélie se détacha d'Éric et lui fit part de ses cogitations angoissées :

— L'être rouge de mes visions tient mon ancêtre pour responsable de l'incendie des Tuileries... tu es bien d'accord ?

— Dans ton rêve, il le remercie. Donc, ton bonhomme rouge semblait heureux de cet incendie !

— Oui, mais quel est le lien entre l'incendie des Tuileries et celui de la Cour des Comptes. Pour ce dernier, ce n'est pas le commandant Servat qui en est le responsable ou le maître d'œuvre. Et pourquoi, le bonhomme rouge m'a-t-il montré Orsay, le premier jour ? Est-il passé des Tuileries à Orsay ? Pourquoi a-t-il attendu cent vingt-six ans pour se remanifester entre l'incendie de 1871 et les premiers meurtres au musée ?

— Je ne sais pas... mentit Éric.

Aurélie se planta devant lui :

— Oh si, toi aussi, tu as fait le même raisonnement que moi !

— Non... non.

— Si, c'est ma venue à Paris qui, apparemment, a tout déclenché. J'en suis sûre ! Il a dit à mon ancêtre qu'il devrait revenir le chercher... et pour lui, j'ai le sang de Servat qui coule dans mes veines. Je dois donc revenir le chercher ! C'est ce qu'il veut !

— Non, c'est impossible ! dit Éric déstabilisé par l'hypothèse de sa compagne. Tu parles de cette vision comme s'il agissait d'un personnage réel mais ce n'est qu'une hallucination ! Un fantôme !

— Non, dit-elle simplement en marchant à ses côtés.

Ils trouvèrent le *Guide de Paris Mystérieux* au rayon tourisme. Le livre avait le format des guides rouges Michelin mais il était noir barré d'un bandeau jaune sur lequel figurait : « Nouvelle édition 97 ».

Aurélie feuilleta le gros bouquin à l'iconographie abondante. Cela fleurait bon le livre pour amateur du vieux Paris. Il n'y avait sûrement aucune information à glaner concernant le monstre de ses visions mais la jeune femme l'acheta pour mieux connaître cette ville au passé complexe. Peut-être était-il fait mention dans la bibliographie en fin d'ouvrage de livres spécialisés sur les apparitions ?

Après avoir payé à la caisse d'étage, Éric lui prit le paquet des mains et ils repartirent côte à côte sur le boulevard Saint-Michel, prolongeant les derniers instants de répit avant l'embauche du jeune homme.

Ils achetèrent des crêpes qu'ils mangèrent dans les allées ombrées du jardin du Luxembourg, près de la fontaine au Cyclope.

Éric ne se lassait pas d'admirer le visage aux traits purs de sa nouvelle compagne. Il ne connaissait Aurélie que depuis vingt-quatre heures, cependant, ses sentiments pour la jeune femme avaient déjà la solidité d'une liaison éprouvée.

Aurélie était née, dans sa vie, la veille, et tel un père ou une mère contemplant son bébé, il savait que son amour durerait ce que durerait sa propre existence.

Il fit une grimace involontaire. En pensant à l'amour filial, l'histoire d'Ugolin lui revint en mémoire. Ugolin qui dévora ses propres enfants...

— Je te veux en moi ! murmura Aurélie en lui posant une main sur le thorax. Revenons à ton studio.

Blottis l'un contre l'autre, soudainement pressés par la puissance du désir, ils remontèrent la rue Soufflot. Mâle et femelle ne pouvant plus se quitter.

Les mains d'Éric tremblaient d'émotion tandis qu'il déshabillait la jeune femme. Odile l'avait initié à une forme supérieure de l'amour physique qui mêlait les jeux, la provocation et le sexe en une bouillie passionnelle dont il n'était jamais sevré.

Pour la première fois de sa vie, il fit simplement l'amour par amour.

La peau et la sueur d'Aurélie avaient le goût de son visage. En lui léchant les seins et l'entre-lèvres, il avait l'impression de fusionner avec son regard noisette.

Trop ému, il jouit le premier. Lui apporta avec sa langue sa jouissance à elle. Puis ils restèrent collés. Corps contre corps. Sueur contre sueur.

Ils pleurèrent de bonheur et d'angoisse.

– AHAPITRE XX –

Le chef des techniciens était un grand type d'origine anglo-saxonne, aux yeux bleus pétillant de malice, qui grillait cigarette sur cigarette. Edwin Schwarz ne cessait de plaisanter avec Couput et Boggio mais dès que ses hommes décelaient un embryon de piste, il devenait incroyablement concentré et s'occupait en personne du réglage de l'oscilloscope.

— Ce sont les appareils utilisés en Belgique pour l'affaire Dutroux ? demanda la directrice.

Schwarz fit tomber la cendre de sa cigarette sur le parquet du musée devant les regards horrifiés des gardiens et de la directrice.

— Ces bécane sont plus perfectionnées, lâcha Edwin. Après les recherches en Belgique dans les caves et la terre fraîche, les spécialistes en ont tiré des leçons. Ici, on a les tout nouveaux modèles !

— Et qu'est-ce que ça nous donne ? questionna Boggio.

— Rien à cet étage ! J'ai bien un signal suspect juste sous la cloison du bureau de la victime mais il n'est pas net et les dimensions tombent en plein dans l'intervalle d'incertitude.

— Précisez votre pensée ! s'irrita le commissaire principal. On ne peut rien laisser au hasard.

Schwarz regarda Boggio. Sa cigarette étant terminée, il jeta le mégot par terre et s'en alluma une nouvelle à gestes lents, sans prononcer le moindre mot.

— Ce que je veux dire... c'est que l'excavation supposée que me sort mon écran ne serait pas plus grande qu'un gros transformateur de train électrique et que, dans ces dimensions aussi réduites, nos appareils ne sont pas fiables. Nous sommes en deça de la précision de nos babasses ! Donc, ça ne sert à rien de s'exciter.

— Un gros transformateur... ce n'est pas ce que nous cherchons ! commenta Couput. Notre tueur mesure plus de quelques centimètres, quand même.

— Une grosse bulle d'air dans le béton... ou plus sûrement un mauvais signal à travers un matériau pourrave que digère mal l'oscillo, ajouta Schwarz. Enfin, c'est vous le boss, commissaire. Moi, je ne fais qu'obéir !

Boggio réfléchit.

Il regarda sa montre : 18 h 15.

— Bon, on descend dans le sous-sol, dans les salles de surveillance ! Après tout, un souterrain, ça se trouve tout en bas, en général.

— O.K. ! dit Schwarz en coupant le jus de l'oscillo. On démonte tout, les gars ! gueula-t-il à ses assistants.

Il regarda narquoisement la directrice avant de tapoter le bout de sa cigarette au-dessus du carrelage immaculé.

Éric ajusta la bombe lacrymo dans son étui de hanche.

— Tu as fière allure dans cet uniforme ! dit Aurélie en souriant.

La jeune femme avait enfilé un t-shirt qu'Éric avait ramené du Canada. Un vol de canards sauvages qui s'élançaient sur un fond blanc. Le vêtement lui arrivait à mi-cuisses. Suivant la position qu'elle adoptait sur le canapé-lit, elle offrait à la vue de son amant des images délicieusement érotiques.

— C'est ce que je déteste le plus dans ce boulot... cet uniforme de flic à l'américaine !

Elle se leva pour l'embrasser.

— Prends soin de toi, ce soir ! lui murmura-t-elle dans le cou. Reste près de Polo, j'ai confiance en lui !

— Ne t'inquiète pas, je ne prendrai pas de risque inutile. Je te téléphonerai du carré des gardiens, vers minuit. Pour te rassurer...

— Hon-hon.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu veux un somnifère ?

— Non, je vais essayer de m'en passer. Je vais bouquiner notre guide noir puis je m'endormirai en pensant à toi !

Elle se pressa contre son corps. Chatte qui essaie d'exciter son matou.

Éric l'embrassa puis la repoussa avec douceur.

— Le réveil indique 18 h 45 ! dit-il. Polo m'attend. Ce soir, pas question d'arriver en retard !

Il se dirigea vers la porte puis se retourna vers Aurélie :

— Ah oui, tu te fermes à clef. Quant au téléphone, ne t'inquiète pas, le répondeur est branché !

Aurélie esquissa un sourire contraint, tout empreint de tristesse.

Éric disparut dans la cour.

La nuit prenait lentement possession de la capitale.

Edwin Schwarz et ses hommes venaient à peine de descendre au sous-sol qu'un inspecteur-stagiaire vint avertir Boggio et Couput :

— Commissaire, les CRS sont arrivés ! Je les ai fait attendre dans l’allée centrale du rez-de-chaussée.

— Très bien, Touzeau. Faites-les descendre !

La directrice lança un regard interrogateur au commissaire principal.

— Vous vous plaigniez de ne pas avoir de surveillance policière, la nuit dernière, ricana Boggio. Pour cette nuit, vous allez être servie !

Trente secondes plus tard, des bruits de chaussures à crampons martelèrent les marches de l’escalier d’accès.

Une douzaine de CRS en tenue de combat, fusils à pompe en bandoulière, surgirent au pas de course.

Un jeune officier se présenta devant Boggio :

— Lieutenant Saby ! À votre disposition, commissaire !

En voyant, la mine défaite de la directrice devant cette horde d’hommes armés, Couput ne put s’empêcher de pouffer.

Machinalement, il regarda sa montre : 19 h 10.

À 19 h 25, Éric et Polo dépassaient le car de CRS, stationné en bord de Seine, devant lequel piétinaient des hommes en tenue de combat. Le temps de grimper les marches du musée, ils se présentaient aux plantons de garde devant l’entrée d’Orsay.

– AHAPITRE XXI –

Aurélie versa l'eau bouillante sur le petit sachet de verveine-menthe. Elle se dirigea ensuite vers la chaîne hi-fi qu'elle examina avec circonspection. Elle repéra les divers boutons de réglage de la radio et alluma.

France Info déversa son flot d'informations à peine interrompu par des rubriques ultra lapidaires. L'accident de lady Diana étouffait considérablement l'affaire des meurtres d'Orsay. Le crime de deux pauvres gardiens de musée ne pesait pas lourd face à la mort d'une princesse et de son richissime amant, fils d'un prince égyptien.

Elle versa le sucre roux en poudre dans le grand bol et revint vers le tuner. Elle tourna le bouton jusqu'à ce qu'elle attrape une chanson connue. Du Jonasz.

Tandis que l'infusion fumait abondamment, elle s'installa en tailleur sur le canapé-lit. Et feuilleta le *Guide de Paris mystérieux*.

Au début, elle tourna distraitement les pages sans savoir par où commencer. Puis, elle songea à chercher un plan de l'ouvrage en début, ou en fin de livre.

Un « Index des rues » simplifiait agréablement l'entrée dans le guide. Elle hésita entre « Tuileries » et « Orsay » avant de regarder à « ORSAY ».

« Orsay (quai d') » renvoyait à la page 531. Elle parcourut les articles concernés qui étaient consacrés au Palais-Bourbon et à un attentat du 9 décembre 1893.

Peu intéressée, elle revint à l'index des rues.

À « Tuileries », elle repéra : « Tuileries (jardin des), 1^{er} arrondissement — p. 712 ».

Un article intitulé : « Le crime ne paie pas » rédigé par Pierrette Destanque attira son attention :

« En 1564, Catherine de Médicis décida de se faire construire un nouveau palais, indépendant mais pas trop éloigné du Louvre... Le château, qui fut plus ou moins habité par les générations successives de rois et d'empereurs, fut détruit, le 26 mars 1871, sous la Commune, par un incendie qui dura trois jours... Mais une légende lui survit, celle de l'*homme rouge*... »

Suffoquée par la surprise, Aurélie releva la tête. Inspirant l'air à grandes goulées pour arracher le poids mort qui venait de s'abattre sur sa poitrine. La tête lui tournait mais il lui fallait absolument continuer sa lecture...

« ... Mais une légende lui survit, celle de l'*homme rouge*, dont le spectre apparaissait aux maîtres des Tuileries, à la veille des drames et des désastres. Quel est ce spectre ?

« C'est le fantôme de Jean l'Écorcheur.

« Voici ce qu'écrit Francis Neuville, un descendant direct de l'un des protagonistes de cette légende, dans son ouvrage désormais introuvable, *Légendes lutéciennes*, paru chez Le Scorpion, en 1950 :

« *Résidence royale des Tuileries, août 1579.*

« *De Neuville quitta la résidence royale dès le lever du soleil. Il longea la sablonnière puis passa devant le hangar de fabrication des tuiles, encore désert à cette heure du jour. Le marquis longea les bâtiments, évitant tel un voleur, de se découper en terrain découvert.*

« *Au bout de dix minutes de cette progression discrète, de Neuville arriva à proximité des abattoirs. Les espions de Catherine de Médicis ne s'étaient pas trompés, Jean l'écorcheur était déjà là, inspectant et préparant le bétail pour la journée à venir. Ses deux fils n'arriveraient normalement qu'une heure plus tard pour aider leur père dans le nettoyage des bêtes.*

« *Malgré son surnom, l'Écorcheur était un brave homme qui n'avait jamais tué que des animaux destinés à son abattoir.*

« *De Neuville sortit son épée et, avec la souplesse et le silence d'un loup, il se glissa dans le dos de Jean. D'un œil averti, le marquis avait remarqué que l'Écorcheur ne s'était pas encore saisi de ses outils. L'énorme masse de bois ainsi que les différents couteaux d'écorchage reposaient, soigneusement nettoyés, accrochés à l'étal.*

« *D'un coup violent et précis, de Neuville perça le dos puissant de l'Écorcheur. Ce dernier poussa un cri de surprise et se retourna dans le même mouvement.*

« *Jean ne mesurait guère plus d'un mètre-soixante mais il possédait une musculature et une constitution de taureau. Le coup porté par l'homme des basses œuvres de la reine Catherine aurait achevé n'importe quel individu... Cependant Jean l'Écorcheur fixait maintenant son meurtrier d'un air surpris où la haine commençait à poindre.*

« — *Pourquoi ?* cria l'Écorcheur en avançant sur le marquis.

« — *La reine Catherine n'aime pas les fouineurs de ton espèce... tu en sais trop sur ses frasques nocturnes !*

« *De Neuville replongea son trait d'acier. Mais cette fois, il visa le cœur.*

« *La lame entra et sortit. Maculée de sang.*

« *Une mousse rose écuma aux lèvres de l'Écorcheur.*

« — *Cette pute... éructa-t-il en perdant son sang.*

« *Jean se rua sur de Neuville qui faillit se faire prendre dans l'étau de ses bras puissants. Le marquis ne comprenait pas que ce diable d'homme puisse encore tenir debout après les deux coups mortels qu'il venait de lui infliger.*

« *Jean l'Écorcheur se couvrait de son propre sang. Il courait, tel un poulet décapité énervé par sa blessure, pour tenter de saisir le cou de son assassin.*

« *Acculé contre le mur de l'abattoir, de Neuville décida d'en finir.*

« *Quand Jean l'Écorcheur chargea, le marquis lui plongea l'épée dans le thorax.*

« *Cette fois, il ne la retira pas.*

« *Sentant ses dernières forces l'abandonner, Jean fixa le marquis et bava :*

« — Dis-lui que... je reviendrai !

« Après cet empalement, Jean s'abattit sur le sable des abattoirs. Dans ce sable même qui avait absorbé le sang de plusieurs milliers de bêtes abattues par l'Écorcheur et ses fils.

« Sans plus attendre, de Neuville extirpa son arme du corps allongé de sa victime et repartit en courant vers le pavillon royal.

« Le tueur venait de dépasser la fabrique de tuiles et se hâtait à travers la sablonnière lorsque, du coin de l'œil, il aperçut une silhouette qui venait à sa rencontre.

« De Neuville stoppa net sa course et se tourna vers l'impudent qui osait se mêler de ses affaires.

« Jean l'Écorcheur, encore plus petit qu'il ne lui avait semblé, accourait. Le corps du petit homme ruisselait de sang. Il ouvrit une bouche rouge où surnageaient des dents sanguinolentes :

« — Je resterai jusqu'au bout, grogna l'Écorcheur. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule pierre debout !... Dis-lui bien !

« Jean se tenant à quelques mètres du marquis, de Neuville se fendit, pointant son arme vers la gorge de l'Écorcheur.

« La lame fouetta le vide.

« Jean l'Écorcheur venait de se volatiliser.

« Tremblant de peur, le marquis de Neuville resta quelques secondes au milieu de la sablonnière. Finalement l'instinct du tueur reprit le dessus. De Neuville voulait s'assurer que sa victime était bien morte.

« Il revint au pas de course sur le lieu de son forfait.

« À l'endroit du carnage, il n'y avait plus que les traces sanglantes laissées par l'Écorcheur dans sa folle course d'agonie.

« De cadavre de Jean l'Écorcheur, point !

« Pourtant la trace d'un corps allongé sur la terre attestait bien de l'ancienne position de l'équarrisseur.

« Épouvanté, l'homme des basses œuvres s'en retourna à la résidence royale des Tuileries où il fit son rapport à la reine Catherine.

« Fidèle à sa réputation, Catherine de Médicis se moqua du récit de son spadassin de luxe. Elle se déclara satisfaite du succès de la mission puis congédia de Neuville comme un malpropre.

« Trois jours plus tard, elle exigea que son astrologue et devin, Cosme Ruggieri lui prédise l'avenir.

« Ruggieri avait pour habitude de se concentrer sur une petite bille de blende polie et d'entrer en transe, révélant ainsi le fruit de ses visions.

« Ce soir-là, le mage fut la proie d'hallucinations insoutenables. Il hurlait de peur, disant être cerné par des milliers de cadavres vivants... les cadavres de la Saint-Barthélemy.

« Énergée par les cris de l'astrologue et le contenu du message, la reine se leva et gifla Ruggieri. Ce dernier, en proie à une tension effroyable, s'évanouit net sous le choc.

« Ce fut alors que Catherine de Médicis réalisa que toute la pièce baignait dans une brume rosée.

« Affolée, elle cherchait une fenêtre à ouvrir lorsqu'elle comprit qu'elle n'était pas seule à arpenter la pièce.

« Un spectre rougeoyant s'interposait entre elle et un panneau vitré. Le petit homme rouge grimaça sa malédiction :

« — Reine Catherine, tu vas quitter ce château où, de siècle en siècle, je viendrai annoncer la mort à chacun de ses nouveaux maîtres... et ce, tant que la dernière pierre de la résidence restera debout. Ensuite, si Dieu ou Diable veut bien me venir en aide, je quitterai cette Terre misérable...

« L'impétueuse Catherine de Médicis se rua sur le monstre sanguinolent pour le griffer au visage mais ses ongles ne fouettèrent que le vide. Le petit homme rouge était sans consistance.

« — Reine Catherine, écoute-moi... je vais maintenant te dire l'heure et le lieu de ta mort !

« Quelques secondes plus tard, le hurlement de terreur de la reine Catherine réveilla l'astrologue Ruggieri et attira les gardes du palais qui trouvèrent leur souveraine tétanisée, les yeux rivés sur une fumée rose qui s'évanouissait dans le néant.

« Le lendemain, la Reine Catherine quittait les Tuileries pour ne plus jamais y retourner.

« Ainsi naquit la légende du fantôme rouge des Tuileries, telle que la narra mon ancêtre le marquis de Neuville à ses deux fils qui, eux-mêmes la transmirent à leurs descendants avant que moi-même je ne la couche par écrit parmi les mythes et légendes de la ville de Paris.

« Si la légende lutécienne rapportée par Francis Neuville est située à l'époque de Catherine de Médicis, une tradition orale typiquement parisienne affirme que ce fantôme sanguinolent apparut à trois autres reprises à des hôtes prestigieux des Tuileries. Marie-Antoinette le vit quelques jours avant la prise du palais par le peuple de Paris. Le spectre se manifesta également auprès de Napoléon, quelques heures avant qu'il ne parte avec ses troupes à Waterloo. Quant à Louis XVIII, il le trouva dans sa chambre, une semaine avant sa propre mort. »

Aurélie, sous le coup de l'émotion, articula à voix haute les dernières lignes rédigées par Destanque :

« L'homme rouge ne revint plus jusqu'à la chute des Tuileries ; mais ce jour-là, au moment où les flammes s'emparaient du palais et où une explosion faisait sauter le pavillon central, on vit aux fenêtres de la salle des Maréchaux se dresser un spectre de pourpre, le spectre de l'homme rouge qui, comme il l'avait prédit à Catherine de Médicis, ne consentait à disparaître qu'avec le château lui-même. »

Le gros bouquin noir tomba sur le canapé-lit, échappant à la main molle de la jeune femme.

Tout d'un coup, elle venait de comprendre sa vision dans le jardin des Tuileries et le rêve de la nuit précédente. Certes, le bonhomme rouge avait été délivré de sa malédiction par le geste du commandant Servat... mais délivré en partie, seulement,... car ce que ne pouvait pas savoir la rédactrice de cet article c'est que le fantôme avait demandé à Servat, pour une raison inconnue, de revenir le chercher !

Pour le fantôme, Aurélie et Servat ne faisaient qu'un.

Liens du sang ou réincarnation ? Cela importait finalement peu...

Par contre, Aurélie savait maintenant que le fantôme allait tuer jusqu'à ce qu'elle vienne à Orsay ! Éric était en danger de mort, elle en était certaine !

Le fantôme tuait pour elle. Il l'appelait !

Dès ce soir, il tuerait à nouveau.

Que pouvait-elle faire ?

En se rendant à Orsay pour prévenir son amant, elle obéissait aux ordres du fantôme rouge. En ne s'y rendant pas, elle condamnait Éric.

Alors, elle pensa au téléphone. Un soulagement de quelques secondes.

Elle se rua sur le combiné. Composa le 11. Après une attente de dix à quinze secondes, elle obtint une opératrice qui lui donna le numéro de téléphone du musée d'Orsay.

Elle raccrocha, redécrocha et appela le numéro désiré.

Une première sonnerie retentit. Suivie par de nombreuses autres. À vide.

Elle avait peut-être composé un mauvais numéro ?...

Elle recommença toute l'opération. Prenant bien soin de ne pas rater un seul des dix numéros recopiés à la hâte sur un bout de papier.

Une nouvelle série de sonneries s'ensuivit.

À vide.

Il était maintenant 20 h 15 et un téléphone lançait, en vain, son cri d'alarme dans un standard déserté du musée d'Orsay.

TROISIÈME PARTIE

LA PORTE DE L'ENFER

*Par moi on va dans la cité dolente,
par moi on va dans l'éternelle douleur,
par moi on va parmi la gent perdue.
Justice a mû mon sublime artisan,
puissance divine m'a faite,
et la haute sagesse et le premier amour.
Avant moi rien n'a jamais été créé
qui ne soit éternel, et moi je dure éternellement.
Vous qui entrez laissez toute espérance.*

Dante, *L'Enfer*, Chant III
(traduction de Jacqueline Risset).

– AHAPITRE XXII –

La sonnerie du téléphone agaçait Éric depuis cinq bonnes minutes lorsqu'elle finit par s'interrompre.

— Il était où ce fichu appareil ? demanda Polo.

— Je ne sais pas... quelque part du côté des caisses, sans doute ! À cette heure-ci, même en temps normal, il n'y a personne pour répondre.

Les deux vigiles marchaient côte à côte, remontant l'allée centrale à pas lents. Une conservatrice adjointe leur avait donné les instructions pour la soirée. Ils devaient arpenter les trois étages sans relâche jusqu'à vingt-trois heures puis, par la suite, patrouiller un quart d'heure avant les inspections réglementaires des gardiens de nuit. En clair, ils étaient là pour essayer une éventuelle première attaque du Soudeur tout en rassurant les gardiens par leur simple présence.

Un agent de police en uniforme faisait le planton dans la salle aux Courbet.

— Tiens, ils ont enlevé *L'Origine du monde* ! s'exclama Éric.

— La nana à poil ? demanda Polo. Oui, c'est vrai.

Ils quittèrent l'allée centrale et se dirigèrent vers le policier en faction.

— Qu'est-ce que vous gardez, exactement ? plaisanta Polo.

— S'il vous plaît, n'approchez pas. Cette zone doit être préservée pour les besoins de l'enquête.

— C'est ici qu'a été trouvé le corps de la seconde victime ? questionna Éric.

— Non, pas du tout ! répondit le flic. Un tableau a été endommagé par le tueur. Celui qui manque sur ce mur. Je dois garder ce périmètre jusqu'à ce que l'on me relève de cette tâche.

Polo remarqua tout de suite l'air étonné de son jeune collègue.

— Qu'a-t-il fait à *L'Origine du monde* ? dit Éric inquiet.

Le policier ricana :

— Il a brûlé la toile en plein dans les poils du pubis !

— Ah, merde... s'étonna Polo. Ce type est complètement givré.

— Et c'est le seul tableau auquel il s'en est pris ? insista Éric.

— Ben oui, répliqua le flic. On pense qu'il avait collé un fumigène juste derrière la toile.

Éric entraîna Polo en arrière :

— Je vous remercie, bonne garde !

Les deux vigiles s'éloignèrent en silence. Ce n'est qu'une fois arrivés dans la salle de la maquette que Polo se décida à questionner Éric :

— Qu'est-ce qu'il t'a pris ?

— Il y a un lien entre Courbet et le tueur !

— Comprends pas.

— C'est évident. Le premier gardien a été trouvé dans la salle aux Courbet. Aurélie a rêvé de Courbet... et là, maintenant, il endommage un tableau de Courbet !

Polo ricana :

— Apparemment, le Soudeur en veut à ton Courbet ! Il lui reproche quelque chose... Courbet a dû manquer de respect à ton fantôme !

— Arrête de déconner ! Continue de patrouiller, je file au dernier étage, à la librairie. Pour consulter un des catalogues du musée.

— O.K... prends l'ascenseur, tu me retrouveras plus tard au niveau médian, côté aile gauche. J'emprunterai les escaliers pour la ronde.

Éric fila vers un ascenseur. Au passage, il croisa trois CRS qui patrouillaient au rez-de-chaussée, en mâchouillant du chewing-gum, fusil à pompe en bandoulière. Les types répondirent à son salut d'un air suffisant.

Aurélie venait de raccrocher en proie à une angoisse horrible.

Si elle ne faisait rien, Éric courrait un immense danger. D'autre part, en se ruant à Orsay, elle était pratiquement sûre de se jeter dans les griffes du « petit homme rouge ».

À moins que... elle regarda l'heure.

20 h 55.

Le fantôme avait frappé à deux reprises en pleine nuit. Il ne pouvait peut-être pas s'éveiller avant une certaine heure, son horloge interne étant soumise à des impératifs nocturnes. Comme une sorte de vampire...

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu racontes comme conneries, ma pauvre fille ! se dit-elle à voix haute. Tu dérailles, ces derniers jours...

La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

Le message d'Éric débita son sempiternel discours d'excuse puis le bip retentit. Bref et agressif.

— Éric, c'est Odile ! Je sais que tu travailles à Orsay, ce soir. Je t'en prie, laisse-moi une dernière chance ! Rappelle-moi dès demain matin. Je ne bougerai pas de chez moi. Je veux te revoir... te reparler... je suis désolée pour tout ce que je t'ai fait subir ces derniers temps... Éric, je t'aime...

Après plusieurs secondes d'hésitation, Aurélie décrocha :

— Odile, surtout ne raccroche pas ! Éric est en danger de mort ! Il faut que je te parle.

Éric monta la volée de marches située après l'ascenseur. Il aimait profondément le dernier étage d'Orsay. Depuis la grande carcasse métallique trouée de baies vitrées, il avait une vue sublime sur la capitale. La Seine ondoyait au milieu des monuments éclairés par les premières lumières de la nuit. À quelques mètres de là, reposaient les Van Gogh du musée, chefs d'œuvre parmi les chefs d'œuvre. À ses pieds, Paris.

Rarement, lieu terrestre approchait autant la beauté au sens platonicien du terme.

Éric s'arracha à sa contemplation et il se dirigea vers une plaquette en bois de la librairie, près d'une caisse enregistreuse, sur laquelle trônait un exemplaire du catalogue bleu d'Orsay rédigé par Caroline Mathieu. Une édition légèrement retouchée de son exemplaire de la rue Royer-Collard.

Huit pages étaient consacrées à Gustave Courbet dont six représentaient des œuvres majeures du peintre. Éric lut en diagonale. Le texte précis et concis ne lui apprit rien de nouveau.

Qu'avait donc fait Courbet qui le rapprochait du Soudeur ou du fantôme rouge d'Aurélie ?

La réponse lui vint tout naturellement : il a fait démolir la colonne Vendôme et s'est opposé à la destruction du Louvre.

L'une de ses deux actions lui avait attiré la défaveur du monstre, tueur de gardiens.

L'amateur de peinture qu'il était ne pût s'empêcher d'admirer pendant quelques secondes la double planche représentant *L'Atelier du peintre*. Le véritable titre était beaucoup plus long : *L'Atelier du peintre. Allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique et morale*.

Tous les personnages importants de la vie de Courbet figuraient sur le tableau. Bruyas à la barbe rousse, collectionneur et mécène de Montpellier, le grand ami Proudhon, l'écrivain Champfleury et, à l'écart... Baudelaire. Baudelaire, l'ancien ami que Courbet commençait à indisposer. Le poète figurait à l'extrême droite du tableau, prêt à sortir de la vie du peintre ou à s'y maintenir dans une position indécise.

Soudain, Éric eut envie de revoir le *Ugolin* de Carpeaux. Il revint en arrière dans le catalogue et, après quelques tâtonnements, il tomba sur la photo du *Ugolin* en train de se dévorer la main. Machinalement, ses yeux parcoururent le texte en regard : « ... le bronze, exposé ici, fut commandé par l'État en 1862, et placé dans les jardins des Tuileries. »

— Les Tuileries, merde...

Son pouls s'accéléra. La première fois, il n'avait pas remarqué ce détail. Il avait consulté son propre catalogue avant qu'Aurélie ne surgisse avec ses histoires surnaturelles sur le palais des Tuileries. Une hypothèse atroce commençait à germer. Avec nervosité, il feuilleta le catalogue pour trouver le *Ugolin* de Rodin.

— Odile, je t'en supplie... crois-moi ! Le tueur d'Orsay est une sorte de fantôme qui va tuer jusqu'à ce que je vienne à lui. Il faut prévenir Éric. Il est en danger de mort.

À l'autre bout de la ligne, Aurélie sentait la tension provoquée chez Odile. Cette dernière réfléchissait à tout ce que venait de lui dire sa rivale. Elle devait trouver l'histoire tellement incroyable qu'elle hésitait à raccrocher.

— Tu as essayé de le prévenir par téléphone mais personne ne répond, c'est cela ? fit Odile.

— Oui, à cette heure-ci, ils ne doivent plus répondre...

— Et tu voudrais que j'aie averti Éric à ta place parce que tu penses que le tueur en veut à ta peau, j'ai bien compris ?

Aurélie s'énerma, des sanglots dans la voix :

— Je crois que c'est pire que cela ! Il me veut pour une raison inconnue. Il pense que je dois venir le chercher pour l'amener quelque part...

— Comment le sais-tu ?

— Il me l'a dit en rêve !

— Ah, merde... Aurélie, tu déconnes ! Ton histoire est complètement folle.

— Odile, je t'en prie... je te demande seulement d'aller avertir Éric et Polo. Ils doivent fuir Orsay. Le tueur va encore frapper dès ce soir. Préviens-les avant qu'il ne soit trop tard !

— D'accord mon chou, calme-toi. J'y vais... le temps d'enfiler un pantalon, des tennis et de faire Montparnasse-Orsay en métro !

Aurélie soupira :

— Merci, Odile, merci !

Alfred Bruyas était un dandy à la santé fragile.

Montpelliérain d'origine, le collectionneur prisait particulièrement les œuvres de Courbet et Delacroix. Les deux artistes l'avaient remercié de sa prodigalité en le représentant sur de nombreuses toiles.

Le fameux « *Bonjour Monsieur Courbet !* » marquait l'une des nombreuses retrouvailles de Bruyas avec son peintre favori. Dans *L'Atelier du peintre*, le mécène et collectionneur est au premier rang des visiteurs. Il scrute le travail de Courbet d'un air soucieux. Sa barbe rousse est une tache de feu sur la grande composition du rez-de-chaussée.

Une toile accrochée à quelques mètres du planton de la police.

Une tache de feu qui vire imperceptiblement au brun sous l'effet d'une chaleur intense contenue dans la trame même de la toile.

— Paris est un véritable gruyère ! commenta Edwin Schwarz, le spécialiste de recherche en excavations. Les mesures effectuées à ce niveau d'altitude au-dessous du niveau de la rue sont délicates à interpréter.

Le commissaire Boggio croquait une pastille Vichy sous le coup de l'énervement.

— En bref, vous ne pouvez rien dire ! trancha la directrice du musée, heureuse de pouvoir rabattre le caquet à l'insolent technicien de la police.

— Vous m'avez mal compris, ma petite dame... dit Schwarz en demeurant d'un calme olympien. Le diagnostic s'avère délicat mais on peut conclure quand même... dans une certaine fourchette de probabilité.

— Et alors ? s'enquit Boggio.

Edwin Schwarz balançait la tête, tordant la bouche d'une moue significative :

— À quatre-vingts pour cent, je peux dire qu'il n'y a pas d'excavation où pourrait se cacher un individu normalement constitué.

La chaleur du sous-sol accablait Couput. L'inspecteur avait très mal vécu les dernières heures passées dans la salle de surveillance. Avec horreur, il voyait se profiler une nouvelle nuit blanche. Le verdict du technicien ne faisait que compliquer l'affaire en prolongeant le suspense.

Couput redoutait les ordres à venir du commissaire Boggio. Il était certain que son supérieur n'allait pas se contenter des deux patrouilles de CRS qui sillonnaient le musée et du car en stationnement sur le parvis..

Allait-il avouer au commissaire qu'il était exténué ?

— Je m'absente quelques minutes pour aller aux toilettes, dit-il à l'oreille d'un agent en uniforme. Si le commissaire me cherche...

La logique aurait voulu qu'il se dirige vers les quartiers des gardiens de nuit, au sous-sol. Au lieu de cela, il grimpa les marches d'escalier pour monter vers le rez-de-chaussée.

Plus que l'envie d'uriner, il avait envie de sortir du bunker. De se dégourdir les jambes à la lumière déclinante du jour.

Il déboucha sur l'allée centrale.

Un trio des Compagnies Républicaines de Sécurité le salua d'un air déférent. Au loin, à l'emplacement de l'ancienne horloge de la gare, un vigile d'une compagnie privée poursuivait sa ronde en se dirigeant vers l'étage médian.

À l'entrée du musée, deux policiers et un gardien de nuit empêchaient toute intrusion du dehors. La grande porte en fer forgée aurait dû être fermée à clef depuis une bonne heure mais les employés attendaient les ordres de la directrice et du commissaire Boggio.

Couput alla se soulager aux toilettes les plus proches puis il s'aspergea abondamment le visage d'eau. Il sortit un peigne de son veston pour se lisser les cheveux rares et courts qu'il lui restait sur le pourtour du crâne.

S'il ne se sentait pas beaucoup plus en forme, du moins était-il plus présentable.

Une tache de sueur collait désagréablement sa chemise au niveau des aisselles. Son holster en cuir lui tenait chaud.

Ce n'est qu'en sortant des toilettes qu'il entendit le bruit d'une dispute à l'entrée du musée.

Il s'approcha de la grande porte où s'agitaient les deux flics et le gardien.

Une grande fille bien en chair engueulait littéralement les trois cerbères du lieu.

— ... puisque vous ne voulez pas que je rentre dans le musée, allez donc prévenir les deux vigiles de la Forks. J'ai une communication urgente à leur faire...

– AHAPITRE XXIII –

21 h 35

L'angoisse dévorait Aurélie comme une fleur carnivore nichée dans sa poitrine.

Elle se disait qu'à cette heure-ci, Odile avait dû contacter Éric et Polo. Elle devait les avoir mis en garde contre une action du tueur le soir même. Éric allait sûrement tenter de se mettre en rapport avec elle. Il l'appellerait d'une cabine ou d'un point-phone.

D'un moment à l'autre, le téléphone allait sonner...

Rien, toujours rien !

Avait-elle été suffisamment convaincante auprès d'Odile ? Et Odile, saurait-elle expliquer à Éric toute l'urgence de la menace ?

Aurélie allait et venait dans le petit studio de la rue Royer-Collard, taraudée par le doute.

Si le fantôme s'en prenait à Éric, elle s'en voudrait toute sa vie. D'ailleurs, si cet être surnaturel était capable de raisonnement intelligent, Éric était pour lui une proie désignée.

D'un autre côté, si elle partait alors que les deux vigiles avaient déjà quitté le musée d'Orsay, elle allait se jeter dans le piège telle une martyre chrétienne provoquant les lions de l'arène.

Elle se revêtit, prête à sortir dans la nuit parisienne, puis s'assit à quelques centimètres du téléphone.

Si Éric ne s'était pas manifesté à 21 h 45, elle irait à Orsay malgré tous les risques encourus.

Odile était une jeune femme à l'intelligence particulièrement vive. Après avoir constaté *de visu* l'importance du dispositif policier mis en œuvre, elle comprit qu'elle ne pourrait entrer dans le musée sans avoir une raison très importante à faire valoir. D'autre part, l'histoire racontée par Aurélie était tellement rocambolesque qu'elle n'avait aucune chance d'être crue.

Quand elle vit le beau gosse qu'était l'inspecteur Couput, elle se sentit, pour la première fois de la soirée, en terrain connu. Sa double science du mensonge et de la

séduction se mit en branle pour échafauder un de ces scénarios avec lesquels elle bernait les hommes.

— Que se passe-t-il ? demanda Couput.

Le sous-officier le plus gradé se tourna vers lui :

— Inspecteur, cette femme prétend qu'elle doit contacter un vigile de l'agence Forks pour un motif qu'elle ne veut pas nous dévoiler. Nous lui proposons de faire la commission mais...

— Inspecteur, inspecteur,... minauda Odile. Il est arrivé quelque chose de très grave à la fiancée de mon cousin, Éric Bernadi. Elle a besoin de lui mais je ne veux pas qu'une personne étrangère déforme les faits... cela pourrait l'inquiéter !

— Vous pourriez préciser ?...

— Eh bien, c'est délicat... depuis quelques semaines, sa fiancée Aurélie a des problèmes gynécologiques et, ce soir...

Odile constatait avec ravissement que le regard gourmand de l'inspecteur détaillait sa poitrine avant de se fixer sur sa bouche et son fameux grain de beauté sur la joue gauche qui avait accroché plus d'un homme...

Son explication s'aventurait sur des zones tellement délicates pour des oreilles masculines que Couput l'interrompit :

— Bon, bon,... je m'en occupe ! l'interrompit-il.

Puis Couput s'adressa au gardien de nuit :

— Il y a un moyen de joindre les vigiles... portable, talkie-walkie ?

Le gardien fit la moue :

— Le jour, ils ont un talkie pour communiquer entre eux... mais, de toute façon, ils ne sont pas reliés à notre central ou à notre fréquence... nous les boycottons à cause des syndicats. C'est pas normal qu'une boîte privée s'occupe de ce genre de boulot... ce soir, c'est une exception...

— Bon, d'accord, trancha Couput. Suivez-moi, j'ai aperçu l'un des vigiles, il y a cinq minutes. Vous transmettez votre commission et je vous ramènerai ici.

— Alors, c'est sous votre responsabilité ! fit le gardien de nuit.

— Bien sûr, bien sûr... maugréa Couput en faisant signe à Odile de le suivre.

Un bruit de pas fit sursauter Éric.

Il interrompit sa lecture du catalogue et releva la tête.

Une patrouille de quatre CRS commandée par un jeune lieutenant déboucha du couloir qui menait aux impressionnistes et au fond pictural de l'ancien musée du Jeu de Paume. Les types lui décochèrent un regard méprisant puis ils poursuivirent leur ronde sans même lui adresser la parole. Habitué aux réactions agressives des fonctionnaires de l'ordre vis-à-vis des vigiles privés, Éric ne s'en formalisa pas.

L'index pointé sur le *Ugolin* de Rodin, il se disait que l'interprétation de Rodin, moins maniérée et outrancière, dégagait plus de force que celle de Carpeaux. Le vieil

Ugolin, devenu aveugle, tâtonnait à quatre pattes au milieu de ses enfants morts. Au-dessus de cette illustration, on voyait la photographie de la version plâtre de *La Porte de l'Enfer* exposée au niveau médian du musée d'Orsay.

Soudain, Éric eut envie de voir par lui-même ces deux œuvres. Il lui suffisait quasiment de descendre une volée de marches. Cela tombait bien car le rendez-vous avec Polo se situait, justement, au niveau médian...

Éric s'apprêtait à refermer le livre lorsqu'une phrase attira son attention :

« Les années 1880-1890 correspondent à l'élaboration de *La Porte de l'Enfer*, commandée à Auguste Rodin par l'État en 1880 pour un musée des Arts décoratifs qui devait s'élever sur les ruines de la Cour des Comptes — futur emplacement de la gare d'Orsay. »

Cette fois, le puzzle s'emboîtait parfaitement !

21 h 55

Les techniciens de recherche en excavations remballaient leur matériel. Le commissaire Boggio et la directrice du musée échangeaient leurs avis sur le dispositif commun à mettre en place pour la nuit à venir. Trois gardiens de nuit devisaient avec les inspecteurs-stagiaires et les agents en uniforme, parmi lesquels des CRS.

À cette heure-là, ils étaient encore vingt-trois personnes à mariner dans la chaleur du sous-sol.

Au rez-de-chaussée, près de l'entrée, les deux agents de police et le quatrième gardien de nuit, un certain Daurel, échangeaient des propos grivois concernant l'apparition d'Odile. La première patrouille de CRS formée de trois hommes remontait l'allée centrale à pas lents. Le policier en faction devant l'emplacement vide de *L'Origine du monde* se demandait s'il n'avait pas été oublié par ses supérieurs.

L'inspecteur Couput conduisait Odile à un escalier qui montait vers le niveau médian.

Polo s'accordait une pause dans la galerie des Bonnard, à l'étage médian. Pas très loin de l'escalier étroit qui conduisait au niveau supérieur. Il attendait Éric.

La seconde patrouille de quatre CRS descendait ce même escalier à la pente raide. Dans deux minutes, au plus tard, ils croiseraient Polo.

Éric refermait le guide du musée. Il venait de comprendre d'où venait le Soudeur et comment il était entré dans le musée.

À quelques kilomètres de là, Aurélie, affolée, quittait précipitamment le studio de la rue Royer-Collard et courait vers la station de RER du Luxembourg.

Dans environ vingt minutes, Aurélie Dantec arriverait au musée d'Orsay.

Le brouillard rose commença à sortir du trou dans la barbe roussie d'Alfred Bruyas.

– AHAPITRE XXIV –

L'entité rouge s'échappait de la trame fine de la toile dans laquelle elle s'était réfugiée. Des jets rosâtres fusaient de la barbe rousse de Bruyas. Au fur et à mesure que le brouillard s'épaississait, les minuscules grains chauds augmentaient leur cohésion et la chaleur du nuage avoisinait celle d'un four d'aciérie. Curieusement, la température ne se diffusait pas en dehors de la nappe rosée.

Sous les yeux effarés du planton de la salle aux Courbet, la brume moutonnait et dévorait maintenant la moitié de la pièce. La grande toile de *L'Atelier du peintre* brûla sur une surface de quelques centimètres carrés. Dévorant Bruyas, Courbet et Champfleury.

Le policier sortit l'arme de son étui. Il eut le réflexe de sortir son sifflet de circulation et, fuyant la nappe en expansion, de lancer trois roulements stridents.

L'homme rouge jaillit comme un diable de son brouillard et, de ses mains de feu, il broya la carotide du fonctionnaire de police.

La brume sanguinolente se déplaçait rapidement à la vitesse d'un cheval au galop. En même temps, elle augmentait exponentiellement son volume. Vomissant sa brume de mort dans l'allée centrale, en direction du portail d'entrée.

Couput agrippa son pistolet automatique à l'instant où retentirent les stridulations du sifflet. Suivi par Odile, il courut vers le balcon du niveau médian. De là, ils dominaient toute l'allée centrale.

Avec horreur, il vit le fog sanglant qui envahissait le rez-de-chaussée et les trois CRS qui se ruaient vers le brouillard, les fusils à pompe dans les mains.

Couput hurla :

— Méfiez-vous ! N'y allez pas !

Le premier des CRS s'arrêta net dans sa course, désignant du doigt une petite silhouette confuse qui surnageait dans les fumées. Un de ses partenaires épaula son riot-gun et lâcha deux décharges, en criant de peur.

Une sculpture s'effondra, quelque part dans le brouillard.

La brume les rattrapa avant que le trio puisse esquisser une autre manœuvre.

Des hurlements de douleur fusèrent.

Sous les yeux effarés de Couput et Odile, les trois corps s'enflammèrent spontanément. Une odeur de chair brûlée monta vers les étages.

Des cartouches éclatèrent sous l'effet de la chaleur.

Puis le silence retomba.

Le fleuve rouge roulait ses flots de sang dans le lit de l'allée centrale puis, sous l'effet d'une crue soudaine, il déborda jusqu'à la grande porte du musée désertée par ses gardiens. Le flot se stabilisa à trois mètres au-dessus du carrelage, contre la porte en verre et acier.

— Le niveau va-t-il monter jusqu'à nous ? demanda Odile terrorisée.

— Pour l'instant, on dirait qu'il se stabilise..., fit Couput.

L'inspecteur divisionnaire hoqueta :

— Là-bas, les flots se déversent dans le sous-sol de surveillance... Les malheureux, ils vont tous y passer !

– AHAPITRE XXV –

Le générateur électrique implosa, plongeant le musée dans un crépuscule inquiétant et poétique. Seules les lumières de Paris pénétraient par les grandes baies vitrées. Le fleuve rouge miroitait sous la lune et les néons lointains.

Une seconde Seine gazeuse et sanguinolente semblait avoir pris possession de tout le rez-de-chaussée d'Orsay.

Pendant dix minutes, l'enfer se déchaîna au niveau de l'ascenseur et de l'escalier qui menaient au sous-sol. De temps à autre, une silhouette hurlante, cherchant à fuir la fournaise, surgissait en flamme du bunker de surveillance. Ne grimpant les degrés de l'escalier que pour mourir dans la brume rouge du rez-de-chaussée. Asphyxiée et cuite jusqu'à l'os.

Le sommet de l'horreur fut atteint lorsque l'ascenseur venant du sous-sol s'ouvrit en plein dans le fleuve brûlant.

Le voyant vert d'étage clignota à travers la brume.

Couput aperçut quatre à cinq silhouettes gesticulantes et vociférantes lorsque les portes automatiques s'ouvrirent en chuintant.

Plutôt que de crever comme des rats brûlés dans leur trou, les types s'étaient munis d'extincteurs et, les visages enveloppés de tissu mouillé, tentaient le tout pour le tout.

La mousse gicla simultanément des différents appareils. L'espace de quelques secondes, les survivants repoussèrent la brume tueuse.

Ils tentèrent de se créer un couloir à travers le gaz brûlant. Jusqu'à la grande porte de sortie.

L'un d'entre eux qui avait été exposé plus que les autres à la chaleur dévorante poussa un cri atroce. Son visage et ses mains prirent feu. Son compagnon le plus proche qui tentait de lui venir en aide, en l'arrosant avec son extincteur, eut le dos brûlé. Il lâcha l'appareil qui explosa dans le brasier. Un troisième stoppa bêtement sa course pour lutter contre le fleuve gazeux en déchargeant son extincteur. Son appareil cracha les dernières giclées et le malheureux mourut lui aussi dans des souffrances abominables.

Les deux derniers fuyards couraient côte à côte, les jets braqués devant eux, s'ouvrant pendant quelques dixièmes de secondes un couloir respirable...

Soudain, une petite silhouette rouge, extrêmement rapide surgit de la brume. Elle souleva l'un des hommes avec une facilité déconcertante. Et le fracassa contre une structure métallique.

Le dernier rescapé atteignit la grande porte.

Pour ouvrir la voie vers la liberté, il dut se débarrasser de son appareil quasiment vide. Aussitôt, le brouillard rouge se referma sur lui.

Le pauvre homme n'eut que le temps d'ouvrir le portail et de faire un mètre à l'extérieur du musée avant d'expirer, les poumons détruits, devant les forces de police impuissantes, bloquées à l'extérieur.

Entre les coups de sifflet du premier policier tué et la mort du dernier homme du bunker de surveillance, il s'était écoulé exactement quatorze minutes.

Alors, lentement, un gros nuage rosâtre se détacha de l'allée centrale et moutonna au-dessus des premières marches qui montaient vers le niveau médian.

— Ça vient vers nous ! s'exclama Odile.

– AHAPITRE XXVI –

Aurélie contourna le bâtiment de l'ancienne gare d'Orsay et déboucha sur le parvis qui faisait face à la Seine.

Elle crut d'abord que le musée était en feu.

Une débauche de lumières multicolores éclairaient l'intérieur et l'extérieur de l'édifice.

Les lumières bleues, rouges et orangées de la police, des pompiers et du SAMU tournoyaient sur le fond blanc des néons du quai d'Orsay tandis qu'une étrange brume rosée emplissait le musée sur une hauteur de trois à quatre mètres.

Des CRS en armes se massaient devant la grande porte.

Un sous-officier gueula :

— Surtout, n'ouvrez pas ! Cette saloperie est bouillante...

Soudain, un homme au visage défiguré par des cloques, dégoulinant de sang, apparut derrière le verre du portail. Il brandissait un extincteur qu'il jeta à terre pour actionner la poignée en acier.

Le brouillard rouge lui lécha immédiatement le corps, faisant virer toute sa peau visible au noir sanglant.

L'homme n'eut que la force de s'effondrer sur le parvis, en plein air. Ses yeux morts ne virent pas la délivrance proche mais, l'instant d'une seconde, le malheureux sembla mourir avec sérénité dans la fraîcheur de la nuit parisienne.

Les infirmiers accoururent avec un brancard. Ils installèrent le dispositif d'accueil réservé aux grands brûlés.

— C'est le commissaire Boggio, dit un CRS.

— Il est mort...

— Peut-être pas... on va tenter le maximum !

Aurélie stoppa à quelques mètres de l'entrée.

Elle était hypnotisée par ce brouillard rouge qui bloquait l'entrée du musée.

Elle arrivait trop tard. Le monstre avait déclenché sa grande offensive. Éric était perdu.

Couput entraîna Odile par la main. Dans le crépuscule du musée, ils avancèrent le long de la promenade du niveau médian. À une cinquantaine de mètres derrière eux, le nuage rosé venait d'arriver en haut de l'escalier. Un cordon ombilical rouge le reliait au fleuve gazeux qui baignait l'allée centrale. Une ombre de petite taille, d'un rouge foncé, flottait tel un fœtus diabolique au milieu des particules mortelles.

— Où allons-nous ? demanda Odile.

— Il faut gagner du temps... On monte le plus haut possible, en espérant que les flics et les pompiers trouveront un moyen de neutraliser cette saloperie.

Ils marchaient à vive allure lorsqu'une silhouette s'interposa entre eux et leur chemin de fuite.

Odile poussa un cri de surprise.

Couput relevait son pistolet lorsqu'il reconnut l'uniforme des CRS.

— Qui va là ? dit le lieutenant Saby.

— Inspecteur divisionnaire Couput... Il faut fuir ! Nous sommes poursuivis par... par cette chose.

Cinq silhouettes se découpaient maintenant sur l'écran blanchâtre des murs, faisant face à Odile et Couput. Quatre CRS et un vigile privé.

— Nous allons arrêter ce monstre ! décréta le lieutenant.

— Vous ne pourrez pas... un de vos hommes a tiré deux cartouches de son fusil à pompe sans lui causer le moindre dommage.

— Il a dû le rater...

La nappe de brouillard rouge se trouvait maintenant à une trentaine de mètres du petit groupe.

— Poussez-vous, inspecteur ! fit le lieutenant d'un ton agressif.

Deux CRS mirent genou à terre tandis que les deux autres se dressèrent, riot-gun épaulé.

Couput tira sur la main d'Odile et contourna le quatuor d'hommes en arme.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Polo à l'adresse de Couput.

Les deux hommes se toisèrent :

— Je ne sais pas mais ça m'a l'air pratiquement invulnérable...

— J'ai vu les corps s'enflammer au rez-de-chaussée. Normalement, les lances automatiques d'incendie auraient dû se déclencher, commenta le judoka.

— Cette saloperie a dû court-circuiter tous les relais électroniques de détection. Il ou elle bloque toutes les issues possibles !

— Feu ! ordonna Saby.

La salve nourrie déclenchée par les CRS détourna leur attention. Les projectiles fracassèrent cinq ou six sculptures de pierre et endommagèrent quelques bronzes, dont le fameux *Héraclès archer* de Bourdelle, dans un fracas de cymbales.

Le petit être rouge foncé qui surnageait au milieu de la brume rosâtre vacilla sous l'impact d'une dizaine de cartouches de calibre douze.

Puis il reprit son chemin.

— Feu ! gueula, une nouvelle fois, le lieutenant.

Les quatre hommes actionnèrent la pompe de leur fusil. Les douilles s'éjectaient en une série de crépitements lumineux.

Le fantôme rouge tomba sous la violence des chocs répétés.

— On recharge ! fit Saby.

Le souffle brûlant d'une explosion gicla du nuage mortel et avala les quatre CRS. Les surprénant en pleine action.

Carbonisés, figés alors qu'ils regardaient leurs fusils, les quatre policiers demeurèrent comme des morts de Pompéi. Puis ils s'émiettèrent, sans un cri, sans un bruit.

Polo, Odile et Couput se jetèrent dans la salle d'exposition suivante, une seconde avant qu'une nouvelle langue de feu ne tente de les saisir.

– AHAPITRE XXVII –

Les pompiers arrivèrent avec la longue lance d'incendie braquée sur la grande porte du musée.

Normalement, un cordon de sécurité aurait dû être mis en place par les CRS mais ces derniers, privés de chefs, erraient désespérés autour de leur car. Ils attendaient des renforts qui n'arrivaient pas.

— Faites reculer tous les curieux ! gueula un capitaine des pompiers. Qui est le plus gradé ?

Un jeune sous-off se présenta devant l'officier des pompiers de la ville de Paris.

— Sergent Delva, fit le CRS.

— Où sont vos supérieurs ?

— Je crois qu'ils sont tous morts... à l'intérieur ! bredouilla Delva.

— Euh... très bien, sergent... balbutia le capitaine Gallerne. Virez-moi tout ça à cent mètres ! Il faut que mes hommes puissent faire leur boulot en toute sécurité.

Aurélie observait dans le moindre détail le drame qui se jouait devant ses yeux. Elle sentait que les pompiers allaient risquer inutilement leur vie... mais il ne servait à rien de les en empêcher ! Ils ne comprendraient que bien trop tard la puissance de Jean l'Écorcheur. Le fantôme rouge la voulait... elle, et seulement elle !

Il tuerait jusqu'à ce qu'elle vienne le chercher.

Odile avait échoué. Elle était sûrement arrivée trop tard. Morte, avec Polo et Éric. Sans nul doute.

Non, le fantôme n'aurait jamais commis l'erreur de tuer Éric ! L'Écorcheur pouvait intervenir dans l'esprit d'Aurélie à sa convenance. Il devait savoir quel lien privilégié l'attachait au jeune vigile.

Le premier pompier qui tenait la lance marqua un temps d'arrêt à cinq mètres du portail. Inquiet et fasciné.

Un mouvement ascendant de volutes rouge foncé animait la brume rose. Des hélices et des spirales dessinaient un ballet déroutant contre le verre du musée.

Aurélie se souvint de son cauchemar.

Le fantôme recréait la nuit de feu qui avait vu l'embrasement du palais des Tuileries et de la Cour des Comptes.

Normalement, le matériau des verrières et de la grande porte aurait dû fondre ou exploser sous l'effet de la chaleur. Il n'en était rien. Le fantôme dosait l'afflux de chaleur à sa guise.

Pour l'instant, il se contentait d'isoler le rez-de-chaussée du musée.

La voix toute proche du CRS arracha la jeune femme à ses pensées :

— Mademoiselle, veuillez reculer !

L'homme la repoussait littéralement, l'entraînant à une cinquantaine de mètres de l'entrée principale.

« Cet imbécile m'éloigne d'Éric ! pensa-t-elle. Il faut pourtant que je rentre ! »

Un pompier, muni de gants isolants, actionna l'ouverture de la grande porte en métal et en verre. La lance d'incendie cracha l'eau de la Seine sur le brouillard rose. Pendant quelques secondes, il sembla que les pompiers maîtrisaient la situation... la brume reflétait...

Puis.

Tel un cobra se redressant pour mieux frapper, une énorme spirale rouge-orangée se déroula. Partit en arrière. Enveloppa l'espace environnant. Fouetta le petit groupe des pompiers.

Les hommes en feu lâchèrent la lance d'arrosage, se tordant dans les hurlements de douleur sur le parvis du musée.

Le CRS qui s'occupait d'Aurélie, se retourna pour contempler la mort des pompiers. Il la délaissa afin de s'approcher des corps suppliciés.

La porte du musée d'Orsay demeurait ouverte.

Soudain, Aurélie sentit que le brouillard l'attendait. Ces fumées rosées étaient la conséquence du geste du commandant Servat, par une nuit de 1871.

Le feu des Tuileries avait libéré Jean l'Écorcheur de sa malédiction tout en lui livrant un nouveau pouvoir. Le palais avait brûlé pendant deux jours et trois nuits. Le fantôme avait alors absorbé les calories de la fournaise. Il les avait gardées en lui, attendant le retour de Servat ou d'un de ses descendants...

Pour Aurélie, il était évident que le brouillard et le fantôme rouge des Tuileries ne faisaient qu'un.

Elle sentit que la brume l'avait reconnue... l'attendait !

Aurélie courut vers la gueule béante du portail.

Le CRS du cordon de sécurité fut surpris. Il la poursuivit en criant. Il allait la rattraper lorsqu'il stoppa net sa course, effrayé par la proximité de la spirale rouge.

— Arrêtez-la ! gueula Gallerne.

Sous les yeux horrifiés des CRS et des pompiers, Aurélie plongea dans la brume rosée.

La spirale brûlante se détendit, prête à fouetter l'imprudente mais la liane rouge sembla hésiter, retenue dans les airs par une volonté inconnue. Soudain, la spirale se dilua dans la brume rosée.

Un couloir s'ouvrit devant les pas d'Aurélié.

La jeune femme courait toujours.

Au fur et à mesure qu'elle pénétrait le fleuve de brume, les particules rosées refluaient vers les bords. Elle traversait le fluide gazeux tel Moïse s'engageant dans les eaux de la Mer Rouge.

Derrière elle, le capitaine Gallerne, sonné par la mort de ses hommes, s'était approché de la grande porte.

— On la suit ? demanda Delva.

Gallerne secoua la tête en signe de dénégation :

— Non, ce n'est pas normal !

À peine avait-il achevé sa phrase que la brume se refermait sur les traces d'Aurélié.

Ils aperçurent pendant quelques instants encore la frêle silhouette qui se mouvait dans le fleuve rouge.

L'épaisseur du brouillard finit par masquer la jeune femme.

— Elle est morte, elle aussi ? demanda Delva.

— Peut-on survivre à ça ? fit Gallerne.

– AHAPITRE XXVIII –

La voix les avait hélés alors que les trois fuyards grimpaient les marches de l'escalier qui menait au niveau supérieur.

Couput tendit son arme dans la direction du bruit.

Éric apparut en contrebas, de la galerie qui venait de la seconde aile du niveau médian. Le vigile portait un extincteur dans les bras.

– Récupérez les extincteurs proches de l'escalier et suivez-moi dans l'autre aile, dit le jeune homme. Cela ne servirait à rien de monter au dernier étage ! Il finirait par vous coincer...

Couput abaissa son arme :

– C'est vous qui le dites... Visiblement, cette chose a l'intention de monter de plus en plus haut. Il nous faut gagner du temps.

– Vous vous trompez ! fit Éric.

– Tu as appris quelque chose de nouveau ? demanda Polo.

– Oui, je crois...

Éric se tourna vers Odile :

– Que viens-tu faire dans cette galère ?

– C'est Aurélie qui m'envoie. Elle dit que ce monstre tuera jusqu'à ce qu'elle vienne... elle voulait que vous quittiez le musée avant sa nouvelle attaque !

– Qu'est-ce que... dit Couput. Ce n'est pas du tout ce que vous m'avez raconté ?

– Vous ne m'auriez pas crue ! rétorqua Odile en se plantant devant l'inspecteur. C'est une histoire trop irrationnelle pour votre cerveau borné de flic.

Polo venait de décrocher un extincteur fixé sur un palier de l'escalier et redescendait au niveau de la galerie où se trouvait Éric.

– Vous devriez tenir vos palabres ailleurs..., dit le judoka, parce que l'affreux arrive !

Le nuage rouge se faufilait maintenant à travers les Bonnard et les Vallotton.

– Suivez-moi, je vous en prie, insista Éric. Je connais peut-être le moyen de l'arrêter !

Couput hésita puis, voyant que la brume n'était plus qu'à une vingtaine de mètres, il prit sa décision :

– Allez, on y va !

Au pas de course derrière Éric, le quatuor de survivants remonta la galerie latérale qui reliait entre elles les deux parties du niveau médian en O.

Après avoir surplombé l'allée centrale du côté de la rive gauche, les trois hommes et la jeune femme débouchèrent dans la partie de la visite du niveau médian, côté rive droite.

Ils traversèrent les salles de l'Art Nouveau consacrées au mobilier et aux créations de Horta, Guimard ou Mackintosh puis ils terminèrent leur course dans un espace parsemé de grandes sculptures : *L'Âge mûr* de Camille Claudel, *Ugolin* de Rodin... et *La Porte de l'Enfer* du même artiste.

— C'est ici que nous allons l'affronter ! dit Éric essoufflé par sa course.

Les deux vigiles reposèrent les extincteurs sur le sol tandis que Couput, arme au poing, fixait le bout de l'allée par où arriverait inmanquablement le monstre.

Odile s'abattit sur le sol, son dos reposant contre le plâtre du *Ugolin*.

Cela ressemblait à un songe rouge.

Aurélie courait maintenant à la manière de ces courses oniriques, au ralenti.

De-ci de-là, surgissaient les silhouettes fantomatiques de sculptures ou de tableaux déformés par le prisme des fines particules rosées.

Elle ne se rendit pas compte du moment exact où Jean l'Écorcheur entra en communication avec elle.

Une voix rauque pénétrait régulièrement dans sa tête :

« Tu m'as délivré de ma malédiction en détruisant les Tuileries. Ma vengeance aurait été complète si cet imbécile de Courbet n'avait pas empêché que vous enflammiez le Louvre où vivait cette catin de Médicis... Toi seul, Servat, tu pouvais me guider sur le chemin des enfers éternels. La Porte érigée par le sculpteur nous attend depuis plus de cent ans... Tu es enfin revenu, Servat ! Maintenant, tu dois me guider jusqu'à l'ultime délivrance... Je suis sorti du *Ugolin* qui fut mon refuge et mon véhicule quand j'ai senti que tu te rapprochais. Et j'ai tué pour te rappeler ton devoir ! »

Aurélie monta l'escalier qui desservait l'aile droite du niveau médian.

Imperceptiblement, la brume se retirait.

La jeune femme avait été guidée jusqu'à sa destination.

Le brouillard reflua.

Aurélie, seulement auréolée d'un halo rosé, émergea de la mer de nuages roses.

Devant elle, Éric, Polo, Odile et l'inspecteur Couput veillaient en ordre dispersé autour de *La Porte de l'Enfer*.

– AHAPITRE XXIX –

*« Per me si va ne la città dolente,
per me si va ne l'eterno dolore,
per me si va tra la perduta gente.
Giustizia mosse il mio alto fattore ;
fecemi la divina podestate,
la somma sapienza e'l primo amore.
Dinanzi a me non fuor cose create
se non eterne, e io eterno duro.
Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate. »*

Couput et Polo écoutaient avec fascination la voix chantante d'Odile qui récitait les vers hendécasyllabiques de Dante.

Éric la regardait, se souvenant de l'époque pas si lointaine que cela où l'érudition de sa Lady Jane l'hypnotisait autant que ses prouesses sexuelles. Il n'aimait plus Odile et le charme de son ancienne maîtresse n'opérait plus sur lui.

Odile sourit à son petit public de circonstance. Son grain de beauté montait et descendait sur sa joue gauche :

— C'est le début du Chant III de *L'Enfer* de Dante concernant la fameuse Porte... Le dernier vers se traduit approximativement par « Vous qui entrez laissez toute espérance. » Il est très célèbre !

Ce fut Polo qui rompit le premier le silence :

— Cette porte en plâtre me fiche mal à l'aise... J'ai beau savoir que ce n'est qu'une œuvre d'art...

— Pour l'être qui nous poursuit, je pense qu'elle signifie quelque chose de beaucoup plus important ! fit Éric.

— Je crois qu'il est maintenant temps de vous expliquer, lança Couput en jetant des coups d'œil inquiets vers le bout de l'allée où ne manquerait pas d'apparaître le fantôme rouge.

La femme et les trois hommes étaient disposés en éventail autour de *La Porte de l'Enfer*.

— Cette chose, commença Éric, est, comme vous l'avez constaté, une sorte de spectre rouge ! À mon avis, il vivait dans le jardin des Tuileries ou dans le palais lui-

même. Il serait apparu à un officier communard lors du grand incendie de Paris en 1871. D'après ce que j'en ai déduit de mes différentes lectures, après la destruction du palais, le spectre a dû s'installer dans la grosse sculpture en bronze de Carpeaux qui trônait dans les jardins des Tuileries depuis 1862...

— Vous parlez de la sculpture qui a été déplacée lors du premier meurtre ? le coupa l'inspecteur.

— Oui, vous avez vu que ce monstre était capable de brûler à volonté et qu'il possédait une vitesse et une force colossales ! continua Éric.

— Et d'après toi, cette merde rosâtre vit dans les œuvres d'art ? dit Polo.

— Il peut être gazeux ou solide, froid ou extrêmement chaud... il peut faire ce qu'il veut ! Survivre où bon lui semble !

Un craquement se fit entendre, trente mètres en amont de la galerie.

— Le voilà ! Que comptes-tu faire ? questionna Polo.

— À mon avis, il cherche, depuis le début, *La Porte de l'Enfer* de Rodin ou son *Ugolin*...

— C'est ridicule, commenta Odile, il lui suffisait de monter un escalier pour trouver l'un et l'autre !

Éric grimaça :

— Il me manque un morceau du puzzle. Il cherche à se rapprocher de ces œuvres d'art pour une raison que je ne comprends pas... et, en outre, il lui manque quelque chose ou quelqu'un pour y accéder !

Odile poussa un petit cri, en désignant la direction opposée à celle que surveillaient les trois hommes.

Ils se retournèrent tous, s'attendant à être pris de revers par le spectre rouge.

— Aurélie ! articula Odile.

La jeune infirmière, apparemment en transe, avançait comme un automate au milieu d'un halo rosé.

Elle venait de prendre pied sur le niveau médian et se mouvait avec lenteur à travers les œuvres d'art.

Ses yeux noisette semblaient avoir gardé une certaine autonomie. Le corps était possédé par les particules sanguinolentes.

Son regard exprimait une horreur absolue.

Fixé sur *La Porte de l'Enfer*.

Toute espérance en paraissait abolie.

– AHAPITRE XXX –

– Aurélie ! cria Éric.

Le jeune homme tenta de prendre sa maîtresse dans ses bras mais il hurla de douleur.

Éric contempla ses avant-bras anormalement rougis.

– Cette saloperie de halo... marmonna-t-il.

Aurélie venait de s'arrêter à quelques mètres de *La Porte de l'Enfer*. Ses yeux noisette suppliaient Éric de lui venir en aide tandis que son corps demeurait indifférent et inerte.

Malgré la douleur, Éric voulut la saisir une nouvelle fois quand Couput gueula :

– Le spectre rouge ! Il arrive !

Polo se tourna vers Éric :

– Que fait-on ?

Éric jeta un regard affolé au fantôme rouge puis il considéra Aurélie tétanisée, à deux pas de *La Porte de l'Enfer*.

– Merde... c'est elle qu'il voulait !

Soudain, pris de furie, il asséna un violent coup d'extincteur contre la grande porte de plâtre.

– Polo, il faut détruire cette saloperie, hurla-t-il. Il faut bousiller cette *Porte* ! Maintenant, il n'y a plus aucun doute...

Une lueur de haine apparut dans les yeux verts fendus de rouge de Jean l'Écorcheur. Le spectre sanguinolent renversa la composition de Camille Claudel et se dirigeait en droite ligne sur Éric et Polo lorsque le pistolet de Couput aboya à trois reprises.

Les balles de calibre 9 mm fouettèrent le monstre au niveau de son épaule gauche. L'Écorcheur vacilla sur lui-même puis il se tourna vers l'inspecteur.

Couput suait de trouille.

Il tira deux nouvelles balles qui percutèrent le monstre en plein thorax.

Avec une vélocité extraordinaire et une force de camion en perdition, Jean l'Écorcheur se rua sur Couput. L'inspecteur n'eut que le temps de se mettre en boule. Il roula sous la violence du choc à une dizaine de mètres.

Affalé contre un socle de statue, l'inspecteur Couput gisait inanimé. Un filet de sang suintait du cuir chevelu jusqu'au menton.

Jean l'Écorcheur poursuivit sa route.

Éric s'acharnait sur la sculpture de Rodin. Le plâtre était devenu anormalement dur. Une mutation interne modifiait la structure essentielle de la Porte. Le jeune vigile infligeait aussi peu de dégâts que s'il s'était attaqué avec un simple marteau à un pilier de béton.

Parfois, un bout de membre ou de tête sautait d'une des petites compositions qui ornaient *La Porte de l'Enfer*.

La tête du *Penseur*, appuyée sur son poing, gicla dans l'air.

Jean poussa un cri terrifiant. À mi-chemin entre le rugissement d'un tigre et le cri d'un rapace en chasse. Un hurlement qui mêlait le grave et l'aigu dans un registre totalement inhabituel.

Le spectre rouge allait saisir Éric lorsque Polo s'interposa.

Le judoka agrippa le monstre des deux mains et, se servant de la vitesse initiale de son adversaire, il le déséquilibra pour le faire pivoter au-dessus de son corps.

« Projection par-dessus l'épaule » dans la variante japonaise du *ippon-seo-nage*.

Le spectre rouge roula dans les airs avant de chuter lourdement sur le sol.

Polo poussa un cri de douleur. Ses mains et son épaule droite brûlaient, constellées de flammèches rougeoyantes.

Il venait de réaliser une prise de judo parfaite à un spectre de feu. Il en payait les conséquences.

Polo se roula à terre pour tenter d'éteindre les flammes qui le dévoraient.

Éric abandonna *La Porte* et braqua l'extincteur sur le judoka. La mousse enveloppa très vite Polo qui demeurait à terre, prostré, râlant comme un chien de garde gravement blessé.

Éric coupa la manette de l'extincteur.

Il leva la tête. Du coin de l'œil, il aperçut Odile qui se terrait derrière le *Ugolin* et Aurélie, parfaitement immobile devant *La Porte de l'Enfer*.

Le spectre rouge s'était redressé et venait à lui.

Ni les balles, ni la prise violente de judo n'avaient entamé sa force et sa résolution.

Éric et l'Écorcheur se faisaient face, à cinq mètres de distance.

Le jeune homme releva le tuyau de l'extincteur et tira à bout portant sur le monstre sanguinolent.

Jusqu'à ce que la bouteille soit vide.

– AHAPITRE XXXI –

Le nuage rosé avait été réduit de moitié par la dernière offensive d'Éric.

Le jeune vigile, dont la peau avait été brûlée par des particules sanguinolentes isolées, laissa tomber l'extincteur vide. Aussitôt, il chercha des yeux le second appareil délaissé par Polo.

Il vit la bouteille rouge, une quinzaine de mètres en retrait. Trop loin.

Jean l'Écorcheur venait de puiser dans sa réserve de calories. Il se tenait à deux mètres d'Éric. Curieusement, la haine avait fui le regard de l'Écorcheur.

Le fantôme rouge était en passe de triompher.

Il avait assisté, à travers les siècles, à la mort des différents habitants du palais des Tuileries. En 1871, il avait été involontairement libéré de sa malédiction par le geste désespéré du commandant Servat.

Ensuite, il avait attendu qu'on lui accorde le droit de mourir. Fusionné dans le bronze même de la sculpture de Carpeaux, il avait patienté. Espérant que les divinités obscures dont il était devenu l'une des créatures lui accordent le repos définitif.

Rodin, l'artiste génial et possédé avait créé *La Porte*.

Alors, Jean l'Écorcheur avait attendu le retour de son sauveur, le commandant Servat.

Et ce soir, enfin, Servat était revenu !

Un instant fugace, Éric surprit une lueur d'humanité dans le regard terrifiant du spectre rouge.

Jean l'Écorcheur se souvint de sa vie de mortel. Se souvint du sentiment d'amour. Comprit le lien qui unissait Éric à la descendante du commandant Servat.

Il ne voulait plus tuer.

L'Écorcheur écarta le jeune vigile d'une bourrade violente.

Éric voltigea à cinq mètres.

Épuisé, blessé par ses diverses brûlures, Éric vit le fantôme rouge qui se dirigeait vers Aurélie.

Avec des gestes lents et calculés, le spectre posa sa main droite sur l'épaule gauche de la jeune infirmière...

Alors, *La Porte de l'Enfer* s'ouvrit avec des craquements sinistres.

Une lumière blanche aveuglante illumina le niveau médian du musée d'Orsay. La poussière de plâtre voletait dans la clarté irréaliste à la manière d'un nuage de milliers de lucioles.

Quand les battants furent écartés d'un bon mètre, Jean l'Écorcheur, guidé tel un aveugle par Aurélie, pénétra dans la lumière immaculée.

Le sang et la lumière se mêlèrent. Les deux silhouettes prirent une teinte orangée et s'enfoncèrent dans le monde infernal.

— NON ! hurla Éric en se relevant, malgré la douleur.

Aurélie venait de disparaître dans la lueur. Au-delà du grand portail de plâtre.

Les battants se refermaient inexorablement, avec lenteur.

Éric voulut se jeter dans l'anfractuosité avant que la Porte ne redevienne hermétiquement close.

Alors, le corps souple d'Odile jaillit de l'ombre.

La grande jeune femme plaqua son ancien amant à la taille.

De toute la force de son amour, elle le renversa et tenta de le maintenir à terre.

Éric se débattit :

— Laisse-moi ! Aurélie ! Je dois suivre Aurélie !

Éric repoussa violemment Odile.

Il se leva.

Nulle lumière ne filtrait à travers les battants.

La Porte de l'Enfer était de nouveau close.

En se retournant, il jeta un regard désespéré vers Odile :

— Tu aurais dû me laisser mourir avec elle !

La jeune femme secouait machinalement la tête en un signe de dénégation.

— Non, tu dois vivre... pour toi !... pour elle !... pour moi !

– APILOGUE –

Le bateau-mouche accosta au quai du Vert-Galant.

Éric jeta la grosse corde à l'employé resté à terre. Ce dernier assura l'amarrage de l'embarcation.

— En vous remerciant de votre visite, je vous souhaite une bonne soirée, mesdames et messieurs.

Les touristes défilèrent à la queue leu leu devant un Éric harassé. Les pièces de monnaie tintèrent dans la grosse urne en bois réservée aux pourboires.

Au départ du dernier passager, Éric récolta son salaire sans même le compter.

Le rire d'Odile qui plaisantait avec la caissière lui fit relever la tête. Depuis trois mois qu'avait eu lieu le drame, la jeune femme n'avait jamais raté un seul de ses rendez-vous. Odile s'occupait de lui comme une infirmière suivant un grand malade.

Le mot « infirmière » lui fit atrocement mal dans tout le corps. Une fois de plus, il revit le visage d'Aurélie.

Chaque jour où le musée d'Orsay ouvrait ses portes, il allait contempler, une à deux heures durant, *La Porte de l'Enfer*. Les ateliers de restauration du musée avaient fait des merveilles et un visiteur non averti ne pouvait relever les séquelles du combat final.

L'inspecteur Couput était finalement sorti de son coma au bout de quarante-huit heures et le Ministère de l'Intérieur lui promettait un passage rapide au titre de commissaire. Polo s'en était tiré avec une semaine d'hôpital et trois semaines d'arrêt-maladie. Le judoka, traumatisé par ce qu'il avait vécu, était aussitôt parti en voyage pour une destination inconnue.

Officiellement, ils avaient lutté contre une « hallucination provoquée par un gaz toxique », selon les termes du rapport de police.

Aurélie était portée disparue.

Portée disparue !

Odile l'avait empêché de passer toutes ses journées devant le grand portail de plâtre à guetter une nouvelle lueur blanche... à attendre une nouvelle ouverture des panneaux... à espérer revoir le chemin qui menait aux Enfers ! C'est elle qui l'avait forcé à reprendre son boulot de guide. Elle aussi, qui veillait à ce qu'il réduisît ses visites à Orsay.

Odile l'embrassa dès qu'il mit le pied à terre.

Elle était toujours joyeuse, tentant de lui redonner le goût de vivre.

— On va au cinéma directement ou bien tu désires faire autre chose ? demanda-t-elle.

— Au cinéma ? répéta Éric d'un air hébété.

Le sourire d'Odile disparut un court instant.

— Oui, tu as oublié ? Nous avons décidé d'aller voir le dernier Woody Allen, ensemble.

Elle lui passa une main rapide dans sa tignasse frisée.

— Je... je suis désolé, marmonna Éric. J'avais oublié...

— Ce n'est rien ! dit-elle. Ce n'est rien !

Bras dessus, bras dessous, ils passèrent devant le monument dédié au dernier grand maître du Temple.

Éric pensait à Aurélie qui, un soir, avait disparu derrière la grande porte de plâtre. Odile savait que l'esprit de son compagnon était ailleurs mais, en marchant dans la grisaille de l'automne parisien, elle se disait que le temps jouerait pour eux deux.

Et que, si personne n'était jamais revenu de l'Enfer, il était certaines amours qui avaient fleuri sur des terres desséchées.

Fin

L'auteur



Né en 1959 à Auch, François Darnaudet vit aujourd'hui dans le Languedoc-Roussillon. Il est l'auteur de nombreux romans et d'une quarantaine de nouvelles.

Novéliste, il débute en publiant dans les anthologies des éditions Corps 9 (nouvelles fantastiques) et Le Masque (anthologies *Hitchcock*), ainsi que dans le magazine *Hara-Kiri*.

En 1985, il publie son premier roman, *Le Taxidermiste*, aux éditions Corps 9, puis signe *Collioure Trap* au Fleuve noir, en collaboration avec sa femme Catherine Rabier. Depuis, il enchaîne la publication de romans, alternant les ouvrages fantastiques : *Les Dieux de Cluny* et *Le papyrus de Venise* (<http://www.nestiveqnen.com>), les romans de science-fiction : *Quartier bleu* (Le Rocher) ou les polars : *Boris au pays vermeil*, *Les ignobles du Bordelais* (« Le Poulpe », Baleine), *L'Or du Catalan* (Le Passage), *Le dernier Talgo à Port-Bou* et *Les ports ont tous la même eau* (Mare Nostrum). Il lui arrive aussi de rendre hommage à la littérature populaire française, avec des ouvrages remarquables comme *Trois guerres pour Emma* (Rivière Blanche) ou *Bison Ravi et le Scorpion rouge* (Mare Nostrum).

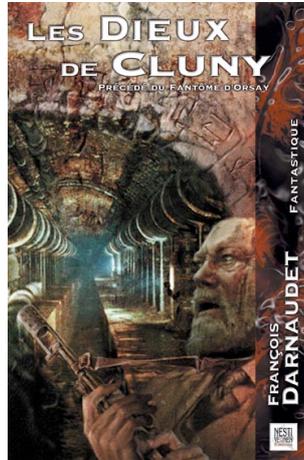
- Son site internet :

<https://francoisdarnaudet.jimdo.com/>

- Sa page Wikipédia :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Darnaudet

Le Fantôme d'Orsay



Le papier, c'est bien aussi...

Le Fantôme d'Orsay et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Les Dieux de Cluny

de François Darnaudet



Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

- *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Papyrus de Venise

de François Darnaudet



Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX^e siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux « Hommes en noir » et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

- La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Vous aimez le fantastique ?

Vous aimerez aussi...

La Légende de Billy Ray

de **Guillaume Roos**



Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.

États-Unis – 1952. C’est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d’amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d’un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n’aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d’un homme en noir, Billy Ray sait qu’il a rendez-vous avec son destin.

La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

- La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Mort Virtuelle

de **Guillaume Roos**



Un recueil de nouvelles fantastiques

Ce recueil de Guillaume Roos réunit des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurissent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

- La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le complexe de Médée

d'Alain Delbe



Le Complexe de Médée, un autre recueil d'Alain Delbe en numérique...

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amis, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

- *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Une nuit de terreur

d'Alain Delbe



***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique...**

Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

- *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.
- Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Soie Sauvage

de Fabienne Leloup



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale...

Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

- *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de **Daniel Walther**



Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

- *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)